



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





600007971U

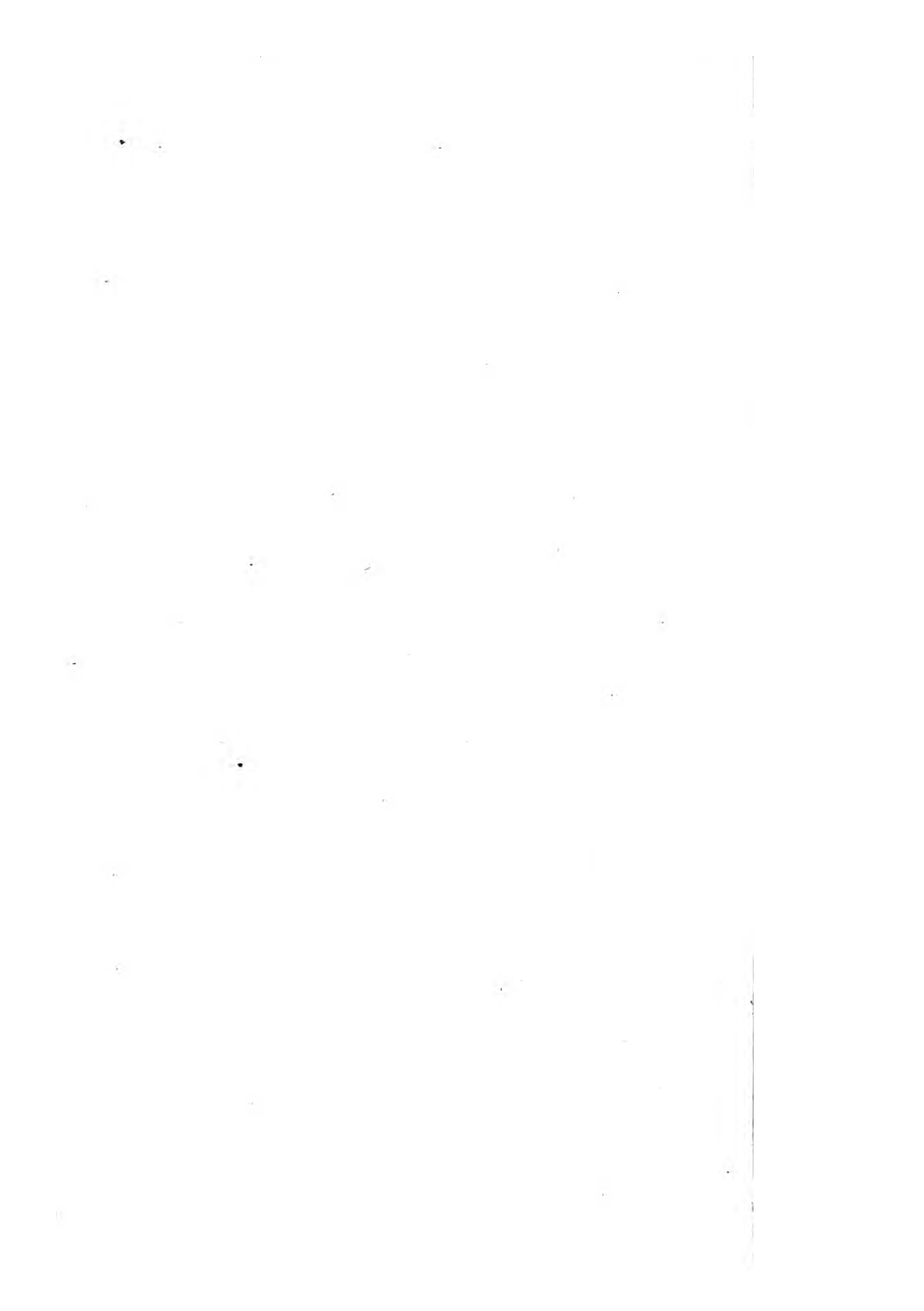
34

747

34.

747.





PHILOSOPHIE
DE
LA TRADITION.

AVANT-PROPOS.

Les chapitres suivans sont le résultat des recherches de beaucoup d'années. Toutefois ce n'est pas sans une grande crainte que nous les livrons au public, persuadé que celui-là seul peut traiter d'aussi im-

portans sujets qui est en état d'en parler avec l'esprit d'un Père de l'Église.

Que l'on veuille donc bien ne considérer ce travail que comme une simple étude destinée peut-être à exciter ceux qui y sont appelés à exprimer avec plus de clarté ce que nous n'avons fait ici qu'indiquer d'une manière faible et imparfaite, très-souvent même erronée, et à achever un jour, à la gloire de Dieu et au salut du monde, l'ouvrage ici commencé.

AVERTISSEMENT

DU

TRADUCTEUR.

Nous ne saurions nous permettre d'ajouter nos propres réflexions aux paroles si simples de M. Molitor. Nous nous contenterons de mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre bienveillante dont il vient de nous honorer. Nous ne pouvons leur offrir une garantie plus sûre du zèle que nous avons apporté à traduire fidèlement la pensée de cet éminent théosophe.

Francfort sur le Mein, 20 août 1854.

MON CHER AMI,

Je vous autorise avec un plaisir infini à faire dans la traduction de la *Philosophie de la Tradition* les changemens pour lesquels vous avez bien voulu demander mon assentiment ; sans altérer en rien les idées de l'ouvrage , ils pourront en faciliter l'intelligence aux lecteurs français.

Je profite de cette occasion , mon cher ami , pour vous redire combien je m'estime heureux de vous avoir pour interprète près de vos compatriotes. Votre long séjour dans les universités de l'Allemagne , vos relations suivies avec leurs professeurs , sont des titres à la confiance du public auquel vous vous adressez. Quant à moi personnellement , je me plais à rendre témoignage au talent dont vous avez fait preuve dans votre traduction. Veuillez même recevoir mes remerciemens pour les notes que vous avez jointes à l'ouvrage ; elles serviront aussi à expliquer mes pensées dont vous avez été si souvent le confident.

Recevez , mon cher ami , l'assurance de mon estime , etc.

INTRODUCTION.

Sur la Tradition orale en général.

Bien que dans l'esprit de l'homme, ce petit monde, l'idée entière du grand monde repose à l'état de sommeil, l'homme ne pourrait cependant, sans l'expérience du dehors et sans une excitation interne, parvenir à donner à cette idée une forme intelligible, ni arriver jamais à la conscience claire des rapports tant visibles qu'invisibles. Bien moins pourrait-il encore dans son état de déchéance, se relever soi-même, trouver dans sa propre force le moyen de se réconcilier avec Dieu et de ressaisir sa félicité perdue. De même que, pour s'unir de nouveau à la Divinité, il a besoin du secours d'un Médiateur divin, qui sans cesse le soutienne et l'élève, de même il lui faut, pour avoir la conscience intellectuelle de soi-même, une double excitation, interne et externe

sans laquelle, malgré toutes ses dispositions divines, il demeurera au même degré que la brute.

Quoique d'origine divine, l'homme ne forme pas une substance entièrement indépendante, engendrant en elle-même, par son antonomie propre et absolue, le monde de ses pensées. Une telle connaissance productive, que rien d'intérieur ne limite, appartient à la Divinité seule, qui, étant le fondement réel de toutes choses, produit créativement, par la connaissance qu'elle a de l'idée, l'être de l'idée même.

L'homme ne possède qu'une indépendance relative et bornée, tandis que d'après sa haute vocation, il est destiné comme une image fidèle et un clair miroir de la Divinité, à reproduire, en la copiant d'une manière idéale et vivante, ce que le grand et tout-puissant artiste tire du sein de sa plénitude et de son amour infini. La nature intellectuelle de l'homme est donc une simple matrice des idées, une réceptivité limitée par la vie de l'activité propre, de telle sorte qu'il en est de l'esprit de l'homme comme de la nature féminine, capable à la vérité d'enfanter, mais ayant besoin d'être fécondée pour en venir à l'acte. L'homme, comme membre

de deux régions, a besoin de l'influence de l'une et de l'autre pour atteindre sa maturité. La mise en jeu de sa puissance d'activité est en partie le résultat d'une excitation interne du monde invisible, spirituel, (soit de la lumière, soit des ténèbres), et en partie l'œuvre de connaissances reçues du dehors par l'éducation, l'expérience et le commerce avec ses semblables. Si l'homme ne possède point une positivité absolue, et n'a que la simple forme sans contenu, apte en même temps à diriger sa volonté libre, soit vers le bien, soit vers le mal ; si d'ailleurs toutes les excitations doivent lui venir du dehors ou de l'intérieur : tout dans le monde repose donc sur l'enseignement, l'éducation, la révélation et l'exemple. Mais chaque individu, présupposant toujours pour son développement, un autre être déjà instruit, déjà développé, il s'ensuit que le premier couple a dû nécessairement avoir un instituteur qui ne pouvait pas être lui-même un homme, et duquel est provenue la première excitation de tout développement.

La culture humaine, en tant qu'institut d'éducation pour l'humanité déchue, dérive elle-même primitivement d'une révélation divine

immédiate. Elle consiste dans une série non interrompue de traditions successives, quoique défigurées et morcelées par l'influence du prince des ténèbres. Ces traditions se transmettaient de siècle en siècle dans un développement progressif plein de vie; les générations suivantes étaient instruites par celles qui les précédaient, et les résultats du passé formaient les commencemens d'un nouvel avenir. De temps en temps la divine miséricorde avait soin d'intervenir immédiatement dans cette grande évolution organique de l'humanité, et de donner par une nouvelle révélation un nouvel essor au développement spirituel. Ainsi se multiplia et s'étendit toujours sur la terre l'heureux produit des connaissances; mais beaucoup plus souvent quelques âmes furent suscitées et fécondées par l'esprit d'en haut pour publier des vérités connues jusqu'alors d'une manière obscure, ou révéler des arts utiles et fonder des établissemens propres au bonheur. De même, d'un autre côté, en opposition au monde pur de la lumière, le monde des ténèbres s'efforçait de corrompre dans l'homme la pure tradition divine, de défigurer la vérité par le mensonge et l'illusion, et de détruire

les arts salutaires par des inventions nuisibles : car l'homme ne possédant rien de positif et doué seulement d'une aptitude universelle, se trouve placé, comme être susceptible de concevoir, entre le monde de la lumière et celui des ténèbres. Il dépend de son inclination primitive, de livrer sa réceptivité, soit à l'esprit d'en haut, c'est-à-dire au Père de toute vérité et de tout bien, soit au monde des ténèbres, l'auteur du mensonge et de tout mal; car la vérité et le bien ont la même source de même que l'erreur et le mal; et toute erreur venue dans le monde ne fut à son origine qu'une déviation du bien.

Il existe deux sortes de tradition, l'une écrite et l'autre orale. L'écriture fixe le temps au milieu de sa marche continuelle, et arrête sous des caractères permanens et impérissables le son passager, comme quelque chose de toujours présent : aussi sous ce rapport est-elle le moyen le plus sûr et le plus avantageux. Quoique l'Écriture mérite la préférence sur la tradition orale, comme offrant plus de garanties pour la fidélité, néanmoins elle n'est qu'une image abstraite et générale de la réalité manquant entièrement de précision concrète et de cette spécification individuelle, telles que la

vie les présente, soumise par conséquent à toute sorte de fausses interprétations. La parole orale avec la pratique et la vie, doivent donc toujours servir de guides et d'interprètes à la parole écrite, laquelle, sans cela, demeure dans l'âme comme une notion morte et sans appui.

Dans les derniers temps, où la réflexion menaçant d'absorber la vie entière, on ramène tout à une science d'idées abstraite et morte, croyant ne pouvoir former les hommes que par des théories, sans doute cette antique corrélation, fondée sur la nature, entre la parole et l'écriture, la pratique et la spéculation, s'est essentiellement altérée. Car en voulant enfermer toute pratique dans la théorie, tout héritage oral dans l'écriture, et ne laissant plus rien à la vie, la théorie véritable s'est perdue avec la véritable pratique.

Dans l'ancien monde, lorsque les rapports de l'homme étaient plus simples, plus conformes à la nature, ce même rapport naturel de l'écriture à la parole, de la théorie à la pratique, était plus exactement observé. On n'écrivait pas pour analyser quelques matières scientifiques dans toute leur étendue, leur profondeur et

leur variété. Le but était d'exposer à l'âme ce qu'il y avait de fondamental et de plus intéressant. Les écrits des anciens, simples et courts, mais d'un contenu profond et important, ne renfermaient que l'essentiel, la moelle de la science : aussi étaient-ils inintelligibles à celui qui, cherchant à se frayer une voie sans maître, voulait devenir son propre guide. Le savoir, toujours étroitement lié à la vie, n'était jamais purement abstratif et théorique ; c'était une virtualité, un exercice pratique, l'école, un institut moral scientifique et vivant, qui comprenait non seulement les progrès de l'intelligence, mais encore ceux de l'homme tout entier, et formait le caractère à l'aide de la science ou de l'art. C'est pourquoi le maître et le disciple étaient dans le rapport intime et moral du père au fils, du ministre au serviteur. Chaque élève devait s'exercer long-temps aux petites choses, afin de dompter l'homme naturel, grossier et sans frein, et acquérir par là cette gravité vraie et imposante, cet amour pur et interne pour son sujet, sans lesquels il n'y a pas de progrès possible. Le disciple parvenait ainsi peu à peu au degré d'aide, où il entraît déjà dans une sphère d'activité beaucoup plus

libre, jusqu'à ce qu'il eût enfin l'habileté du maître et qu'il obtînt ainsi la permission de former d'autres élèves (1).

L'âme de la science reposait dans la parole vivante du maître au disciple, qui n'était admis à ces communications qu'autant qu'il s'en trouvait digne et se consacrait sans partage à cette étude. C'eût été profaner les choses saintes que de les livrer sans réserve au regard public de la curiosité superficielle. Aussi l'antiquité jetait-elle sur tout cela un voile de mystère. Maintenant, si dans le domaine de l'art, comme dans le royaume de la science, il s'agissait plus autrefois de la communication orale que de la communication écrite; si par conséquent la culture humaine portait principalement sur la tradition, on doit trouver d'autant moins étrange que, pour ce qu'il y a plus haut et de plus saint dans l'humanité, pour la religion,

(1) C'était d'après ces principes qu'autrefois on avait établi les universités, les corporations et les différentes académies. Ces mêmes principes faisaient le fonds de toutes les institutions de l'antiquité. Mais depuis l'esprit s'étant retiré de la vie, ces formes, quelque stables qu'elles fussent, devaient sans doute conduire à d'énormes abus, et finir par disparaître peu à peu dans la suite des temps.

il y ait à côté de la simple loi écrite , la parole vivante qui explique le langage obscur des chartes écrites.

Cette sainte et primitive tradition , dont il s'est conservé des vestiges chez tous les peuples de la terre , est devenue principalement la propriété de ce peuple élu de Dieu , par qui le Saint devait être conservé dans l'humanité, et *dans lequel toutes les nations de la terre devaient un jour être bénies* (Genèse , 26 , 4). Quoique cette tradition trouve en grande partie son accomplissement à l'apparition de Jésus-Christ sur la terre , l'étude de son esprit dans les sources antiques ne laisse pas d'offrir le plus vif intérêt , au chrétien surtout qu'on peut comparer à un rameau sauvage greffé sur le vieux tronc du judaïsme. Eveiller de nouveau l'attention sur cet important sujet , négligé depuis long-temps , tel est le but de cet ouvrage. Nous avouons bien qu'il est possible que cette tradition , peu à peu mal comprise , ait été défigurée ensuite par des contes et des superstitions , raison pour laquelle il faut une critique éclairée , capable de discerner ce qui est vrai et authentique de ce qui a été falsifié et ajouté ; mais d'un autre côté , il peut se faire que cette cor-

ruption ne soit qu'apparente, attendu que, pour émettre un jugement sur un sujet dont on a parlé si superficiellement et si différemment, il faut une âme qui joigne la prudence à la simplicité.

Dût-il donc se trouver çà et là dans l'exposé suivant quelque chose d'opposé peut-être à notre manière actuelle de penser et de sentir, nous prions le lecteur bienveillant de suspendre son jugement sur les détails jusqu'à ce qu'il ait compris le tout et acquis une connaissance plus intime des profondeurs de l'orientalisme.

PHILOSOPHIE

DE

LA TRADITION.

CHAPITRE I.

Sur la tradition judaïque.

UN des articles fondamentaux de la foi judaïque, est qu'on a reçu de Moïse la Torah ; qu'elle s'est transmise dans l'Église juive avec les autres livres canoniques sans aucune altération essentielle dans son contenu ou dans sa forme. Dieu lui aurait en outre donné, pendant son séjour sur la montagne, une instruction toute particulière concernant la pratique et l'observation de la loi. La foi judaïque dit encore que l'Eglise et les prophètes avaient le

droit de modifier et de développer les lois disciplinaires suivant le temps et les circonstances, mais toujours conformément à leur esprit primitif, sans néanmoins en faire aucune fondamentale. Tel était le pouvoir qu'ils tenaient de Dieu; pouvoir qu'ils exercèrent réellement (1).

Outre ces propositions dogmatiques, les pères de l'Eglise en Israël enseignent unanimement que Dieu révéla au fils de Jethro le sens spirituel de la loi, y compris l'antique et sacrée tradition sur l'œuvre des six jours et les constitutions patriarcales. Les explications données plus tard par les prophètes formèrent peu à peu l'édifice de la théologie mystique. Quoiqu'il ne soit ordonné nulle part expressément de croire à tel ou tel sens caché, cet article, loin de passer pour une opinion purement théologique, comme le prétendent les néologues juifs, tient à l'âme même du mosaïsme, dont la conclusion dernière vient aboutir à la religion du Christ. Il est de fait, d'ailleurs, qu'on eût traité d'hétérodoxe le premier qui se fût avisé de contester ce point. L'Eglise juive, au lieu

(1) Témoin le sacrifice qu'offrit, hors du temple, le prophète Elie.

de prescrire quelque chose à ce sujet, cherche plutôt à mettre des bornes à l'investigation, pour obvier aux dangers que courraient les âmes faibles et novices, en sorte que son symbole consiste dans un ensemble de croyances générales, telles que *l'unité, la spiritualité de Dieu, l'avenir du Messie, la résurrection des morts*; espèce de prémisses dont les conséquences immédiates sont également regardées comme de foi.

L'authenticité de la Thorah étant une fois reconnue, on est forcé d'admettre les mystères qu'elle est censée renfermer, sous peine d'attribuer un non-sens au précepte de Josué, de *scruter la loi jour et nuit*, ainsi qu'à la prière du psalmiste, qui supplie le Seigneur de lui ouvrir les yeux, afin *de voir les merveilles de son enseignement*. Il y a plus, c'est qu'on oblige même les initiés de s'adonner à cette étude. Voici les paroles du rabbin Ismaël, dans le *Medrasch Schocher Tob* :

« Viens et vois combien sera pénible le jour
 « où le grand glorificateur jugera le monde dans
 « la vallée de Josaphat. Apparaît-il devant lui
 « un disciple de la sagesse, il lui demande s'il
 « s'est occupé de la Thorah ; s'est-il appliqué

« au Thalmud, le glorificateur ajoute : As-tu
 « considéré l'ouvrage du char? as-tu vu les
 « rapports de la hauteur, le *schieur-komah*,
 « c'est-à-dire *la forme* dans laquelle se meut
 « la divinité pour créer l'infini ? »

Il est dit dans le Sohar, en parlant du Cantique des cantiques (18.6) : « La sagesse du fils de
 « l'homme consiste d'abord à savoir et à scruter les mystères de son Seigneur ; à connaître ensuite son propre corps, à sonder ce
 « qu'il est, comment il a été créé, d'où il vient
 « et où il va, pourquoi il est destiné à entrer
 « en jugement en présence du Roi suprême ;
 « elle consiste encore à chercher les mystères
 « de l'esprit, à savoir ce qu'est l'âme, comment et pourquoi elle vient habiter le corps,
 « cette goutte fétide, aujourd'hui ici et demain
 « dans le tombeau ; à sonder le monde où
 « nous vivons, à voir sur quoi il repose, enfin
 « à pénétrer les mystères les plus sublimes
 « du monde supérieur, afin de reconnaître son
 « Seigneur. Le fils de l'homme doit apprendre tout cela des mystères de la Thorah. Que
 « tous ceux donc qui entrent dans ce monde
 « sans connaissance viennent et voient. Eussent-ils fait de grandes et d'excellentes actions,

« on leur ferme néanmoins les portes de ce
« monde interne. »

On suppose en outre à chaque instant dans le Thalmud, la croyance à ces mystères de l'Écriture comme un fait hors de doute. C'est ainsi qu'il est rapporté dans le traité de *M'nachoth* que Moïse vit la manière dont le grand glorificateur plaçait les couronnes sur les lettres. On va même jusqu'à exiger certaines qualités de celui qu'on veut initier. Le fils de Jethro reçut ensuite, en descendant de la montagne, l'ordre de transcrire la loi et de déposer l'original dans l'arche d'alliance; après quoi il en fut remis une copie à chaque tribu. C'est ainsi qu'on s'explique cette foule d'exemplaires survenus plus tard.

On donne le nom de *tradition écrite* à la loi générale (1) et au livre de la création, pour la distinguer de ces communications de vive voix (*halachoth*) que Dieu fit à son prophète et qu'on appelle *tradition orale*. Ces dernières avaient pour but de servir de commentaire au texte pur et ne se transmettaient qu'avec beaucoup de réserve. Cette règle traditionnelle dont

(1) La *Thorah* était donc la seule tradition écrite.

les anciens se trouvaient dépositaires, était le grand moyen de conserver la pureté et l'unité de foi. D'un autre côté la parole vivante, transplantée de bouche en bouche, pouvait seule rafraîchir la lettre écrite qui se mourait d'elle-même ; dans le cas où la première venait à perdre sa force, l'esprit saint suscitait alors quelques organes extraordinaires pour rendre la vie au sel de l'enseignement qui s'était corrompu.

Sous le nom de tradition orale, on comprit non seulement ce qui se transmettait de vive voix, mais encore les explications écrites du maître au disciple, que celui-ci n'avait pas permission de copier. Les sages et les docteurs de l'Église jouissaient au contraire du privilège de noter les principaux points de la doctrine en y ajoutant une foule de remarques pour leur usage particulier. Ces espèces de jalons servaient de support à la mémoire. Plus tard, le nombre de ces manuscrits s'étant accru, on les appela *rôles des mystères* (*M'gilloth s'tharim*). Telle est la dénomination qu'on peut appliquer en général aux saintes écritures, avant qu'il y eût un canon de dressé, à l'exception seule de la Torah, car les savans seuls les possédaient,

bien que le peuple sût en partie leur contenu. Ainsi Ezéchias fut le premier qui rendit publics les écrits de Salomon (Prov. c. 25. v. 1.). David inséra pareillement dans ses psaumes beaucoup d'hymnes antiques, dont quelques unes remontent jusqu'au-delà de Moïse.

La tradition judaïque se divise donc en deux parties. La première est obligatoire pour tous et renferme des explications précises sur la pratique de la loi écrite. La seconde, au contraire, qui a pour thème le perfectionnement de l'homme spirituel et s'occupe de la doctrine plus élevée, équivaut à un conseil moral. Celle-ci commence à la promulgation de la loi sur le Sinaï, tandis que celle-là date des premiers temps patriarcaux ; Dieu l'a seulement confirmée à Moïse.

Ces articles émanés du Sinaï (halachoth) ne formaient pas la seule source traditionnelle, puisqu'ils étaient naturellement fort courts et très-simples, consistant dans un petit nombre de points fondamentaux que les prophètes, l'Église et les écoles développèrent à mesure qu'il y eut progrès dans la vie du peuple juif. Ainsi la tradition prit-elle de l'accroissement de siècle en siècle, semblable à un arbre ma-

gnifique qui pousse de vigoureux rejetons (1).

La tradition, qu'on fut obligé de diviser lorsqu'après la destruction du temple il fallut la transcrire en entier pour la préserver de sa ruine ; la tradition, dis-je, cessa de former un tout compacte. Malgré cela, les parties continuèrent encore pendant quelque temps à s'engréner l'une dans l'autre. La séparation bien marquée ne commença que quand la réflexion se mêla d'exploiter, sous un point de vue critique, ces mines fécondes de l'antiquité, pour exposer dans un ordre systématique, à l'intelligence devenue raisonneuse, ce qu'elle concevait autrefois sous la forme vivante de la synthèse. L'unité disparut ; dès-lors il ne resta plus qu'une masse inerte de membres épars. Telle fut l'histoire du judaïsme, de la théologie chrétienne, et, en général, de chaque branche de la science humaine.

(1) Suivant la pensée de *Frédéric de Schlegel*, les quatre grands prophètes répondent aux quatre chérubins placés près de l'arche encore fermée de la future magnificence. Quant aux douze petits, ils sont comme autant d'étoiles d'une moindre grosseur qui gravitent autour de ces quatre grands génies de la prophétie. Les légendes hébraïques, telles que le livre de Ruth, de Judith, d'Esther et de Tobie, seraient les paraboles historiques de l'Ancien Testament. (*N. du Trad.*)

Nous partagerons la tradition judaïque en *formelle et matérielle*, afin que le lecteur puisse mieux saisir l'ensemble.

La première renferme deux choses : 1° la parole et l'écriture ; 2° la manière de lire et d'écrire la Torah. Vient ensuite un aperçu sur la symbolique des caractères : c'est sur cette partie que repose tout l'édifice traditionnel. La seconde a rapport au contenu de la Torah, et se divise naturellement en deux sections, savoir : 1° l'explication de la loi conformément à sa pratique légale ; 2° celle de l'Écriture, suivant son sens intérieur et théorique. Comme nous nous proposons de parler plus tard de chacune de ces traditions en particulier, nous commencerons par dire quelque chose d'elles en général.

La partie *formelle* de la tradition enseigne donc la manière de lire et d'écrire la Torah. Quant au premier point, tout le monde sait que, dans les langues sémitiques, et par conséquent en hébreu, les consonnes et les voyelles sont entre elles comme le corps et l'âme. Celles-ci s'écrivent de droite à gauche avec certains caractères aigus tout particuliers, tandis que celles-là restent voilées à l'œil extérieur, se

contentant quelquefois d'apparaître tantôt au-dessus tantôt au-dessous des lettres, comme de légers points qu'on a peine à discerner.

La Thorah primitive, telle qu'elle existait dans les synagogues, n'avait ni points ni voyelles. On ne distinguait ni chapitres ni versets; les mots étaient à peine séparés les uns des autres d'une manière sensible. Elle formait un tout compacte, où les interlignes étaient si petits, que le novice ne pouvait s'y reconnaître et saisir la marche de l'ensemble. L'œil corporel étant incapable d'apercevoir rien autre chose que l'enveloppe extérieure, les points voyelles, qui sont comme le sanctuaire de la Thorah, disparurent peu à peu, et les consonnes, qui en forment pour ainsi dire le parvis, furent seules l'objet de la vénération publique.

Quoique la Thorah fût assez répandue, l'absence des points-voyelles en faisait un livre scellé. Pour le comprendre, il fallait suivre certaines règles mystiques. On devait lire une foule de mots autrement qu'ils étaient écrits dans le texte; attacher un sens tout particulier à certaines lettres et à certains mots, suivant qu'on élevait ou abaissait la voix; faire de temps en temps des pauses ou lier des mots ensemble,

là précisément où le sens extérieur paraissait demander le contraire. La partie qui renferme ces règles se nomme *M'sorah*.

Ce qu'il y avait surtout de difficile dans la lecture solennelle de la Torah, c'était la forme de récitatif à donner au texte biblique, suivant la modulation propre à chaque verset. Le récitatif, avec cette série de tons qui montent et baissent tour-à-tour, est l'expression de la parole primitive, pleine d'emphase et d'enthousiasme ; c'est la musique de la poésie, de cette poésie que les anciens appelèrent un attribut de la divinité, et qui consiste dans l'intuition de l'idée sous son enveloppe hypostatique. Tel fut l'état natif ou paradisiaque dont il ne nous reste plus aujourd'hui que quelques lueurs sombres et momentanées. Ce sentiment inné dans l'homme, qui rendait son être si sublime, le séduisit plus tard. Il y eut la poésie du ciel et la poésie de l'enfer, tandis que celle de la terre, toujours flottante, entraîna l'humanité tantôt vers l'une tantôt vers l'autre. La poésie divine n'étant que la vérité éternelle, incarnée, il s'en suit que la bible est le seul livre sur la terre vraiment poétique ; car l'Écriture, engen-

drée par l'esprit saint, fut conçue dans l'âme virginale des prophètes.

L'union intime, qui existait autrefois entre la musique et la poésie, prouve que l'exposé de celle-ci devait être rythmique; voilà pourquoi les Juifs ont raison de soutenir que leurs récitatifs (*nigun*) viennent du Sinaï, et qu'ils se sont ainsi conservés jusqu'à présent dans leurs synagogues à quelques changements près (1). Les mélodies des psaumes et des cantiques portent évidemment le cachet d'une haute antiquité, sans prétendre nier cependant qu'il ne s'en trouve beaucoup de modernes parmi ces derniers. Il n'y a pas jusqu'au vieux chant des églises grecque et romaine qui ne semble être un composé chrétien de ce récitatif sacré.

On conçoit, après ce que nous venons de dire, combien il était difficile de lire la Thorah sans points ni voyelles. Aussi n'employait-on

(1) On pourrait citer dans ces derniers temps l'exemple d'un juif polonais pour prouver jusqu'où on peut aller sous ce rapport avec d'heureuses dispositions naturelles et une application soutenue. Il suffisait de lui montrer les voyelles et les accens d'un verset de la Bible, ou de lui chanter la mélodie, pour qu'il récitât aussitôt par cœur le verset même en entier.

pour cela que des hommes instruits, et l'on alla même plus tard jusqu'à établir des lecteurs dont la fonction sert encore de degré pour arriver au sacerdoce, dans la hiérarchie chrétienne.

Par rapport au second point de la *tradition formelle* (l'Écriture), il y a deux choses à remarquer : 1^o la matière et la forme à donner au livre ; 2^o la manière d'écrire le texte, qui varie comme celle de le lire. Nous reviendrons ailleurs sur ce sujet. Quant au premier point, si important dans le judaïsme toujours attaché à l'extérieur, nous jugeons à propos d'ajouter ce qui suit.

L'écrivain (*sopher*), après avoir observé le rit purificateur, se servait de la main droite pour écrire la Torah, sur un rôle de parchemin. On avait soin de prendre la peau d'un animal pur, destiné exprès à cet usage; encore ne pouvait-on écrire que sur le côté qui touchait à la chair. On réglait le parchemin avec un style, sans toutefois colorier les lignes. La Torah comportait six mains ou vingt-quatre doigts de longueur; sa largeur ne pouvait dépasser cette mesure. Le rôle était composé de trente-six feuilles attachées les unes aux autres; chaque feuille contenait de trois à huit pages ou

colonnes (amudim); la page, de quarante-deux à soixante lignes; la ligne, trente lettres. On laissait une marge de trois pouces au-dessus de la page, et de quatre au-dessous. Il y avait l'espace d'une ligne entre les lignes et de quatre entre chaque livre. Du reste, on ne se servait que de l'écriture carrée, et d'encre noire fort pure, sans oser rien répandre sur les caractères, suivant ces paroles, *Dieu a écrit la loi en caractères noirs, sur une flamme blanche*. On nommait ensuite un expert pour revoir cette copie, et la moindre faute suffisait pour la faire rejeter (1).

Moïse transmet de bouche toutes ces règles à Josué. Ceci néanmoins n'empêcha pas qu'on eût recours aux points et aux voyelles dans les endroits difficiles. Les grands maîtres surtout cherchèrent à conserver la lecture canonique, en notant les passages les plus importants et y ajoutant leurs remarques personnelles. Les possesseurs de ces manuscrits ne les com-

(1) Ces préceptes ne doivent pas nous paraître étranges dans le judaïsme, où tout était symbolique. Nous voyons en effet que Dieu prescrit exactement chaque chose d'après le nombre, le poids et la mesure, témoin la construction des tentes et des vases sacrés.

muniquèrent qu'aux plus intimes de leurs disciples qui devaient un jour leur succéder.

La captivité de Babylone retrempa le peuple juif ; depuis il brûla de zèle pour sa religion. On courut en foule dans les écoles pour se consacrer à l'étude de la loi. La ponctuation des manuscrits devint de plus en plus commune à mesure que le nombre des scribes augmenta. Malgré cela, il resta néanmoins jusqu'au temps de la ruine de Jérusalem, et plus tard encore, des bibles qui n'étaient pas ponctuées partout. Cette foule de copies et de commentaires donnèrent lieu à beaucoup de fautes et d'erreurs, en sorte que la plupart de ces rôles ne contenaient que des explications très-imparfaites sur la forme du texte. Comme on avait déjà essayé d'écrire un traité sur la pratique de la loi, il se trouva de même plusieurs savans à Tibériade, qui entreprirent de recueillir tout ce qui existait sur la forme intérieure de la Bible, soit dans la tradition orale, soit dans les manuscrits, afin de préserver le texte d'une entière corruption. Ce recueil porta le nom de *M'sorah*.

La *M'sorah* forma d'abord quelques livres à part sans aucun ordre, puisqu'ils ne s'adres-

saient qu'à ceux qui étaient versés dans l'explication symbolique du texte. Ces nouvelles additions des savans, jointes aux fautes des copistes et à cette foule de notes jetées en marge, mirent le comble à cette confusion, de sorte qu'il fallut refondre l'ensemble. *Majer Halevi* (13^e siècle) publia le premier essai en ce genre, sous le titre de *M'sorah siag l'Thorah*, la *M'sorah un frein à la loi*. Plus tard le rabbin *Ben Chaïm* fit paraître la *Biblia rabbinica Bombergiana*, que Buxdorf l'ancien compléta par sa Bible rabbinique, de 1618 à 1619. Malgré cela, il reste encore beaucoup à faire pour mettre plus d'ordre et de clarté dans la *M'sorah*, et lever les contradictions apparentes. Mais il s'agit avant tout de comprendre le sens mystérieux de ce livre, dans lequel la plupart des néologues juifs ne veulent voir que des thèses philologiques et paléographiques.

La *M'sorah* s'étend seulement sur la forme *intérieure* de la Bible; quant à la forme *extérieure*, elle est décrite en différens endroits du Thalmud ainsi que dans un livre appelé *M'sachtha sophrim* (on voit).

Passons maintenant à la partie *matérielle* de la tradition, qu'on subdivise en *législative* et

en *doctrinale*. La première comprend , comme nous l'avons dit plus haut , les communications orales du Sinaï avec leurs développemens successifs , que les chefs de la synagogue transcrivirent en substance environ deux siècles après la destruction de Jérusalem. Le rabbin *Nasi Juda Hakadosch* en présenta un abrégé plus compacte dans la *Mischnah* ; à quoi il faut ajouter plusieurs explications du troisième livre de Moïse connues sous le nom de *Siphra* , et publiées par quelques-uns de ses principaux disciples. Ces explications , appelées encore *Breithoth* (extérieures) , jouissent de la même autorité que la *Mischnah* toutes les fois qu'elles ne la contredisent pas. Le but principal des écoles était de lever les contradictions existantes entre les *Breithoth* et la *Mischnah* , tout en éclaircissant les passages obscurs de l'une et de l'autre. La *Mischnah* comprend six sections (*sedarim*) qui se divisent en soixante paragraphes ou traités (*M'sachoth*) ; chacun de ces traités se subdivise de nouveau en chapitres (*Perakim*). Nous donnons ici un aperçu des matières de la *Mischnah* , afin que le lecteur puisse avoir une idée de son contenu.

1^{re} SECTION.

Des semences , comprenant onze chapitres.

1° *Brachoth* de la prière et de la bénédiction journalière ; 2° *Pea* du coin du champ appartenant au pauvre ; 3° *D'mai* des fruits dont on refuse la dîme , comment il faut en user ; 4° *K'laim* des hétérogènes , ou des animaux qui ne doivent pas être accouplés ; des semences qu'on ne doit pas mêler ensemble dans la terre ; des fils qu'on ne peut tisser ensemble ; 5° *Sch'biith* des rapports de l'année sabbatique ; 6° *Th'rumoth* des présens faits au prêtre ; 7° *Maisseroth* de la dîme des lévites ; 8° *Maiser Scheni* de la seconde dîme que doit fournir le propriétaire à Jérusalem ; 9° *Challa* des cuisines des prêtres ; 10° *Orlah* de la défense de manger des fruits d'un arbre pendant les trois premières années ; 11° *Bicurim* des premices des fruits qu'on doit apporter dans le temple.

II^e SECTION.

Des jours de fête , comprenant douze chapitres.

1° *Schabbath* du rapport du sabbat ; 2° *Eruvin* des biens sociaux , c'est-à-dire que toute la

ville est considérée comme une seule maison ; 3° *P'sachim* de la fête de Pâques ; 4° *Sch'kalim* du sicle que chacun est obligé de donner annuellement à l'église ; 5° *Joma* des fonctions aux fêtes propitiatoires ; 6° *Sukka* de la fête des tabernacles ; 7° *Betza* des différens mets défendus aux jours de fête ; 8° *Rosch Haschanah* du jour du nouvel an ; 9° *Thainith* des différens jours d'abstinence ; 10° *M'gilla* de la lecture du livre d'Esther ; 11° *Moed Katon* des demi-jours de fête ; 12° *Chagiga* du sacrifice annuel ; des trois apparitions à Jérusalem.

III° SECTION.

Des contrats de mariage et du divorce, comprenant sept chapitres.

1° *J'bamoth* de la permission ou de la défense d'épouser la femme de son frère ; 2° *Ch'tuboth* du contrat de mariage ; 3° *K'duschin* des fiançailles ; 4° *Gittin* de la manière de divorcer ; 5° *N'darim* des vœux ; 6° *Nasir* des personnes consacrées à Dieu ; 7° *Sota* des femmes soupçonnées d'adultère.

IV° SECTION.

Des dommages causés, comprenant dix parties.

1° *Baba Hamad* des droits pour les dommages ;

2° *Baba M'zia* des droits sur les objets trouvés, prêtés, mis en dépôt; 3° *Baba Bathra* de la vente, de l'achat de l'héritage, de la caution et d'autres rapports sociaux; 4° *Sanhedrin* de la juridiction en général et des punitions; 5° *Ma-coth* des quarante coups moins un; *Sch'buoth* des sermens; 7° *Edajoth* des conclusions générales, du droit et des témoignages; 8° *Horajoth*, ce que doit faire le juge, si par erreur il a porté un faux jugement; 9° *Abada Sara* de l'idolâtrie et du commerce avec les païens; 10° *Aboth* (les Pères) proverbes moraux.

V^e SECTION.

Des offrandes sacrées, comprenant onze parties.

1° *S'bachim* des offrandes; *M'nachoth* de l'offrande de farine; 3° *B'choroth* des premiers nés; 4° *Chulin* de l'immolation des animaux sains ou malades; 5° *Erachin* de la taxe des choses consacrées à Dieu, et de son paiement; 6° *T'murah* de l'échange de l'offrande; 7° *Meilah*, violation des choses sacrées; 8° *Ch'rithuth* des trente-six péchés à cause desquels a lieu la peine d'extermination; 9° *Thamid* de l'offrande journalière; 10° *Middoth* de la cons-

truction du Temple ; 11° *Kinim* des colombes et des tourterelles.

VI^e SECTION.

Des purifications , comprenant douze parties.

1° *Chelim* des meubles et de leur purification ; *Ohloth* de la tente où se trouve le mort ; 3° *N'gaiim* de la lèpre ; 4° *Para* des cendres de la vache de purification ; 3° *Taharoth* des différentes purifications ; 6° *Mikvaoth* des bains pour la purification ; 7° *Midda* des menstrues ; 8° *Maschkim* , qu'on ne doit rien manger d'impur , à moins qu'on n'ait repandu dessus quelque chose de liquide ; 9° *Sabim* du flux séminal ; 10° *T'bul Jom* , celui qui a pris un bain est encore impur jusqu'au coucher du soleil ; 11° *J'dajim* du lavement des mains ; 12° *Ukzim* , comment la queue du fruit le rend impur.

Comme on trouvait encore la *Mischnah* trop laconique et trop vague , le rabbin Jochanan fit à Jérusalem un recueil des explications qu'on donnait sur ce sujet dans les hautes écoles. Ce recueil porta le nom de *G'mara* (complément). Le *Thalmud* se compose de la *Mischnah* et de

la G'mara. Cent ans après, le rabbin Aschi imita cet exemple à Babylone, et eut pour successeur Abina. La perfection de ce dernier recueil le fait préférer à celui de Jérusalem.

La G'mara qui prend partout la Mischnah pour texte fondamental, et suit exactement ses chapitres, consiste seulement en trente-six explications, attendu qu'on a laissé de côté ce qui se passa après la destruction du temple. Du reste le Thalmud ne forme pas plus que la M'sorah un ouvrage systématique (1). La loi traditionnelle se composait (37 ans avant Jésus-Christ) de six à sept cents chapitres, lorsque Hillel les partagea lui-même en six classes principales. Le célèbre Akiba eut le mérite de coordonner cette masse énorme de matériaux.

Il faut bien se garder de se figurer le Thalmud comme un simple recueil de lois et de décisions, l'antiquité n'ayant jamais séparé la pratique de la théorie. On dirait, au contraire, une collection de mémoires, où les personnes parlent et agissent elles-mêmes. Souvent, au milieu de ces récits, se trouvent dispersées les

(1) Le Thalmud, y compris plusieurs commentaires imprimés, consiste en 12 gros volumes in-folio, dont on a traduit seulement quelques chapitres jusqu'ici.

idées les plus bizarres ; mais les adversaires du Thalmud ne devraient pas perdre de vue qu'elles sont purement individuelles, et n'appartiennent point à la synagogue ; qu'en outre, il y a une foule de choses dont nous avons perdu le sens aujourd'hui. Le nombre des commentaires sur la loi ayant rendu son étude plus difficile, on fut obligé de la diviser par sections. Ce partage se fit à peu près en même temps que la refonte systématique de la M'sorah. Le rabbin Maimonides, philosophe de l'école d'Aristote, fut le premier à émettre cette idée, dans son ouvrage intitulé *la Puissante main*, auquel Joseph Karo ajouta quatre volumes connus sous le nom de *Table couverte* (1550). Les Juifs regardent ce dernier écrit comme le compendium le plus complet de toute la doctrine judaïque. Quelque inévitable que fût le partage de la tradition, cette division ne laissa pas d'avoir de fâcheux résultats dans le monde juif et chrétien (1).

(1) Cette scission qui s'opère partout à la même époque dans la science, prouve évidemment que ces phénomènes de l'esprit du temps proviennent d'une cause plus profonde qu'on ne le croit ordinairement, et présuppose quelque chose de commun dans la vie organique de l'humanité.

Passons maintenant à la tradition *doctrinale*, qui sert de couronnement à l'édifice religieux, et fait du peuple juif un peuple moral et intellectuel.

On distingue, ici comme ailleurs, les principes fondamentaux des développemens que l'analyse leur a fait subir ensuite. Les Pères sont généralement d'accord sur les premiers, tandis qu'il y a divergence d'opinion sur les seconds; car on sait qu'il y a quarante-neuf manières d'expliquer la Torah. Les docteurs juifs disent fort bien, en parlant du sujet de ces controverses, que, *quelles que soient ces paroles, ce sont toujours celles du Dieu vivant*. Comme on sépara plus tard la pratique *légale* de la partie purement *doctrinale*, celle-ci ne sembla plus tenir à l'essence du judaïsme. Telle fut du moins l'idée qu'on s'en fit dans les derniers temps, idée fausse, étrangère à l'antiquité, qui ne conçut jamais de corps sans âme.

L'enseignement traditionnel, trine comme la nature humaine et ses besoins, était à la fois *historique*, *morale* et *mystique*; en sorte que l'Écriture sainte renfermait un triple sens, savoir : 1° le sens littéral, historique

(paschut) (1), qui correspond au corps ou au parvis du temple; 2° l'explication morale (drusch), à l'âme ou au saint; 3° enfin le sens mystique (*sod*), qui représente l'esprit et les saints. Le premier, composé de certains récits tirés de la vie des anciens patriarches, se transmettait de génération en génération, comme autant de légendes populaires. On le trouve épars çà et là, en forme de glose, dans les manuscrits bibliques et les paraphrastes chaldaïques. Le sens moral envisageait tout sous le point de vue pratique, tandis que la mystique s'élevant au-dessus des rapports du monde visible et passager, planait sans cesse dans la sphère de l'éternel. Aussi se gardait-on d'en parler publiquement comme d'une science, bien qu'elle fût au fond la base de l'enseignement et le centre de la vie. C'était une espèce de sanctuaire où l'on n'entrait qu'après avoir purifié son âme de tout attachement terrestre. Quant à celui qui s'en approchait sans une impulsion d'amour, dans le dessein seulement de

(1) *Paschut*, c'est-à-dire *le simple*, s'emploie pour désigner la lettre extérieure. C'est peut-être pour cela que la tradition syriaque a été appelée *Peschito*, comme étant la transmission des paroles originales.

soulever le voile et de regarder en *haut et en bas*, puis dans les *côtés*, suivant l'expression du Thalmud, mieux eût valu pour lui qu'il ne fût jamais né. Les instructions qu'on donnait au peuple étaient de vraies homélies, sans aucune de ces déclamations emphatiques que nous entendons de nos jours.

La mystique obligeait donc à une discipline secrète, exigeant une piété d'âme peu commune. C'était en raison de ces deux conditions qu'on initiait un disciple, sans considérer ni l'âge ni la condition, puisqu'il arrivait quelquefois au père d'instruire ses fils encore tout jeunes. On nomma cette haute tradition *Cabale* (en hébreu KIBBEL, *recevoir*). Ce mot exprime, outre l'objet extérieur, l'aptitude de l'âme à concevoir les idées surnaturelles. La Cabale se divisait en deux parties, savoir : la *théorie* et la *pratique*. La première se composait de traditions patriarcales sur le saint mystère de Dieu et des personnes divines ; sur la création spirituelle et la chute des anges ; sur l'origine du chaos de la matière et la rénovation du monde dans les six jours de la création ; sur la création de l'homme visible, sa chute et les voies divines tendant à sa réintégration, etc. Autrement,

elle traitait de *l'œuvre de la création*, *Maise*, *B'reschith*, et du *char céleste*, *Mercabah*. La seconde expliquait le sens spirituel de la loi; elle prescrivait le mode de purification qui assimilait l'âme à la divinité, et en faisait un organe vivant, agissant dans la sphère du visible et de l'invisible. C'est ainsi qu'elle devenait capable de s'abîmer pieusement dans la méditation des noms sacrés, l'écriture étant, suivant les cabalistes, l'expression visible des forces divines sous la figure desquelles le ciel se révèle à la terre.

La pureté d'intention, ou la ferme confiance en Dieu, était la chose la plus essentielle dans les œuvres pratiques. Tout se trouvait possible à quiconque récitait avec foi certains versets de la Bible. Comme les noms expriment les personnes divines avec leurs différens attributs, on les invoquait, tantôt l'une, tantôt l'autre, quelquefois toutes ensemble, conformément aux besoins d'un chacun, sans oublier les anges, qui servaient de médiateurs. Celui qui opérait par la vertu des noms, s'appelait *Baalschem* (1). Ce procédé doit sans doute

(1) C'est également ici qu'il faut faire remonter l'usage des amulettes, tels que l'hexagone formée par les deux

nous paraître bien artificiel et fort compliqué, à nous autres chrétiens, qui n'avons qu'à prononcer avec foi le saint nom de Jésus, pour que tout *genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers* ; mais de ce que la Cabale pratique n'ait désormais aucune valeur, il ne s'ensuit pas qu'elle soit devenue un sujet de raillerie, car il est impossible de nier qu'elle n'ait une base profonde, malgré les abus nombreux qu'on en a faits. La Cabale pratique fut, dans toute la mystique, la partie qu'on tint la plus secrète. On ne la communiquait qu'aux parfaits, à cause des suites fâcheuses qui pouvaient en résulter. Supposez, en effet, à quelqu'un une ferme volonté avec une mauvaise intention ; qu'il invoque ensuite les saints noms dans cet état, et il répandra le désordre sur la

triangles croisés. Pythagore regardait cette figure comme le symbole de la création, les Egyptiens comme la réunion du feu et de l'eau ; les Esséens l'appelaient le cachet de Salomon, les Juifs le bouclier de David. En Russie et en Pologne on s'en sert comme d'un talisman. Ce même signe a été adopté par les confréries d'ouvriers, au moyen âge, tels que les maçons. Le catholicisme, qui sut deviner ce qu'il y avait de plus mystérieux dans les croyances populaires, s'empara de cet usage, et le scapulaire ne fut au fond qu'un amulette chrétien. (Note du Trad.)

terre, et fera tomber la malédiction sur lui et ceux qui l'entourent. Aussi n'était-il permis de se servir de ce moyen que dans les cas extraordinaires, tels que les exorcismes et les cures désespérées. Malgré cela, la Cabale pratique est toujours fort en vogue en Orient, et l'on trouve des *Baalschem* jusqu'en Europe.

Les mystiques juifs enseignent unanimement, que la Bible renferme tous les mystères de la Cabale pratique et théorétique, soit en termes clairs, ou seulement indiqués par des signes, *R'masim*. Il faut bien se garder de considérer ces *R'masim* comme des preuves objectives capables de rendre la chose évidente. Aussi jamais un vrai juif ne s'avisait-il d'en faire un argument réel. Ces signes ne sont que pour réveiller l'attention et la fixer sur les mystères qu'ils recèlent. La liberté absolue qu'on a d'expliquer ces *R'masim* comme bon nous semble, jointe à l'obscurité de certains passages de l'Écriture, prouvent irrévocablement la nécessité d'une tradition chez les chrétiens comme chez les Juifs, afin de fixer le dogme pour la multi-

(1) On trouve des *R'masim* ou *signes indicatifs* même dans le Nouveau Testament, et surtout dans les épîtres de saint Paul, ce qui rend l'explication de ces dernières difficile.

tude, incapable de le saisir autrement. Mais, dit-on, l'Écriture n'est-elle pas la vie même, parlant immédiatement à notre intelligence? Rien de plus vrai, sans doute. Or, quelle pureté, quel calme ne faut-il pas pour comprendre ce langage céleste, et qui pourrait se flatter de n'y pas mêler du sien? C'est vraiment une grande illusion de croire qu'on puisse se passer entièrement de tradition, tandis que nous y puisons sans cesse, et que nous lui sommes redevables de tout ce que nous savons sur Dieu. Faisons abstraction, pour un moment, de toute cette masse de commentaires, et ne laissons que la Bible. Quelle indécision, quelle obscurité dans nos idées religieuses? D'où il suit, qu'il n'y a pas d'église sans tradition. Ceux même de nos frères chrétiens qui rejettent cette dernière sous le rapport dogmatique, ne peuvent se soustraire à ce lien d'unité sans perdre entièrement le caractère d'une communauté spirituelle.

L'Écriture-Sainte recèle dans son contenu et dans sa forme des mystères qui ont trait au dogme et à la morale; espèce d'hiéroglyphe duquel découle, comme d'une source inépuisable, une foule de vérités toujours anciennes et tou-

jours nouvelles, et dont le langage ne saurait vieillir, suivant ces promesses du Christ : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point*. Les mots sont doués d'une force étonnante, d'une vertu magique. Le livre de la révélation est comme celui de la nature; chaque verset, chaque lettre voile une étincelle de vie. L'esprit s'adresse à l'esprit sous la forme du symbole; mais il n'y a qu'une piété d'enfant avec une pureté d'ange qui puissent saisir les mondes contenus dans ces atomes.

Nous avons dit plus haut qu'il était aussi difficile d'écrire la Thorah que de la lire. En effet, il se trouvait souvent dans un mot une lettre de plus ou de moins, quelquefois l'une pour l'autre, puis enfin les finales à la place des médiantes et tour à tour. Outre cet hiéroglyphisme plastique, la Bible en renferme encore un autre où les mots sont considérés comme autant de chiffres mystérieux. Cet hiéroglyphisme lui-même est ou *synthétique* ou *identique*; 1° *synthétique*, quand un mot en recèle plusieurs autres qu'on découvre soit en *développant*, en *divisant* ou en *transposant* les lettres; 2° *identique*, lorsque plusieurs mots de l'Écriture expriment la même chose. Cette identité se fonde

soit sur le rapport mystérieux existant entre les lettres, soit sur leur valeur numérique, ainsi que nous en trouvons des traces évidentes dans les prophètes. La Mischnah appelle cet hiéroglyphisme *le parfum de la sagesse*. Voici maintenant plusieurs exemples de l'hiéroglyphisme synthétique.

1° *L'évolution* des lettres. David, dans son testament à son fils Salomon (1 Rois, c. 2, v. 8), s'écrie : *Il m'a maudit avec de dures malédictions (Nimrezeth)*. Or le mot hébreu *Nimrezeth* renferme le contenu de ces reproches injurieux que le prophète faisait à David; 1° *Noeph*, adultère; 2° *Moabi*, Moabite, parce qu'il descendait de Ruth; 3° *Rozeach*, meurtrier; 4° *Zorer*, violent; 5° *Thoeb*, cruel. Il est donc clair que le mot *Nimrezeth* fait allusion aux différens crimes dont David s'était rendu coupable.

2° *La division*. En divisant le mot *B' reschith*, on a *Bara-Schith*, *il créa six*, c'est-à-dire les six forces fondamentales qui président à l'œuvre mystérieux des six jours. On jouit de la même liberté pour la construction des phrases et des périodes entières.

3° *La transposition*. Dieu dit dans l'Exode : *Je veux envoyer devant toi M'lachi*, c'est-à-dire

mon ange. En transposant dans ce mot on a le nom de *Michel* le protecteur du peuple hébreu (1).

La plus remarquable de ces évolutions appelée *Gilgul*, consiste dans la transposition régulière des différentes lettres d'un mot, tel que de celles du saint nom *Jeovah*. Les douze changemens mystérieux qu'on peut opérer avec les quatre lettres de ce nom, représentent le jeu continu de cette puissance première qui fait sortir la variété de l'unité.

Les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu sont une émanation du nom sacré, c'est pour cela que le grand œuvre de la création est considéré comme une parole divine. Il y a deux manières d'envisager ces lettres, soit d'après leur racine, soit d'après leur ordre général de succession. Dans le premier cas, on substitue à telle ou telle lettre, telle ou telle autre qui a la même racine, ce qui ajoute une nouvelle

(1) Outre cela, il y a dans les mots l'augment et le redoublement qui correspondent pour ainsi parler à ceux des verbes grecs. Exemple : Dans *Schamaim*, ciel, si l'on redouble *m*, on aura *Scham Majim*, ici sont les eaux, c'est-à-dire les eaux supérieures de la vie ; si l'on place au contraire l'augment *œ* devant *Schamaim*, on aura *OEsch Majim*, feu-eau.

explication. Dans le second, on partage ces vingt-deux lettres en deux sections, et l'on prend la onzième au lieu de la première.

Outre l'hiéroglyphisme synthétique dont nous venons de parler, il en existe un autre fondé sur le rapport numérique des lettres qui représentent chacune une certaine valeur.

Les nombres forment trois classes; chaque classe renferme neuf lettres correspondantes. La première contient les nombres simples depuis un jusqu'à neuf. On les appelle les petits nombres. La deuxième qui commence à 10 et finit à 90, renferme les nombres moyens; la troisième enfin formée du produit des unités et des dizaines est à proprement parler le grand nombre. Quant aux mille, le dernier degré de la progression numérique, on peut les ramener facilement à l'unité $1,000 = 1$; voilà pourquoi ces deux nombres ont la même lettre en hébreu : *Aleph* (1).

Les lettres se remplacent par des nombres et alternativement. Ceux-ci s'additionnent ou s'énumèrent à part, c'est à volonté. Prenons pour

(1) La langue hébraïque manque d'un nom propre pour exprimer le nombre dépassant 1000. Ainsi *Ribbo* qui signifie dix mille a la même racine que *Robh* (multitude).

exemple le mot Adam, $\frac{m \ d \ a}{40 \ 4 \ 1}$ dont la somme égale 45 ; si l'on extrait la racine on aura 9. Il suit de là qu'il y a affinité entre les mots dont la valeur numérique est la même, témoins *Achad* et *Ahabha* dont le nombre correspondant est 13, et qui signifient, le premier *l'unité*, et le second *l'amour* chargé précisément de reconstruire aujourd'hui l'unité détruite : du reste le nombre 13 est le nombre de l'amour éternel figuré par Jacob et ses fils, Jésus-Christ et ses apôtres ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'en l'additionnant on arrive à sa racine 4, ($1+3=4$) qui correspond aux quatre lettres du saint nom Jeovah, principe de vie et d'amour.

Les patriarches transmirent cette science mystique pour la plupart de vive voix. Le Sohar parle néanmoins d'un livre singulier qu'Adam reçut dans le paradis terrestre de l'ange du mystère, et dans lequel on décrit en 670 chapitres les 72 espèces de la haute sagesse. Toutefois il faut bien se garder de prendre ceci à la lettre, ce prétendu livre connu aussi sous le nom de *la Naissance de l'Homme*, n'étant qu'une révélation intérieure des générations

futures que Dieu aurait faite à Adam. Quant aux légendes qu'on lui attribue, ce sont simplement des rêveries et des contes absurdes imaginés plus tard par de faux cabalistes.

Le livre de la création (Sepher Izirah), que plusieurs font remonter à Abraham, tandis que d'autres lui donnent pour auteur Akibah, doit être en tout cas fort ancien. Il passe pour le fondement de la sagesse. Les plus célèbres cabalistes l'ont commenté, témoins Eliezer Hakalir, et le rabbin Elie de Wilna. Cet ouvrage, publié pour la première fois avec des notes à Mantoue l'an 1552, eut ensuite plusieurs éditions. L'on attribue à Moïse *les Sources de la Sagesse M'eine*, Hachochmah ainsi que le *Fidèle Pasteur* (Raja M'chimnah). Les fragmens de la première pièce insérés dans le Sohar, sont probablement une copie de l'original qui se sera perdu. Quoi qu'il en soit des 70 livres dont parle Esdras, il est permis de douter de leur authenticité. Ce n'est guère qu'à la naissance de Jésus-Christ que ces manuscrits cabalistiques commencent à être mieux connus. On trouve encore une foule de passages mystiques dans le livre de la Sagesse de Salomon, dans Sirach, Philon et le paraphraste Jonathas

disciple d'Hillel. Le plus ancien rôle de cette époque est le *Livre de la Confiance* (*Sepher Habethachun*), du rabbin *Juda ben Betheira* prédécesseur d'Hillel, qui vivait à peu près cent ans avant la destruction de Jérusalem. Du reste tout ce qu'on sait de cet écrit se borne aux citations du *merveilleux* et de *l'unité*.

Nous donnons ici la liste des ouvrages attribués au rabbin N'chuniah, fils de Kanah, disciple du rabbin *Jockannan* et maître d'Atribah, environ trente ou quarante ans avant Jésus-Christ. 1° Le Livre *Habahir*, c'est - à-dire *la lumière dans les ténèbres*. Un assez grand nombre de critiques prétendent révoquer en doute l'antiquité de cet écrit pour plusieurs raisons : 1° parce qu'il n'en est fait mention qu'au treizième siècle, et que les Romains y portent le nom d'Edom, qui ne leur fut donné qu'après la destruction de Jérusalem ; qu'enfin on y parle d'Onkolos et d'Akibah comme d'anciens docteurs, tandis qu'ils vécurent seulement plus tard. Quoi qu'il en soit, le Sohar fût-il seul à le citer, nos adversaires ne pourraient rien conclure de là. Quant au nom d'Edom, il suffit de lire la dissertation de Jonathan-ben-Usiel pour se convaincre que cette dénomination est fort

ancienne. Du reste, les savans juifs eux-mêmes avouent que le Livre *Bahir* nous est parvenu avec des additions, ce qui explique les anachronismes concernant Onkolos et Akibah. Nous ne parlons ici ni des *dix Cieux*, que Morinus regarde comme imités des dix Prédicamens, bien qu'ils se trouvent déjà mentionnés dans le Thalmud; ni du nombre 72 inconnu à ce dernier et cité dans le Bahir, le Thalmud n'étant pas précisément un livre mystique.

Le *Bahir* parut en partie à Amsterdam l'an 1651, puis à Berlin en 1706. Les manuscrits les plus complets se trouvent dans les bibliothèques de Paris et de Leiden. On rapporte en outre au même auteur, 1° le *Mystère du nom de Dieu* (Hamiuchad), 2° la *Lettre sur les Mystères* (Iggereth Hasodoth). Ce livre, traduit en latin par Paul Heredia, traite de la venue du Messie, de sa divinité, de son incarnation, de sa mort et de sa résurrection. Galatinus le cite dans son ouvrage intitulé : *In Arcan. Cathol. verit.* Malgré cela, plusieurs critiques chrétiens doutent de son authenticité.

Il faut joindre à ces deux ouvrages celui sur la forme des lettres, qui renferme également deux prières mystiques.

Voici maintenant la liste des principaux ouvrages de ce genre à partir des premiers siècles de l'ère chrétienne.

1° Les *Fragmens du Temple* (Sepher Kanah), du rabbin Samuel, fils d'Elisée, dont nous avons parlé plus haut, disciple de M'chuniah et collaborateur du Livre *de la Forme* ; 2° Sur le Mystère des Lettres d'Akibah, qui vivait quatre-vingts ans après Jésus-Christ. On peut rattacher à cette époque les écrits du paraphraste Onkolos, y compris les différens *Midraschim*, tels que les *Eaux coulant lentement* (*Mei haschiluach*, l'ouvrage le plus remarquable de ce temps (120, Ap. Jésus-Christ) est, sans contredit, le *Sohar*, qui signifie *la splendeur de la lumière*. Il a pour auteur le rabbin Simon, fils de Jochai, disciple d'Akibah. Le *Sohar* consiste dans un recueil de dialogues sur les mystères, qu'on prendrait, ainsi que le Thalmud, pour un drame. Les disciples du rabbin Simon se rassemblent dans la maison de leur maître ; on les voit se promener dans la campagne, entreprendre des voyages, aller de ville en ville, dissertant sur les plus hautes questions, tantôt entre eux, tantôt avec d'autres jeunes gens. On s'imagine bien qu'il n'y avait pas d'ordre systématique

dans un enseignement qui comprenait la vie entière. Le rabbin Simon passe encore pour l'auteur des fragmens suivans : 1° *les Mystères de la Thorah* (*Sithrei Thorah*) ; 2° *l'Enfant*, c'est-à-dire *l'histoire d'un enfant* (*I'muka*) ; 3° l'explication mystique de la loi, *P'kuda* ; 4° *la mystérieuse Recherche*, espèce de commentaire sur le Cantique des Cantiques (*Midrash hanelam*) ; 5° *Viens et vois* (*Maimetha chasi*) ; 6° la grande Chambre, la grande Assemblée (*Idra Rabba*) ; 7° la petite Chambre, la petite Assemblée (*Idra Suta*) ; 8° le Livre des Secrets (*Siphra D'zmiutha*).

Le Sohar, autrefois plus volumineux selon toute apparence, recèle néanmoins un grand nombre de richesses. A l'exception de la Bible, il n'y a peut-être dans le christianisme aucun écrit qui lui soit comparable pour la profondeur et l'élévation des vues. Quoique l'exposition ne manque pas de clarté, on retrouve pourtant une foule de passages sur lesquels le rabbin Simon a jeté une sorte de voile, suivant la méthode accoutumée des mystiques. Les savans ne s'accordent pas pour désigner l'auteur du Sohar. Selon quelques-uns, le rabbin Simon l'aurait composé pendant sa retraite dans une

caverne, où il demeura caché quatorze ans, fuyant les poursuites des Romains ; selon d'autres, tels que Knorr de Rosenroth, ce seraient ces disciples. Quant à nous, la physionomie de l'ouvrage nous autorise à le regarder comme un produit multiple et successif, attendu d'ailleurs qu'il y est parlé de la mort du maître.

L'apparition du Sohar en Europe vers la fin du douzième siècle, l'a fait attribuer au rabbin Moïse de Lyon ; mais il suffit, pour s'expliquer ce fait, de se rappeler que les disciples de Simon et leurs successeurs tenaient ce livre secret. L'objection principale contre l'authenticité du Sohar porte sur les anachronismes, les chaldéismes, la mystique des lettres et la ponctuation des voyelles. Par rapport au premier point, il est probable que ce sont des additions qu'on y a faites plus tard ; quant aux chaldéismes, inconnus à l'époque de la Mischnah, il est difficile que la langue hébraïque ait éprouvé si vite un tel changement, puisqu'il y avait à peine un siècle d'intervalle. Pour ce qui regarde la ponctuation des voyelles et la mystique des lettres, nous aurons occasion de traiter en détail cette question, en parlant de

la M'sorah. Les traits frappans de ressemblance entre le Sohar et le Thalmud publié peu de temps après, sont pour nous une preuve de l'antiquité du premier; car une œuvre semblable ne saurait être que le produit d'une inspiration sublime, ou d'une connaissance profonde des sources traditionnelles. Du reste, supposât-on que le Bahir et le Sohar datent seulement du douzième ou du treizième siècle, cette hypothèse ne diminuerait en rien l'autorité de la Cabale, puisqu'il est impossible de nier que la Mischnah, les Midraschim et la G'mara ne renferment la même symbolique.

On a donné plusieurs éditions du Sohar, à Mantoue l'an 1560, édition in-4°; à Dublin 1623, in-folio; à Constantinople, en 1736; à Amsterdam, en 1714 et 1805. La meilleure est celle de 1714 qu'on a enrichie de notes et d'une table alphabétique. Voici maintenant la liste des ouvrages les plus remarquables qui ont paru depuis le Sohar jusqu'au douzième siècle environ. 1° Le livre *des doux Fruits*, du rabbin Iuda Hanasi (215 ap. J.-C.); 2° le livre *des Points*; 3° un Diamant dans Urim et Thumim; 4° le livre de l'Ornement; 5° le livre du Paradis; 6° le livre de la Rédemption; 7° le livre

de l'Unité ; 8° l'Alliance du Repos ; 9° le livre de la Recherche ; 10° la Voix du Seigneur dans sa puissance ; 11° le livre de l'Agrégation avec différentes explications sur les nombres 42 et 72, la loi et la morale, etc. ; 12° la Magnificence ; 13° le livre de la Récréation ; 14° le livre de la Vie future ; 15° le mystère de la Thorah ; 16° le livre sur les Saints Noms ; 17° le trésor de la Vie ; 18° l'Éden du jardin de Dieu ; 19° le livre de la Rédemption.

A partir de 1240, jusqu'au seizième siècle : 20° *L'Ordre de la Divinité* ; 21° le Vin aromatisé ; 22° le livre des Ames ; 23° le Mystère de l'esprit ; 24° le livre des Anges ; 25° le livre des Rapports des formes ; 26° le livre des Couronnes ; 27° le livre des Saintes Voix ; 28° le livre du Mystère de l'unité et de la foi ; 29° le livre des Portes du divin entendement, 30° le Mystère de l'obscurité ; 31° le livre de l'Unité de la Divinité ; 32° le Jardin intérieur ; 33° le Saint des Saints ; 34° le Trésor de la gloire ; 35° la Porte des mystères ; 36° le livre de la Foi ; 37° la Fontaine d'eau vive ; 38° la Maison du Seigneur ; 39° Urim et Thumim ; 40 la Demeure de la paix ; 41° les Ailes de la Colombe ; 42° la Source du jardin ; 43° le Suc de la grenade ; 44° ce qui illumine

les yeux ; 45° le Tabernacle ; 46° le livre de la Foi ; 47° le livre des Dix ; 48° le livre de l'Intuition ; 49° le livre du mystère du Seigneur ; 50° le sens du Commandement ; 51° traité sur les dix S'phiroth ; 52° explication de la Thorah ; 53° la Poudre d'aromate ; 54° la Lumière de Dieu ; 55° l'Autel d'or, 56° le Tabernacle ; 57° le livre de la Mesure ; 58° la lumière de la Raison ; 59° le mystère de la Thorah ; 60° le livre de l'Angoisse ; 61° la Porte de la lumière ; 62° l'arbre de Vie ; 63° le Rameau de l'arbre de Vie ; 64° la Voie pour arriver à l'arbre de Vie ; 65° les Trésors de la vie ; 66° le livre de la Piété. On peut consulter pour le reste Buxdorf et Wolf.

Malgré cette foule d'écrits, il reste beaucoup de questions importantes sans solution ; les juifs d'Europe et d'Orient recèlent d'ailleurs un grand nombre de livres cabalistiques dont nous ne connaissons même pas les titres. Le plus célèbre de ces ouvrages, attribué au rabbin *Isaac Lurial*, et qui forme un système complet comparable au Sohar, manque néanmoins de cet enthousiasme qui saisit l'âme en lisant le rabbin Simon. La séparation établie plus tard entre la partie purement législative et

son élément mystique donna naissance à deux écoles. Les savans se divisèrent en *Paschtomim* et en cabalistes. Les premiers, ainsi nommés parce qu'ils s'en tenaient à la lettre extérieure (Paschut), étaient partisans de la philosophie d'Aristote, et formaient une espèce de collège de grammairiens, dont le chef fut Maimonides, tandis que les mystiques comptèrent pour maître *Nachmanides*.

Après avoir exposé, dans ce premier chapitre, le fond de la tradition judaïque, nous essaierons maintenant, autant que la faiblesse de nos forces pourra nous le permettre, de tracer une caractéristique générale de son développement successif. Quant aux détails, nous les réservons pour une seconde partie, s'il plaît à Dieu.

CHAPITRE II.

Précis historique de la tradition orale dans l'âge de Tohu.

L'histoire de la tradition orale parmi le peuple hébreu est en même temps celle de son développement et de sa marche providentielle.

L'origine et la marche de ce peuple servent comme de fil et de point central à l'histoire de l'humanité déchue. Pour juger de son état présent, il faut considérer ce qu'elle était avant cette catastrophe ; or, si l'on veut comprendre la nature humaine dans toute sa profonde signification, et savoir quelle place en particulier l'homme occupe dans la création, nous devons encore porter nos regards plus haut.

L'essence de tout être créé, soit dans le monde visible, soit dans le monde invisible, repose sur deux forces principales, au milieu desquelles est une troisième qui leur sert de lien médiateur et forme comme le principe de la vie des créatures qu'elle maintient dans leur identité.

La créature n'est *créature* et individu qu'en vertu du principe réel. Ce dernier se manifeste comme une action excentrique tendant à se détacher de l'unité et à se résumer en soi, comme dans son être propre et indépendant, afin de partir ensuite de ce point pour agir à l'extérieur. C'est dans ce sens que se meut la création entière, la région corporelle ainsi que la région spirituelle, suivant toutefois le mode propre à chacune d'elles (1).

L'acte d'où provient la créature n'est, dans son essence, primitive qu'un instinct aveugle de la nature, attendu que l'existence ne dépend point de son choix. Mais le dessein sacré de Dieu étant d'avoir des créatures semblables à lui, afin de leur donner part au bonheur immense de l'être, et la condition nécessaire pour jouir de la félicité divine étant l'assimilation au créateur, l'instinct déposé en germe au fond de chacune d'elles prendra du développement et se rapprochera de plus en plus de la liberté à mesure qu'elles n'existent pas seulement comme créatures, mais encore comme ca-

(1) Cette action excentrique sur laquelle repose tout être créé, est bien différente de cette autre action toute fautive qui a détaché la créature de l'unité divine.

pables de vouloir leur être propre en harmonie avec la volonté divine, et de participer ainsi à l'éternel amour.

Cette contraction purement négative de la créature ne constitue point un être stable, mais une simple action qui n'a d'existence que dans sa continuité, et va toujours croissant jusqu'à ce qu'elle ait atteint son point tropique. Aussi long-temps que la créature reste dans la notion de son avenir, aussi long-temps elle goûte un sentiment de joie; mais à peine cet avenir est-il écoulé, qu'elle n'éprouve plus dès lors que vide et imperfection; espèce d'être négatif sans aucun point d'appui au fond de lui-même sur lequel la vie puisse se reposer (1). Cette contraction qui l'éloigne de sa haute origine ne peut durer indéfiniment sans qu'elle ne tombe dans un engourdissement mortel; voilà pourquoi, une fois arrivée à ce point tropique, elle désire de nouveau revenir à l'unité et à son état de non-être; c'est alors qu'elle

(1) De là l'enfer qui n'est autre chose que l'état de ce faux plaisir de la créature se consumant éternellement en elle-même; ce à quoi il faut ajouter les tourmens d'un vide et d'une pauvreté infinie, d'une faim et d'une soif qui ne seront jamais rassasiées.

retourne à la source dont elle était sortie, pour s'en laisser emplir et s'y abîmer tout entière. Cet ardent désir de la plénitude né du sentiment de notre vide et de notre indigence internes, est un besoin aussi involontaire et aussi absolu que l'impulsion de la nature vers son centre. Chaque être créé soupire à sa manière après le principe dont il procède comme après sa nourriture et son élément sans lequel et hors duquel il n'y a pas d'existence pour lui.

La vie n'est qu'une oscillation perpétuelle entre l'*être* et le *non-être*, en sorte que la créature ne parvient au premier que par l'abnégation, tandis que la divinité demeure dans son éternel positif. Dans un mouvement continu d'ascension, au moment où elle touche à la plénitude de son être, elle se sent attirée vers le pôle opposé. Quant à la raison pour laquelle elle ne succombe pas pleinement dans l'acte de la plus haute expansion et revient ensuite à l'état concentrique, elle réside dans cette force médiatrice qui forme comme la synthèse primitive des deux autres, en même temps qu'elle limite et entretient à jamais la révolution cyclique de la vie.

Maintenant, si nous détournons nos regards

de la créature pour les porter avec respect vers la Divinité, source immense et éternelle de l'être, nous découvrons alors dans les voies de la révélation une double action en rapport parfait avec celle de la vie de la créature, que les cabalistes nomment *Schiur-Komah*, c'est-à-dire *l'extériorisation du type*. La première de ces actions consiste à produire l'être, à lui conserver la vie, l'indépendance et lui donner une excentricité propre. Cette vertu créatrice et permanente d'après laquelle la Divinité réalise ses idées éternelles et se constitue elle-même comme principe de la nature, pour se manifester dans la gloire et la toute puissance de ses œuvres; ce fait interne de la toute puissance se révélant, on peut l'appeler, si toutefois nous sommes assez hardis pour parler en général des mystères de Dieu et comparer le divin au créé, on peut l'appeler, dis-je, l'action excentrique qui n'est autre chose que le fils par lequel le père crée.

Cette manifestation excentrique a pour correctif la concentrique ou la révélation du fils en grâce et en amour; espèce d'attraction divine tendant à délivrer la créature de son néant, en rapport d'ailleurs avec le besoin, le désir

qu'éprouve cette dernière, de se réunir à son centre. Aussi vient-elle à céder à cet attrait; l'Esprit saint achève dès lors sa renaissance surnaturelle, et produit par son effusion la glorification et le repos sans fin.

Aux deux types de toute puissance et d'amour, de création et de rédemption, correspondent dans la créature les forces excentrique et concentrique; la vie consiste dans leur échange perpétuel. Heureuse est la créature si cet échange vient à s'harmoniser, si la vie désormais paisible roulant sur elle-même dans une uniformité sans temps, elle n'éprouve jamais le sentiment de son vide, en sorte que le moment de son existence propre, coïncide avec celui de son union sans partage avec la Divinité. Pour arriver là, toutefois, il faut qu'elle suive l'attrait éternel de la grâce et de l'amour, en se dépouillant volontairement de sa propre existence pour s'abîmer dans l'amour infini de Dieu, d'où elle renaît par la toute puissance comme une créature surnaturelle, afin de s'y abîmer encore et décrire ainsi le même cercle pendant toute l'éternité (1), car

(1) Nous montrerons dans l'explication de la Cabale comment le bonheur et la damnation, le ciel et l'enfer sont les états subjectifs de la créature.

la félicité pour elle consiste dans la fusion de la double jouissance de l'être et du non-être.

De même que la créature est soumise à une action excentrique qui revêt le pur idéal des formes plastiques du réel, de même cette vertu créatrice et toute puissante de la Divinité consiste dans la révélation graduée de l'échelle des êtres depuis l'intelligence la plus élevée, jusqu'à ce degré de passivité extérieure dans lequel tout idéal a disparu. Cette chaîne forme un grand ensemble de vie qui comprend trois régions intimement liées l'une à l'autre, savoir : 1° le monde interne; 2° le monde intermédiaire; 3° enfin le monde extérieur ou révélé. Le premier, qui représente l'esprit dans la grande vie de la création, se compose de ces intelligences élevées, qui se trouvent tellement rapprochées de Dieu, que l'action excentrique de la créature est vaincue par le divin, en sorte qu'elles deviennent de hautes puissances capables de s'abîmer librement en lui afin de jouir de la pure et divine félicité. Le second consiste dans cette hiérarchie d'êtres invisibles qui servent comme d'organes aux esprits plus élevés et reçoivent l'influence de la création divine pour la transmettre ensuite au monde inférieur et corporel. La place intermédiaire qu'ils

occupent correspond à celle de l'âme. Le troisième monde enfin, dans lequel l'action excentrique atteint son apogée, et le pur idéal descend jusqu'au réel, consiste simplement dans une vie extérieure élémentaire, qui forme le corps apparent de la création et n'est susceptible que d'un bonheur analogue. Cette dernière région, malgré son état d'extériorité et de passivité, n'en est pas moins la matière, l'objet et le reflet de toutes les régions supérieures, en sorte que les esprits de celle-ci descendent la jouissance aux êtres de celle-là, qu'ils regardent comme leur image.

Ces myriades d'êtres *spirituels*, *animiques* et *corporels*, dont l'un sert toujours d'enveloppe à l'autre, forment un grand ensemble de vie organique, dont l'esprit interne *N'schammah* constitue le monde des intelligences; l'âme, *Ruach*, celui des anges médiateurs, et le corps, *Nephesch*, celui de la nature inférieure, à laquelle l'influence toute puissante de Dieu dans la création sert de souffle vivificateur. Les cabalistes nomment ce tout *M'rhabah*, c'est-à-dire le char que dirige la Divinité et au dessus duquel elle siège comme sur un trône. Chacun de ces êtres se compose à sa manière d'un in-

térieur, d'un extérieur et d'un milieu; ce dernier sert de lien vivant entre les deux premiers. L'intérieur ou l'esprit *N'schammah*, relie la créature à sa racine supérieure, où elle existe dans un haut idéal; tandis que l'extérieur ou le corps, *Nephesch*, donne à la créature une existence particulière.

Dans ce grand tout organique, image de la toute puissance divine, les régions supérieures représentent le principe spermatique et mâle, tandis que les régions élémentaires répondent au principe femelle, c'est-à-dire à la matrice qui conçoit et enfante; aussi n'y a-t-il de fécondité et de multiplication réelle que parmi ces dernières. Au milieu de cette communication mystérieuse où la lumière (1) descend et remonte tour à tour, la vie devenue multiple soupire sans cesse après l'unité; car le dernier anneau de cette chaîne étant une espèce de point tropique où la force expansive s'arrête et devient concentrique, la création continue son évolution successive, sans pourtant que ces êtres élémentaires puissent jamais l'accomplir malgré leur mouvement d'ascension, attendu

(1) Les cabalistes appellent *Or hajaschor* la lumière s'ex-
traliguant et *Or Hachoser* la lumière réfléchie.

qu'ils ne sont susceptibles d'aucune vie spirituelle.

Jusqu'ici nous ne voyons pas encore d'être dans lequel l'extérieur vienne se perdre dans l'intérieur, le réel dans l'idéal; un être qui couronne l'ensemble, et lui donne en même temps sa haute initiative; or, cet être, nous le retrouvons à la fin des six jours dans la personne de l'homme, qui n'appartient évidemment ni à la classe des anges, ni à celle des esprits élémentaires (1). Placé, quant à son corps, aux limites de la région matrice, au sein de laquelle il se reproduit dans une foule d'individus, le principe animique et spirituel le rattache à une sphère plus haute, en sorte que les différens degrés de l'être, répandus çà et là dans la création comme autant d'existences

(1) On entend ici par *esprits élémentaires* le règne des plantes et des pierres, par exemple. La Cabale range encore dans cette classe les esprits répandus dans les quatre éléments, connus au moyen-âge sous le nom de Sylphes, Gnômes, Salamandres et Ondins. Dans l'Inde, dit Creuzer, toutes les sphères, tous les mondes, tous les règnes, jusqu'aux plantes et aux pierres sont peuplés d'esprits déchus d'une noble origine qui tendent sans cesse à y retourner et l'univers entier, sous ce point de vue, est comme un vaste purgatoire.

(Note du Trad.)

individuelles et isolées, se réunissent dans la trinité du sien, pour se reverser ensuite sur le monde entier comme un faisceau de glorification.

L'ange, l'organe le plus actif de la toute puissance divine, suit une direction toute contraire et tend à révéler l'éternel idéal sous la forme du réel; voilà pourquoi l'homme alimenté maintenant par l'influence de la région supérieure qui lui est nécessaire pour subsister et se développer, verra changer un jour ce rapport, et deviendra la première des créatures. Dès ici bas même il peut arriver, en suivant la voie du renoncement, à un état d'union complète avec Dieu. Aussi éprouve-t-il plus intimement qu'aucun autre être le besoin de s'abîmer en lui, et pour cela Salomon l'appelle admirablement bien une *étincelle de Jéovah* (1), et Moïse *l'image de la Divinité* (2).

L'homme représente la direction concentrique de la vie dans la création (3). De même que le

(1) Prov. c. 20 v. 29.

(2) Mois. gen. c. 1, v. 26.

(3) L'homme intérieur et spirituel s'appelle en hébreu *Zeelan Alohim*, l'homme extérieur et corporel *D'muth Alohim*.

ciel et la terre annoncent la gloire de Dieu, que les anges sont les organes de la toute puissance, de même la Divinité se révèle au moyen de l'homme dans son éternel idéal ; elle se sert de lui pour attirer la créature au cœur de son amour, et lui prodiguer de plus en plus sa grâce et sa miséricorde, en déversant sur tous les êtres les délices et la félicité (1).

Chargé de cultiver le jardin de la toute puissance et de lui imprimer le cachet de l'idéal, l'homme, tout en formant une espèce de diapason entre Dieu et le monde, se serait recréé en même temps aux œuvres de sa gloire ; l'amour divin se fût senti comme éternellement rehaussé par le parfum de délices qu'exhale la création, et que ce médiateur eût fait monter

(1) La place qu'occupe l'homme dans l'univers, son rapport avec le monde des anges ne sont expliqués nulle part plus clairement dans la Cabale, parce qu'en général la réintégration était obscure et cachée aux anciens ainsi qu'à tous ceux qui étaient en dehors du christianisme. Mais tous les cabalistes soutiennent que l'homme pieux peut répandre des flots de lumière et de bénédiction sur toutes les sphères de la création ; que la splendeur des saints surpasse de beaucoup celle des anges, en général que l'homme et l'ange sont des êtres entièrement différents.

vers le ciel. Son apparition à la fin des six jours, lorsque la toute puissance, cessant de créer *réellement*, le laisse désormais agir d'une manière idéale, explique la mission qu'il avait de ramener à Dieu la créature. Aussi forme-t-il, à l'aide de ces facultés variées, comme l'être et la vie dans le monde dont il est le reflet, une hiérarchie organique, où chaque membre est en rapport intime avec ceux de la hiérarchie spirituelle (1). Le développement de chacune de ses parties, n'est rien autre que l'histoire de la création entière et de son union successive avec Dieu, union qui ne sera parfaite que lorsque le nombre des hommes sera rempli et le cycle de l'humanité révolu ; après quoi la race sacerdotale et le monde entier à sa suite entreront dans l'amour éternel.

La créature, tout en existant dans la sphère de l'individualité tracée par son corps, doit suivre la projection du principe spirituel qui tend à s'abîmer en Dieu. Construire librement son unité, répondre aux conditions de son existence et aux vues infinies de l'amour éter-

(1) Le grand homme se compose de trois parties principales, de douze organes et de soixante-dix membres.

nel, telle est sa double vocation. Or cette union merveilleuse de l'individualité finie avec l'infini divin ne se fait que par la volonté qui réside dans l'âme.

L'état d'extériorité complète dans lequel se trouve la créature au sortir des mains de Dieu, consiste dans une communication paisible entre le supérieur et l'inférieur, que les cabalistes appellent *union par derrière* (*Schimusch Achorajim*), la créature étant pour ainsi dire perdue dans le tout, tandis qu'ils nomment *union par devant* (*Siwug Panim Al Panim*), la glorification, qui lui donne une vie surnaturelle et l'assimile vraiment à Dieu. Ce premier moment est un moment d'épreuve qui lui est accordé pour choisir entre elle-même la nature et son autrui. Aussi, vient-elle à suivre ce dernier, l'union entre l'extérieur et l'intérieur se trouve confirmée, et sa course excentrique une fois accomplie, l'Esprit saint lui communique une vie surnaturelle. Cette renaissance ouvre un nouvel avenir dans lequel la vieillesse et la jeunesse s'entredonnent le baiser de paix et d'amour, et la créature se rapproche de plus en plus de Dieu, sans jamais atteindre l'*infini* (Ain-

soph), car la distance qui l'en sépare reste toujours incommensurable (1).

Le premier homme commença donc par l'état d'innocence ou d'absorption dans la nature externe. Ils nageaient, lui et la création, dans un océan de lumière. L'influence du ciel descendait sur chaque être et le remplissait d'une vie surnaturelle. Le regard d'Adam plongeait du paradis, son séjour primitif, jusque dans les dernières sphères de la création; et tous les êtres sur lesquels il dominait par la force magique de sa volonté lui restaient soumis, étant encore dans l'harmonie innée des choses. Comme prêtre et roi de l'univers, sa mission était de cultiver le jardin de la toute puissance et de le préserver de l'influence du monde des ténèbres (2). L'élévation de ce poste

(1) L'être *absolu* ressemble à ce feu mystérieux de la montagne d'Horeb, dont Moïse lui-même n'osait pas approcher. Il n'est donné à aucun homme de le comprendre autrement que dans sa manifestation extérieure ou sa splendeur *S'phiroth*.

Quoiqu'il y ait dix *S'phiroth*, ils ne font cependant que trois personnes (*Parzuphim*), aussi Jésus-Christ est-il appelé la *splendeur du Père*. Hébr. 2. 3.

(2) Cette double obligation renferme toute la loi primitive

étant capable de le séduire , il lui fut défendu de goûter à l'arbre de la science avant qu'il ne se fût fortifié par la jouissance de celui de la vie , et préparé par là sa vocation sacerdotale. Supposons maintenant que l'homme eût obéi filialement , et qu'en élevant son cœur il eût rattaché la personne extérieure et terrestre à l'esprit intérieur et divin , dès lors l'union entre les deux Adam eût été consommée pour l'éternité ; la même chose se serait opérée dans toute la nature , en sorte que les rayons lumineux de la région supérieure eussent servi d'auréole à la région inférieure. La Divinité , après avoir ainsi maintenu et assisté l'homme , eût attiré de plus en plus vers le cœur de l'amour cet enfant bien aimé , se manifestant à lui sous une forme concrète. Une fois affermi en Dieu , il se serait tourné sans aucun danger vers la nature déjà unie à son principe , pour cultiver le jardin , goûter à l'arbre de la science , et , conformément à sa loi organique , poursuivre son développement excentrique sans qu'on pût l'accuser d'égoïsme. Cette sortie successive de l'état premier d'absorption n'eût été que la conscience

qui se réduit aux deux espèces de préceptes, savoir : les préceptes *positifs* et les préceptes *négatifs*.

du néant absolu de la créature, par laquelle il faut passer pour arriver à comprendre les choses surnaturelles, car toute espèce de vie est nécessairement soumise à un développement historique. L'humanité parcourant donc successivement la chaîne des degrés qui existent entre le divin et le créé, sans entrer dans la voie étroite de la scission, il serait venu un moment où le Verbe éternel, revêtant notre nature pour la fiancer avec la divinité, eût introduit l'homme dans une sphère d'amour; la culture du jardin, d'extérieure qu'elle était d'abord, fût devenue tout à fait interne et surnaturelle; l'Esprit saint serait ensuite descendu pour consommer l'œuvre de la sanctification, et proclamer la grande semaine du sabbat. Le ciel et la terre se seraient roulés ensemble, et tous les mondes, après avoir passé par le cercle de la glorification de la nature, se fussent rencontrés dans celui de la paisible et bienheureuse éternité.

Mais, au lieu de préserver le jardin de l'influence du mal et de se consacrer au Seigneur, lui et la nature inférieure comme une offrande de pureté; au lieu de célébrer par un concert universel le grand cercle de glorification,

L'homme désobéit, et se laissa séduire par le serpent, qui insinua dans son cœur l'amour de la créature, et lui fit perdre son état premier d'innocence.

Ce poison pénétra dans l'homme, et gagna en même temps la nature, qui restait comme un être muet et sans volonté, exposé ainsi que son maître aux influences pernicieuses du mal. Partout l'harmonie pure fut détruite dans la création. L'écume du serpent troubla l'équilibre perpétuel des pôles de la vie, et leur imprima désormais un mouvement maladif et déréglé. Le principe tendant à se contracter se resserra peu à peu, et finit par s'engourdir en se repliant sur lui-même, tandis que celui de l'expansion se dilata violemment en sens contraire. Ainsi les tendres et filiales émotions de l'âme se changèrent en appétits sauvages, et les forces douces et bénignes de la nature en un instinct brusque et cahotique. La contraction parvenue à son plus haut degré condensa l'âme et la région physique; car, de même que le cœur en se tournant vers la terre se replia sur lui et perdit de son essor, de même la nature corporelle, privée de sa volubilité éthérée, alla se résoudre en une matière compacte. Sous le

rapport physique comme sous le rapport moral, les êtres devinrent impénétrables les uns aux autres, et se trouvèrent en dehors d'eux-mêmes. Telle fut l'origine du monde externe, de l'espace et du temps, qui ne sont rien autre chose qu'un état maladif de la nature tombée, un dérangement de l'éternel équilibre, portant en eux-mêmes le germe de leur propre destruction.

Quoique la chute ne séparât pas entièrement de leurs principes spirituels les créatures qui auraient par là cessé d'exister, elle resserra du moins l'organe interne qui servait comme de canal pour communiquer avec eux, en sorte que, depuis, *toute créature soupire après sa délivrance* (1).

L'enfer avait donc remporté la première victoire, et pris possession de la terre, où, en qualité de prince de ce monde, il essaya de s'affermir de plus en plus, afin de lutter contre le ciel pour s'emparer de l'humanité; mais comme *la méchanceté devient sa honte à elle-même, et que le méchant tombe dans sa propre*

(1) L'homme, disent les cabalistes, sépara l'arbre de la nature inférieure de celui de la vie supérieure, aussi l'appellent-ils *Kozez-B'netioth*.

fosse , ainsi la victoire de l'enfer sur l'homme concourait-elle à sa délivrance future. En effet, la chute étant une déviation , un partage d'amour entre Dieu et la créature , plutôt qu'une révolte directe et positive , la punition qu'il avait encourue par son infidélité lui servit en même temps de moyen pour le ramener à la vérité. Il perdit donc cette haute puissance dont il n'avait fait usage que pour son propre détriment, et tomba dans un état de faiblesse et de douleurs qui ouvrirent cette ère de pénitence par laquelle il devait passer pour rentrer ensuite dans celle de la gloire et de la joie.

Quelque épouvantables que fussent les suites de la chute d'Adam , le grand œuvre de l'amour divin ne fut cependant pas détruit; seulement la création se sentit ralentie dans sa marche cyclique, devenue dès-lors plus difficile. L'étincelle divine, quoique obscurcie, suffit cependant encore pour réveiller en lui le sentiment du bien pur et éternel. Ce fut à cette voix interne qu'il reconnut sa faute , et *vit qu'il était nu*. Plein de repentir, il revint pour lors à son créateur et à son père. L'amour paternel reprit aussitôt son enfant égaré, et sans cela perdu pour jamais.

Le mal , dont la racine était profonde , rendait impossible la réintégration dans l'état premier d'innocence. L'homme ressentit en lui la loi opposée de la chair et de l'esprit. Or , *l'esprit était fort , mais la chair était faible*. Sa délivrance de l'état de nature , qui devait s'accomplir d'abord dans un mode d'harmonie et de joie , ne pouvait plus s'opérer depuis la chute que par la voie détournée des souffrances et des combats. Le cercle que le genre humain avait à parcourir était bien toujours le même à la vérité , mais les six périodes indéfinies dont il se composait primitivement s'étaient désormais transformées en six mille années de peines et de fatigues (1).

La catastrophe d'Eden , en jetant un voile de tristesse et de douleur sur toute la création inférieure , répandit la souffrance jusque dans le monde des esprits bienheureux , jusqu'en Dieu , pour ainsi parler (2); car bien qu'ils ne

(1) D'après une ancienne tradition judaïque , le monde doit durer seulement six mille ans , après lesquels commencera l'année sabbatique. Ce nombre répond aux six jours de la création. Ce qu'il y a de difficile ici , ou pour mieux dire d'impossible , c'est de fixer avec certitude la manière de compter les années.

(6) Le Verbe commença à souffrir d'une manière divine

perdisent rien de leur félicité une fois acquise, et que la divinité restât immuable avec ses perfections infinies, cependant les canaux qui servaient de conducteurs à l'influence céleste étaient comme interrompus, et l'amour divin, qui brûlait du désir de se communiquer à chaque instant et sous toute espèce de forme, souffrait maintenant en quelque sorte de se voir limité dans ses œuvres, obligé pour racheter l'homme de descendre dans la voie étroite de la rigueur et du fini. Les Anges éprouvaient comme un sentiment de compassion pour leur frère déchû, dont le péché avait entravé la marche de la création et condensé la région spirituelle. Ainsi suivirent-ils la race sacerdotale jusque dans la profondeur de son abaissement, afin de l'assister dans ses pénibles combats. Au milieu de cette harmonie universelle dont la voix do-

avant son incarnation dans le temps. Quoi qu'il en soit, plusieurs saints Pères ont regardé ces apparitions fréquentes d'Anges dont il est parlé dans l'Ancien-Testament, comme une espèce d'essai mystérieux par lequel le Verbe préludait à son apparition sous la forme humaine. Ces souffrances doivent durer jusqu'à ce que tous les membres dont il est la tête soient purifiés de l'alliage du mal, ou bien que ceux qui resteraient soient séparés du corps et remplacés par de nouveaux.

minante était la douleur , *toute créature soupirait après sa délivrance* (1). *Jésus-Christ devait être le réconciliateur ; une paix devait être signée dans le sang de la croix , entre tout ce qui a vie dans le ciel et sur la terre* (2).

L'amour divin, autrefois prêt à assister l'homme dans son moment de passage de l'état de pure nature à celui de la glorification, était également disposé à s'abaisser jusqu'à celui de sa chute, pour le racheter des liens de l'enfer et lui mériter de nouveau la félicité perdue. Aussi vint-il au-devant de son cœur, palpitant de désir, lui présenter l'œuvre de la rédemption, de même qu'il attire par les merveilles de son être les esprits purs et bienheureux pour les inonder d'un torrent de lumières, car le ciel et la terre se gouvernent par les mêmes lois.

Dieu continua donc d'être le précepteur du genre humain, qui avait désormais pour thème la restauration de la conscience paradisiaque au lieu de la culture première d'Eden. Sans ce secours surnaturel, l'humanité, malgré toutes ces bonnes dispositions, serait tombée dans les

(1) Rom, 8. 22.

(2) Coloss, 1. 20.

ténèbres les plus profondes, et aurait fini par devenir la proie de l'enfer.

Quoique la volonté libre de l'homme soit toujours poussée par l'influence du mal à troubler l'harmonie universelle, pourtant elle ne saurait jamais parvenir à la renverser entièrement. Il existe dans l'ordre physique et moral une loi nécessaire et indestructible, dont on retrouve l'empreinte jusque dans la plus profonde dégradation de l'être; une loi qui le limite et finit par user le dérèglement de ses efforts. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il ne peut rien se trouver de purement chaotique, et que le désordre lui-même concourt à l'éternelle harmonie. Les bouleversements qui apparaissent de loin en loin sont autant d'effets accidentels qui se détruisent les uns les autres et finissent par se renfermer dans les limites de l'ordre voulu. L'arbitraire humain, déjà tempéré par la voie organique de la nature, l'était encore par l'amour divin qui agissait d'une manière surnaturelle tantôt avec bonté, tantôt avec rigueur, afin d'incliner vers le bien ce que la volonté de l'homme en avait détourné (1).

(1) L'homme et le monde terrestre dans leur course pas-

La vie humaine, dans son état de décadence, décrit un grand cercle qui en renferme lui-même une infinité d'autres, et repose toujours sur le jeu continu des deux forces excentrique et concentrique. Il y a toutefois cette différence que, depuis cette époque fatale, l'harmonie pure est troublée, et qu'un des pôles de la vie ne manque jamais d'opprimer l'autre; tandis que si l'homme se fût dilaté dans la sphère de l'amour, tout fût resté dans un équilibre éternel. La jeunesse aurait déjà possédé la sainteté de la vieillesse, et la vieillesse aurait encore joui de la plénitude de la jeunesse. Mais l'homme qui avait pour mission de déterminer l'existence simultanée de l'esprit avec la nature, étant venu à manquer à sa vocation, se sentit entraîné vers les choses exté-

sagère ont pour les diriger la main de l'amour. De temps en temps il arrive que cette main protectrice semble se retirer, mais Dieu est là comme une mère qui apprend à son enfant à marcher seul. Il se retire, pour ainsi parler, quelques pas en arrière, et si l'enfant vient à tomber, il accourt aussitôt pour le relever. Tel est le jeu de la grâce par rapport à la volonté. Ainsi s'explique le développement successif du genre humain, où sans porter atteinte à la liberté, toutes les dissonances doivent un jour être sauvées dans la haute harmonie.

(N. du Trad.)

rieures. Ce penchant irrésistible, qui n'est rien autre chose que le péché originel sous la loi duquel nous naissons tous, donna le branle à l'action excentrique, dont la force va toujours progressant, jusqu'à ce qu'elle atteigne le sommet de l'individualité où apparaît alors l'âge d'homme. La vie, une fois arrivée à ce point culminant, la force excentrique s'arrête pour laisser cours à la force opposée qui devient prépondérante. Ainsi pendant qu'à l'extérieur tout semble se couvrir d'un voile de mort, l'homme, de plus en plus mûri par la loi intérieure et organique de son être, se trouve capable de recevoir l'influence céleste, en sorte que la nature elle-même sert de véhicule à la grâce et à la liberté. Quiconque observe donc fidèlement la loi simple de la nature, et correspond à la grâce qui nous attire et nous soutient sans cesse, verra diminuer peu à peu la périphérie de son cercle, jusqu'à ce qu'enfin il revienne au centre de la félicité qu'il avait perdu. Quant au malheureux qui résisterait absolument à ces moyens de retour, sa course terrestre une fois accomplie, il se verrait lancé pour jamais dans une orbite sans fin en dehors

du cercle de l'harmonie, *au-delà des portes du ciel et de l'enfer.*

Le cycle mélangé de la vie terrestre va donc aboutir soit à la lumière de la glorification, soit à l'obscurcissement de la nature; mais la force excentrique, qui n'est que la suite du péché, ayant déterminé la prépondérance de cette dernière, l'homme ne parvient à s'affranchir de ce pouvoir qu'en détruisant celle qui l'exerce. C'est ainsi que la créature qui devait finir dans Eden par un baiser d'amour, ne peut plus arriver à la vie surnaturelle que par une mort violente et douloureuse.

L'humanité a, comme l'individu, ses périodes d'enfance, de jeunesse, d'âge viril, puis enfin de vieillesse.

Le premier moment de la vie que nous plaçons dans la sphère de l'invisible, est une séparation de l'unité spirituelle, tandis que le second qui n'est qu'une image du premier, consiste dans la séparation de l'unité externe. L'histoire du développement de la vie terrestre se divise donc en deux époques principales. La première comprend l'enfance ou l'état d'absorption dans la nature, d'où la jeunesse s'éveille ensuite

comme d'un sommeil profond, pour entrer dans son ère d'individualité qui ne devient complète qu'avec l'âge viril. Tels sont les deux grands momens qui se partagent la vie humaine, depuis que la mesure *de grâce et de miséricorde*, *Middath hachessed et Rachmim*, s'est trouvée changée en mesure de rigueur, *Middath hadin* (1).

La créature, séduite par le faux plaisir de sa volonté propre, ne peut parvenir à la renaissance qu'en renonçant entièrement à cet instrument de perdition. Encore, l'homme, quelque instruit qu'il soit par les suites douloureuses de sa chute, ne saurait-il jamais atteindre ce degré d'abnégation à cause de l'égoïsme fatal enraciné jusqu'au plus profond de son être. L'état de passivité complète et d'amoureux

(1) Gabriel, l'ange de la rigueur, fut donc choisi pour annoncer l'incarnation du fils de Dieu dans le sein de la Vierge Marie. Le bœuf et l'âne au milieu desquels naquit le Sauveur du monde, étaient le symbole de la plus profonde misère. La présence de ces deux animaux dont l'accouplement était expressément défendu dans la loi judaïque représentaient les douleurs et les souffrances sans nombre par lesquelles le Messie devait passer, en même temps qu'ils figuraient l'union inouïe de la nature divine et de la nature humaine dans la personne de cet enfant miraculeux.

abandon par lequel il doit passer pour se purifier de ce vice, réclament évidemment un médiateur qui prenne sa place. Or ce médiateur ne peut être que la divinité elle-même, puisqu'aucune créature dans le ciel ou sur la terre, quel que soit son degré de sainteté, ne saurait accomplir l'acte d'une absolue et parfaite satisfaction.

Quelque épouvantables que fussent d'un côté les suites du péché d'Adam qui avait entravé la marche solennelle de l'univers, d'un autre cependant elles apprirent à l'homme à connaître son néant absolu, en même temps qu'elles furent pour la divinité une occasion de se révéler dans l'immensité de son amour. Ainsi, quoique sa chute fût un triomphe momentané de l'enfer, l'Eglise ne l'en appela pas moins une *heureuse faute*, attendu qu'elle accusait l'impuissance de la créature et la rendait capable plus tard de s'unir intimement à la divinité.

Le premier homme reçut donc la promesse d'un Rédempteur aussitôt après son péché (1); mais comme il était hors d'état de participer de suite au mérite béatifique de ce médiateur su-

(1) Moïss. Gen. 3, 15.

prême, le moment de son égarement étant séparé de celui de son retour par un abîme immense, ce bienfait inouï se trouva par conséquent différé. Sa renaissance, d'ailleurs, est l'œuvre d'une pacification longue et successive par laquelle il doit passer avec l'humanité entière, en suivant la voie des privations et des souffrances, docile à la main de Dieu, tour à tour sévère et miséricordieuse, jusqu'à ce qu'enfin sentant le néant des choses terrestres il devienne capable d'une rédemption réelle.

L'homme est toujours sous la même loi, seulement, l'obligation première de cultiver et de préserver Eden, s'est changée depuis la chute en celle de le purifier, de sorte que son thème de positif qu'il était est devenu négatif, aujourd'hui qu'il s'agit moins de cultiver la terre, que de combattre pour en extirper le mal.

La religion primitive de la jeunesse du monde n'étant qu'une image imparfaite de celle d'Eden, consistait dans le culte magique et sacré de la nature, où l'on adorait Dieu dans la toute-puissance de ses actions réelles, comme créateur du ciel et de la terre. L'harmonie objective était le plus haut point de perfection auquel on pût parvenir. Cette religion pleine

de vie, qu'on pratiquait en joie, n'exigeait pas le sacrifice du moi humain. L'homme devait seulement réprimer ce qu'il y avait de passionné dans son activité extérieure. La piété ne marchait point alors sous la forme de l'humilité dans le sentier obscur de la foi. Il y avait quelque chose de digne et de hardi dans son regard intuitif où respiraient la force, l'honneur et la richesse. Telle était cette religion qui s'engrenait si efficacement dans la vie.

Il est possible que sous ce rapport la manière de penser et de sentir des anciens nous paraisse fort étrange aujourd'hui; le sensualisme qui semblait se retrouver au fond de toutes leurs vertus, cette attente des récompenses et des joies de la vie, ce caractère de dureté qui imprimait quelque chose de triste à leur piété, ce désir ardent de la domination terrestre, enfin la victoire que Dieu promettait à ses pieux serviteurs sur leurs ennemis, tout cela sans doute est bien capable de nous choquer. Mais il suffit pour se rendre raison de ces faits de se rappeler cette prépondérance qu'avait reçue la force excentrique, depuis la chute première, où l'idéal s'étant voilé, l'homme envisagea le ciel et la terre, ainsi que la divinité

elle-même, sous la forme de la réalité. D'ailleurs cette victoire, dont il est ici parlé, n'était nullement le triomphe de la vaine domination humaine, mais bien celui du royaume de la lumière sur l'empire des ténèbres ; car la jeunesse du monde étant une période d'actions et de combats, les élus du Seigneur en résistant courageusement à leurs ennemis qui étaient aussi les siens, ne faisaient que lutter contre l'influence du mauvais principe dont ces derniers étaient les représentans.

Tout reposa donc sur l'effet ; ce qui nous explique ces purifications externes si fréquentes, que les uns ont pris pour un simple symbole. Ajoutons que l'antiquité, où le sentiment se confondait encore avec la pensée, les sens avec l'intelligence, ne sépara jamais l'intérieur de l'extérieur, les concevant unis ensemble comme le corps et l'âme. C'est ainsi que les rapports de l'homme avec la nature, quelque grossiers qu'ils parussent être, se trouvaient empreints d'un certain caractère de spiritualité, espèce de reflet de ce monde invisible auquel il servait d'organe et de canal. L'huile et l'eau terrestres, par exemple, n'étaient qu'une image, qu'un symbole d'une huile et d'une eau célestes

dont la vertu était à l'âme ce que celle de la première était au corps, car ce qui purifiait et fortifiait celui-ci, était une espèce de tonique pour celle-là (1).

(1) Il semble que cette vertu merveilleuse que l'homme attacha de tout temps à certains corps, soit comme un souvenir de cette puissance magique et primitive répandue autrefois partout dans la nature, et dont il ne reste plus çà et là que quelques débris, espèces d'étincelles électriques qui interrompent encore de temps en temps le sommeil profond dans lequel elle est tombée depuis le péché d'Adam.

Parmi les substances diverses les plus susceptibles d'impression magnétique, nous remarquons surtout l'eau et l'huile. Conformément aux systèmes de philosophie les plus accrédités, à celui de Thalès chez les Grecs (640 av. J.C.), l'un des sept sages et chef de l'école d'Ionie, qui tout en niant le vide reconnut l'eau comme principe de toutes choses, d'accord avec les données quoique encore incertaines de l'Orient, avec les *Védas* ou les eaux, c'est à-dire *Mara* apparaissent en premier lieu avant que l'esprit souffle (atma), d'accord enfin avec la Genèse, où Moïse en racontant l'histoire de la création place l'eau avant toutes choses, puis en fait sortir la terre; partout et toujours on attacha à cet élément une certaine idée mystérieuse. Il fut comme le grand symbole de deux mondes, du monde de la perdition et de celui de la renaissance, du déluge dans l'histoire des temps anciens, et du baptême dans celle des temps nouveaux, suivant l'expression de saint Paul.

Chez les Chinois ce fut de l'eau que sortit cette autre créa-

L'homme n'apercevant plus depuis sa chute que le côté réel des choses, la divinité se trou-

tion figurée, l'écriture. Foé ou Foï se promenait sur les bords du fleuve Jaune lorsqu'il en vit sortir un dragon portant une image sur son dos, c'étaient les fameux trigrammes qu'il copia lui-même aussitôt.

Dans l'Inde le Gange apparaît comme un fleuve sacré, espèce de Jourdain ou de piscine semblable à ceux de la Palestine où les pèlerins et les pénitens des contrées les plus éloignées entraient pour se laver.

Le culte égyptien est étroitement lié à cette croyance avec ce sacré torrent qui baigne les temples de leurs dieux et les tombeaux de leurs rois. En Grèce le poète puisait ses inspirations aux fontaines de Castalie, et Pindare, le plus enthousiaste de tous peut-être, comparant l'eau à l'or s'écrie que la première est bien la meilleure (*αριστον μιν υδωρ*, Olymp. 1. v. 1). En Russie, l'archimandrite va bénir tous les ans en grande pompe les eaux de la Moscowa; le même usage a lieu en Pologne; la plupart des fontaines reçoivent cette bénédiction, et l'on va jusqu'à abreuver les animaux avec cette eau. Tout le monde connaît parmi les catholiques l'usage si fréquent de l'eau bénite, depuis le berceau jusqu'à la tombe où cette cérémonie a quelque chose de si touchant et de si sublime. Quelle vertu n'y attache-t-on pas dans les exorcismes!

De même qu'il y a l'eau de bénédiction, il y a aussi celle de malédiction. Moïse dans le quatrième livre des Nombres (c. 5. v. 12) parle fort au long de cette eau maudite que devait boire la femme adultère en répondant *ainsi soit-il*. Après cette cérémonie elle portait la *malédiction dans son ventre* suivant l'expression énergique de l'historien sacré. Il

vait obligée de se révéler dans son action excentrique, comme auteur et conservateur de la

semble que Jesus-Christ lui-même, dans la loi d'amour, ait voulu nous figurer ces deux eaux si différentes lorsqu'il parlait à la Samaritaine de cette eau vive et mystérieuse dont avaient bu Abraham et les patriarches, et qui donne la vie éternelle à ceux qui en ont goûté, tandis que l'eau du monde ou de la malédiction ne désaltère jamais, *affer, affer*. (Prov. c. 30. v. 15.)

Les Romains n'oublièrent pas les eaux lustrales ; chez les Turcs, le Coran prescrit plusieurs purifications par jour.

L'huile après l'eau est un des fluides les plus mystérieux, et dont l'usage ou la signification remonte jusque dans la plus haute antiquité. Jacob après sa lutte avec l'ange, élevant une pierre en mémoire de ce fait, versait dessus un peu d'huile que le feu devait consumer. L'huile dans le temple de Jérusalem était un des cinq signes de la présence réelle du Seigneur. Avec l'huile on oignait le corps de la victime, ainsi que celui de l'athlète qui allait combattre dans l'arène ; image symbolique de ces autres assauts, plus terribles encore, que le chrétien dans son agonie dernière doit soutenir contre l'ange des ténèbres, et à cause desquels l'apôtre saint Jacques veut qu'on appelle les *prêtres de l'église pour prier sur lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur*. (Ép. S. Jacq. c. 5. v. 14.) La religion catholique, celle des croyances chrétiennes qui renferme sans contredit le plus de mysticisme et de poésie, bien qu'un grand nombre de ses enfans ne connaissent plus le prix de ses trésors, a fait usage de cette substance dans plusieurs de ses sacremens. La merveilleuse ampoule de Reims, quoi qu'il

vie qu'il semait tour-à-tour de privations et de richesses, suivant qu'il voulait récompenser ou punir. Cette première période de l'enfance du genre humain correspond, pour ainsi parler, à Dieu le père, dont l'amour infini ménageait ce prodigue encore incapable d'un vrai repentir et le préparait peu à peu à la venue miraculeuse du Fils et du Saint-Esprit, qui devaient opérer, le premier l'œuvre de sa rédemption, et le second celui de sa sanctification.

Le serpent de son côté ne s'en tint pas à sa première victoire d'Eden. L'égoïsme qu'il avait introduit dans le cœur de l'homme, fut le moyen dont il se servit pour l'éloigner de plus en plus de Dieu, sans oublier une foule d'artifices propres à ses fins. En effet l'enfer, que l'histoire successive du monde représente sans cesse luttant avec le ciel, l'enfer, dis-je, a bien soin d'épier les différentes époques du genre humain afin de l'attaquer par son côté le plus faible.

Dans la religion antique, où tout reposait sur les œuvres extérieures, chaque pratique

en soit du fait en lui-même démontre toujours qu'on attachait à l'huile une vertu et un sens presque surnaturels.

(N. du Trad.)

était exactement déterminée suivant le *nombre*, le *poids* et la *mesure*, de sorte que la vie entière était partagée en un cercle de formes régulières dont l'observation était strictement prescrite. L'importance qu'on attachait à tout cela n'a plus rien d'étonnant lorsqu'on se rappelle que le but unique était l'activité extérieure. Les formes étaient la projection des puissances invisibles, le cachet de l'esprit, aussi s'en servait-on comme de conducteurs mystérieux pour pénétrer dans les sphères d'un monde plus élevé.

Le grand œuvre de la rédemption qui commence avec la révélation faite à l'homme aussitôt après sa chute se trouvait purement négatif. C'était une espèce de parvis purificateur par lequel il devait passer avant d'arriver au sanctuaire pour consommer son union naturelle avec la divinité. Pendant ce temps-là le ciel interne resta fermé au genre humain jusqu'à l'apparition du Sauveur, dont les souffrances et la mort devaient nous ouvrir les portes de la vie.

Si près donc que l'homme s'approchât de la source éternelle au moyen de la création, conversât-il avec le Seigneur, ainsi que l'avaient

fait Abraham, Isaac et Jacob, ou bien fût-il même ravi comme le grand prophète de l'ancien monde, Moïse, jusqu'à *la cinquantième porte de l'entendement*, jamais cependant il n'aurait été capable de voir face à face la divinité, le lien d'union existant entre elle et l'univers étant pour lors simplement extérieur.

Quelque joyeux que fût le sentier de l'activité, la jeunesse de l'homme dut néanmoins user de contrainte pour résister à ce penchant violent qui l'entraînait aux pratiques de la magie naturelle. Aussi la plus grande partie du genre humain succomba-t-elle dans ce combat, à la suite duquel l'empire des ténèbres resta victorieux. Conformément aux deux principes qui luttaient dans la personne d'Adam, ses descendants se partagèrent en deux ligues ennemies l'une de l'autre. La première, beaucoup plus nombreuse, se consacra au service de l'enfer et de la magie noire, tandis que la seconde se dévoua à celui du ciel et de la magie blanche.

Adam transmet à ses enfans, et particulièrement à son fils Seth, la parole sainte et les préceptes du culte sacré de la nature, qui servirent de type fondamental à toutes les constitutions

religieuses et morales de l'antiquité. La connaissance de Dieu et de ses mystères fut d'abord généralement répandue parmi les familles, qui vivaient toutes ensemble dans une concorde pacifique et céleste, sous la garde de leurs ancêtres dont l'Écriture rapporte les noms profondément significatifs. Ces derniers étaient en communion intime avec Dieu et ses saints anges, et remplissaient vis-à-vis de leurs enfants les fonctions de pasteurs, de prêtres, et de précepteurs. Adam, Seth, Enoch et Mathusalem furent les principaux patriarches de cette époque. Suivant la tradition, Adam étant parvenu à une extrême vieillesse, remit le bâton pastoral à Enoch, l'arrière-petit-fils de son arrière-petit-fils, et se retira ensuite dans la solitude. Après l'enlèvement d'Enoch, Mathusalem son fils lui succéda dans la charge de grand-prêtre. Ce dernier vécut jusqu'en l'année du monde 1656, et mourut sept jours avant le déluge, en sorte que les sept jours de délai que Dieu accorda à l'homme pour se convertir (1) sont tout à la fois le temps du deuil de Mathusalem.

(1) Moïse. Genes. c. 7, v. 4.

Les hommes s'étant multipliés peu à peu , et la famille de Seth, trompée par le serpent , s'étant bientôt mêlée aux descendans de Caïn , les enfans de lumière se laissèrent séduire par les charmes puissans de la fausse magie. Ils s'éloignèrent donc chaque jour de la source de la vie, et tombèrent de plus en plus sous l'empire des ténèbres. Les pères avec un petit nombre d'élus, au milieu desquels le saint se retira, furent les seuls à rester fidèles , de manière qu'après leur mort il n'y eut qu'un homme trouvé juste ainsi que sa famille devant Dieu; cet homme fut Noé, c'est-à-dire le *Consolateur*, qui servit comme de pont traditionnel entre les deux mondes. Lamech son père et Mathusalem son aïeul, dont il avait reçu l'enseignement, connurent Adam. Quant au reste du genre humain, dont la corruption avait monté jusqu'au ciel, cette race primitive de géans disparut sous un déluge d'eau.

Cette catastrophe terrible fut suivie dans le monde d'une révolution générale, qui changea non-seulement la nature de l'homme, mais encore la terre entière, et la rapprocha de son état actuel. La force excentrique, déjà doublée par la chute première de l'homme, devint dé-

sormais tout-à-fait prépondérante ; et le regard intuitif et magique d'Eden s'évanouit pour jamais. Quelque déchu qu'il fût de sa grandeur , l'homme pourtant en conserva de magnifiques restes , et mille ans durent s'écouler jusqu'à ce que ces vestiges s'effaçant peu à peu, il n'y eût plus rien en lui qu'une personne ordinaire et terrestre. Tel fut le moyen que la Providence jugea convenable de prendre pour avancer l'œuvre du salut.

L'intérieur des choses s'étant voilé, le rapport d'identité, que la conscience, dans son état premier d'absorption, concevait entre le sujet et l'objet, l'idée et le fait, la pensée et l'acte, disparut pour faire place à ces formes objectives qui envahirent exclusivement la vie humaine dans la période de jeunesse. C'est là qu'il faut placer le développement varié du grand homme dans ses trois parties principales et ses soixante-dix membres (1), qui consti-

(1) Tels furent Sem , Cham et Japhet avec les soixante-dix familles des peuples sorties d'eux plus tard , dont il est parlé dans le premier chapitre de l'Exode. « Quand le Très-Haut fit la division des peuples , quand il sépara les enfans d'Adam , il marqua les limites des nations selon le nombre des enfans d'Israël. »

(N. du Trad.)

tuèrent une hiérarchie terrestre semblable à celle de la région supérieure.

L'homme ayant cherché à se rapprocher de ses semblables, depuis qu'en s'éloignant de la nature il avait perdu sa puissance magique, le serpent crut devoir changer son plan d'attaque, et s'efforça de corrompre l'instinct social en détruisant les rapports harmoniques du grand homme. Il inspira donc aux membres supérieurs la soif du pouvoir et de l'ambition, tandis qu'il nourrit dans les autres l'amour des sens et de la paresse. Aussi les premiers s'érigèrent-ils bien vite en despotes vis-à-vis de leurs semblables, que les penchans terrestres avaient avilis et dégradés. Le mélange du mauvais principe dans celui des races ne fit que confirmer cet état anormal et oppressif, en sorte que l'inégalité politique, qui fut d'abord l'œuvre de l'arbitraire, devint peu à peu, tant par la force des rapports que par la corruption des hommes, une nécessité réelle de la nature que personne ne peut plus changer.

La construction de Babel acheva de couronner l'œuvre de Satan. Cette tour, produit monstrueux des puissances physiques et magiques, devait à la fois servir de prison à l'humain

nité, et de trône au prince des ténèbres qui prétendait, avec les forces réunies des hommes et des démons, porter de là un défi au ciel. Mais le Seigneur intervint de nouveau, et déjoua une troisième fois les projets de l'enfer. Père de l'harmonie, il divisa néanmoins les membres du grand homme, pour les empêcher de servir plus long-temps la fausse unité et de propager en masse l'action du mal. Le genre humain, auquel dans chaque chute Dieu retirait quelques prérogatives, devint depuis la dispersion de Babel incapable de pécher avec éclat, et l'égoïsme qui surgit froidement sur les débris de cette société première, ne fit que sceller la grande victoire du serpent. En effet, il n'y avait pour lors aucun moyen de soustraire l'humanité à l'influence du mauvais principe, dont l'empire était plutôt fondé sur la faiblesse de l'homme à faire le bien, que sur son énergie pour le mal. La Providence ne cessa pas de veiller pourtant, sans quoi le monde serait retombé dans le chaos. Ce qui arriva, ce fut que l'homme, entraîné par les suites du péché, ne comprit qu'imparfaitement ces signes mystérieux. Sorti de son état primitif d'absorption, il ne lui resta plus du réalisme que le

côté extérieur des choses, et la Divinité lui apparut comme une force primitive et insaisissable, reléguée bien loin par-delà les sphères de la création. Plus l'homme s'enfonça dans la nature matérielle, plus le nombre et la violence de ses passions augmentèrent, en sorte qu'il ne se trouva plus en face de sa conscience qu'un *fatum* ténébreux entouré d'agens médiateurs dont il implora la protection et le secours ; or telle fut l'origine du polythéisme, car l'univers entier se réfléchit dans l'homme suivant la manière d'être et de sentir de ce microcome.

L'aveuglement spirituel augmentant toujours, le culte pur de la nature se changea en un servilisme sauvage qui suivit une ligne de dégradation. Les descendants de Cham, formant comme le corps de l'homme universel, tombèrent dans le fétichisme le plus grossier, tandis que la postérité de Japhet représenta l'âme dans le cercle de son activité, et marcha dans un sentier de rigueur qui avait quelque chose de violent et d'audacieux. Toutefois comme ils ne s'attachaient qu'à la vie extérieure, ils imaginèrent ainsi que leurs frères une pluralité de forces divines, seulement ils lui prêtèrent des

formes plus nobles. Quant aux descendants de Sem, qui correspondent à l'esprit, ils furent, suivant l'expression même du mot, *l'humanité pure*, car bien que la masse du peuple s'adonnât à l'idolâtrie, la classe élevée conserva cependant dans ses mystères l'unité pure du monothéisme. Mais ce qu'il est impossible de nier, c'est qu'outre la Babel des langues, il y eut encore comme la Babel des cultes ; en sorte que chez le peuple le plus dégradé, le plus sauvage, on retrouva toujours les traces d'une antique sainteté, comme aussi parmi les nations les plus nobles, la fille du ciel apparut souvent avec le voile du mythe terrestre.

CHAPITRE III.

Suite de l'Histoire de la Tradition dans l'Âge de la Loi.

Une fois sortie du *Tohu* de l'enfance, où le ciel et la terre ne faisant encore qu'un, Dieu répandu dans le grand tout lui apparaissait sous l'enveloppe des formes vivantes, l'humanité sentit s'éveiller l'âge évolutif de la jeunesse, qui marqua la deuxième époque dans les voies de la Providence. L'amour divin, toujours prêt à condescendre aux différens besoins de la créature, se manifesta sous la figure d'un feu spirituel et tâcha de grouper autour d'un centre extérieur les membres épars du grand homme. Quelle que fût la corruption, il se conserva néanmoins un germe de vie, et la lumière, tout en cessant de pénétrer les masses, n'en continua pas moins d'éclairer la partie la plus noble. Ce fut ainsi qu'il ne se trouva, comme au temps du déluge, qu'une seule fa-

mille qui fût restée fidèle au vrai Dieu. La race de Sem et d'Héber devint l'organe central de l'homme mystique. Dieu la choisit pour en faire sa propriété et l'instrument du salut universel, sans toutefois cesser de faire luire son soleil sur les bons et sur les méchants. La parole sacrée dont elle était dépositaire se transmet ainsi sans bruit pendant quatre cents ans sous l'oppression même de ses ennemis. Noé, témoin malheureux de la ruine prochaine du monde, eut pourtant la consolation de voir poindre une lumière au milieu de ces ténèbres profondes. Cet homme extraordinaire, sur lequel se reposèrent l'esprit de Dieu et l'espérance de ses pères, fut Abraham, la pierre fondamentale de l'église primitive et le type de la renaissance du jeune homme marchant encore dans le sentier de l'activité. Dieu lui révéla l'avenir ainsi qu'à sa postérité qu'il dota de magnifiques promesses. Jacob, devenu depuis la mort de Sem dépositaire du trésor traditionnel, le communiqua d'une manière particulière à son fils Lévi. La famille de ce patriarche, que la Providence destinait à voyager en Egypte, se multiplia tellement qu'elle forma bientôt un peuple entier que Dieu éprouva comme ses pères, le

passé renfermant toujours le symbole de l'avenir.

Les enfans d'Israel établirent dans le pays de Gessen une espèce d'état théocratique, fondé sur les traditions patriarcales et l'accomplissement des promesses divines : cette constitution, d'ailleurs semblable sous beaucoup de rapports à celles des autres peuples de l'Orient, comme venant toutes d'une même source, était sans doute encore bien chancelante puisqu'elle ne reposait sur aucune loi écrite et généralement sanctionnée. Après la mort de Jacob (2345), il ne se trouva plus aucun patriarche pour recueillir cet ensemble plein de force et de vie, et le Seigneur parla rarement par la bouche d'un prophète aux enfans d'Israël. Ce ne fut que dans les dix-neuf dernières années du séjour en Egypte qu'il leur envoya pour les consoler Amram, suivant ces paroles de Samuel (1. 1, c. 2. v. 27-28,) : *Je me suis révélé à la maison de ton père, lorsque tu étais en Egypte dans la maison de Pharaon.* La masse pourtant ne profita pas de cette dure épreuve, et l'état d'oppression dans lequel elle languissait, joint au retard qu'éprouvait le moment de son affranchissement, la firent tomber dans l'in-

différence. Au lieu de s'adresser à son Seigneur et à son Roi, cette nation infidèle alla chercher sa consolation dans les dieux et les superstitions de l'Egypte ; il n'y eut à conserver la vraie foi que la famille de Lévi avec quelques âmes fortes (1).

L'impossibilité absolue de supposer pour quelque temps seulement un peuple de six cent mille hommes sans religion et sans lois , nous force à admettre que celui d'Israël avait déjà son culte et ses magistrats en Egypte , et que la famille de Lévi jouissait dès lors de quelque distinction. L'Ecriture d'ailleurs nous montre les anciens se rassemblant à la sortie de l'Egypte et pour la promulgation de la loi. (Exod. c. 4, v. 29 , et c. 19 , v. 7.) Ces hommes battus de verges par les exacteurs de Pharaon , qu'étaient-ils autre chose que les préposés particuliers du peuple , chargés de veiller à l'exécution des ordres du Roi ? (Exod. c. 5, v. 14.) Enfin ce même livre fait mention des prêtres

(1) Trois choses , dit le Thalmud , se conservèrent pures chez les Israélites en Egypte , savoir : 1° la langue , 2° les noms , 3° le vêtement. Les Israélites ajoutaient à la plupart des mots les lettres *J* et *A* qui se trouvent dans le mot sacré *Jéovah*. Cette addition était un symbole de leur union.

(c. 19, v. 24) avant que Dieu les ait formellement élus, ce qui confirmerait notre assertion précédente.

Parmi les enfans de Jacob, Lévi fut celui qui vécut le plus long-temps. Il mourut à l'âge de cent trente-sept ans (Exod. c. 6, v. 16), soixantedix-sept ans après son père et cent quatre-vingtdix-huit ans avant la délivrance du peuple d'Israël. Amram, son petit-fils, lui succéda dans la charge de grand-prêtre et instruisit ses deux enfans Moïse et Aaron. Mais Dieu qui destinait le premier à de grandes choses, lui révéla des mystères tels que l'oreille de l'homme n'en avait encore jamais entendu.

Le Seigneur, après avoir éprouvé son peuple dans la voie de l'activité, brisa la puissance extérieure de l'enfer. Israël délivré marcha quarante jours dans le désert, se préparant à ce mariage solennel contracté un peu plus tard au bruit des foudres et des éclairs.

L'affranchissement présent et terrestre de l'homme n'était qu'une image de son affranchissement futur et spirituel, en sorte que les quarante jours d'intervalle entre la sortie d'Égypte et la promulgation de la loi sur le Sinaï

répondent aux semaines qui s'écoulèrent entre la résurrection et la venue du Paraclet.

Malgré les traits de ressemblance que peuvent avoir la loi de Sinaï et les constitutions des peuples de l'Orient, il existe cependant entre elles une différence fondamentale: c'est que partout, chez ces derniers, le culte repose sur une réalité absolue, tandis que celui des enfans d'Israël a son côté idéal, témoin les livres de Moïse, dont les récits chastes et sublimes proclament une révélation surnaturelle. La délivrance du peuple Juif, sa consécration au pied du Sinaï, humilièrent l'orgueil du serpent; sans le veau d'or et les murmures dans le désert, Israël serait entré dès lors dans le pays de promesse; cette terre sainte lui eût ouvert les trésors qu'elle recélait dans son sein; ses habitans, ne faisant plus qu'un corps et qu'une âme, eussent représenté l'être dans l'apogée de son bonheur. Le royaume de Dieu, quoique purement extérieur, eût servi de portique purificateur dans lequel le peuple se serait préparé à la venue du Messie. Mais Israël redevenu coupable ne pouvait plus marcher dans le sentier de la joie où coulaient en abondance le lait

et le miel. Il lui fallait errer pendant quarante ans dans le désert de la privation, jusqu'à la disparition complète du vieil homme. Malheureusement l'inconstance du nouveau l'empêcha de trouver cette terre promise toujours féconde.

Le caractère de réalité qu'emprunta la théocratie, formant jusqu'à la promulgation de la loi une espèce d'église intérieure, établit une opposition entre la tradition écrite et la tradition orale, bien qu'elles fussent l'une à l'autre comme le corps à l'âme. Chaque magistrat était obligé de connaître cette dernière, au moins pour ce qui concernait ses fonctions. Les employés supérieurs civils et religieux, et particulièrement le chef de la théocratie se trouvaient en être les dépositaires. Ce dernier surtout, chargé de veiller à sa pureté, avait la clef des plus hauts mystères. Quoique Israël fût, à proprement parler, un *peuple de prêtres* (Exod. 19, 6), il devait néanmoins toujours y avoir une famille qui se consacraît d'une manière spéciale au service du Seigneur et se chargeât d'expier les péchés de ses frères : tel est du moins l'ordre hiérarchique voulu par les lois éternelles. Le christianisme lui-même, à l'apparition duquel *le voile du temple se déchira*,

et la porte du saint des saints s'ouvrit, proclama l'existence d'un sacerdoce éternel, sans porter pour cela préjudice au simple laïque ; *habemus pontificem magnum*, etc. Car, de même que le corps se compose de plusieurs membres, ayant chacun sa fonction particulière, mais concourant tous à un même but, de même dans l'univers chaque être, chaque individu ont leur degré, leur mode d'activité ; espèce de note ou de demi-ton qui va se perdre dans l'harmonie générale.

La tribu de Lévi vivant de la dîme, et ne possédant rien, dispensée en outre du travail manuel, dut donc se consacrer exclusivement au service de l'Eternel. Les prêtres et les lévites habitaient sous la garde de leurs supérieurs les quarante-huit villes qu'on leur avait assignées. Tout le temps qu'ils passaient hors du temple était donné à l'étude. Le prêtre était bien obligé d'offrir le sacrifice pour la réconciliation et la purification des croyans ; mais cette fonction sacrée, qu'aucune inquiétude de la vie corporelle ne venait distraire, lui imposait en même temps la vocation de scruter la loi et les mystères divins, en faisant ainsi le maître naturel de ses frères. Pourtant la sagesse n'appartenait point exclusive-

ment à la race sacerdotale comme chez les nations païennes; Israël tout entier était un *royaume de prêtres, un peuple saint*. Chaque père de famille, chargé de graver la loi dans le cœur de ses enfans, devait en posséder un exemplaire écrit de sa propre main, étant tenu de le faire copier à ses frais s'il ne savait pas écrire lui-même. La carrière des hautes études n'était fermée à personne, aussi arrivait-il parfois que les plus simples ouvriers devenaient les premiers docteurs.

La défense de sacrifier hors du temple, jointe à la difficulté d'y assister souvent pour le peuple, dont les habitations étaient assez éloignées, prouve que les communes se rassemblaient entr'elles à certaines heures pour louer Dieu et lire la Torah, dont on donnait ensuite quelques explications vulgaires. Il suffisait d'être réputé docteur pour exercer cette fonction, témoins les prophètes, Jésus-Christ et ses Apôtres. Nous ne concevons pas les critiques modernes, quand ils prétendent qu'il n'y eût aucune synagogue avant l'exil de Babylone. Certes, pour soutenir une pareille proposition, il faudrait n'avoir aucune connaissance du cœur de l'homme. La prière est l'accent de la reli-

gion ; elle en révèle le centre comme la voix humaine réfléchit toutes les nuances de l'âme. La demande, l'action de grâces et la louange sont un besoin absolu de la nature qui prouve que la prière est aussi ancienne que l'homme. L'Écriture, d'ailleurs, va jusqu'à rapporter les hymnes et les oraisons des patriarches, dont nous avons un bel exemple dans les cantiques de Moïse. Ces prières se faisaient en commun ; on sentait qu'il y avait plus de force dans ce concert de demandes que dans la voix isolée d'un seul. On avait même désigné certains moments, qui servaient à la piété comme de rythmes terrestres, le temps externe n'étant qu'une image défigurée d'un temps vrai placé au delà des limites de ce monde visible. Isaac sortait le soir, et David se levait à l'heure de minuit pour louer le Seigneur. Les oraisons de ces patriarches étaient simples, proportionnées à leurs besoins. Comme il est impossible de nier que la prière ne soit le pain de l'âme, il fallait bien qu'il y eût certains instituts propres à vivifier cet élément. Aussi, l'Écriture (Ps. 73, v. 78) parle-t-elle de ces maisons de prières qu'Esdras ne fit que réorganiser. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il doit déjà s'être formé de bonne heure

des écoles où l'on enseignait la religion à la jeunesse, puisqu'il est dit dans les *Midraschim* que le roi Achas voulut les faire fermer afin d'étouffer la foi.

La famille de Simon se consacra d'abord d'une manière toute spéciale à l'éducation des enfans. Quiconque désirait recevoir une instruction plus approfondie, entrait dans un institut particulier, connu sous le nom d'*école de prophètes*; la science s'unissait encore intimement à la sagesse, et la sagesse à la lumière d'en haut. Chaque élève ne devenait pas pour cela prophète; il ne s'agissait point ici d'apprendre un art; on se contentait, s'il en était digne, de l'initier aux mystères de la loi. Ces écoles, à la tête desquelles se trouvaient les prêtres en qualité de précepteurs du peuple, étaient, à proprement parler, le centre de la constitution théocratique. Les docteurs et les prophètes sortaient tous de ces instituts, qu'on aurait pu prendre pour de vastes séminaires. Amos, le pasteur, est peut-être le seul qui fasse exception à cette règle. Samuel, qu'on regarde ordinairement comme le fondateur de ces écoles, en s'appuyant sur certains passages de l'Écriture, ne fit néanmoins que les restaurer; car de

tout temps il exista de ces hommes d'élite inspirés du Ciel qui se firent un devoir de rassembler des disciples et de transmettre au monde à venir les données des siècles passés.

On distinguait trois puissances dans la constitution théocratique d'Israël : 1° la puissance sacerdotale ; 2° la puissance temporelle ou exécutive ; 3° la puissance spirituelle , qui servait de lien médiateur entre les deux premières , et formait le centre de la hiérarchie. Les anciens, qu'on choisissait parmi les sages du peuple , sans examiner s'ils appartenaient ou non à la famille sacerdotale, étaient chargés de surveiller l'enseignement et de maintenir les lois. Cette fonction leur imprimait un caractère sacré. Quant aux prophètes , ils se trouvaient à la tête des écoles dont nous avons parlé, non seulement en qualité de prédicateurs , mais encore comme chefs de la théocratie , suivant ces passages de Moïse : *L'Éternel, ton Dieu , te suscitera un prophète comme moi du milieu de tes frères ; c'est lui que tu dois écouter* (Deuter. c. 18, v. 15). Et plus bas : *Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi ; je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Si*

quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce prophète prononcera en mon nom, ce sera moi qui en tirerai vengeance. C'était dans ce collège qu'on prenait, pour la plupart, les membres du conseil d'état supérieur, tandis que, d'un autre côté, le chef de la hiérarchie jouissait en même temps du titre de docteur, gouverner n'étant rien autre chose qu'instruire dans l'origine première. Les enfans des prophètes se divisaient en plusieurs sections; ils étaient distingués du reste des laïques, formant une classe à part. La continence absolue qu'ils s'appliquaient à observer leur faisait éviter le commerce des hommes sensuels, et suivre la loi ponctuellement, témoin l'exemple du jeune Daniel et de ses compagnons (cap. 1, v. 8). Ce fut probablement de ces instituts que sortirent plus tard ces rigoristes connus sous le nom de pharisiens.

Le grand-prêtre était, dans les fonctions pontificales, ce qu'était le prophète dans les choses spirituelles. Ces deux grandes dignités pouvaient néanmoins se trouver réunies dans la même personne, comme nous le voyons dans celle d'Elie. En tout cas, le grand-prêtre faisait

partie du conseil supérieur. On donna le nom de juge à celui qui jouissait de la puissance temporelle et spirituelle; Moïse fut le premier. Cette charge cessa dès l'institution de la royauté, qui sépara les trois pouvoirs. Les choses restèrent dans ce dernier état jusqu'à l'exil de Babylone. Quant à certains critiques, qui prétendent qu'il n'y avait à pouvoir instruire et gouverner que les lévites et les prêtres, nous ne savons pas comment concilier cette supposition avec le choix que fit Moïse de Josué pour son successeur, ce dernier appartenant à la tribu d'Ephraïm. D'ailleurs, s'il faut en croire le livre des Paralipomènes, les plus célèbres docteurs de la loi du temps de David sortaient de la tribu d'Isachar. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les prêtres et les lévites semblaient appelés de préférence, par leur vocation, à exercer ces emplois, sans qu'on prétendît en exclure les laïques; voilà pourquoi, les premiers ayant négligé l'étude de la loi, se contentant de leurs fonctions sacerdotales, les seconds se trouvèrent en assez grand nombre à la tête de l'enseignement et de l'administration, surtout depuis le retour de Babylone, sans que ce fût

pour cela une innovation anti-mosaïque. Après cette digression, revenons maintenant à l'histoire d'Israël.

Le peuple erra donc 40 ans dans le désert avant d'entrer, sous la conduite de Josué, dans la terre promise où l'attendait une si haute vocation, lorsqu'il s'oublia malheureusement dans l'ivresse de la joie; image fidèle du monde et de nous-mêmes! Les Israélites n'ayant point exterminé les nations païennes de Chanaan, ainsi qu'il leur avait été prescrit, tombèrent bientôt dans les mêmes abominations que leurs voisins. Dieu les en punit en les laissant passer ce temps sous la dépendance des anciens habitants du pays. Néanmoins, il resta toujours un bon nombre de ces âmes pieuses qui luttèrent courageusement contre la corruption générale, attendant en silence l'accomplissement des promesses futures. Cet état anarchique, auquel les juges n'avaient pu remédier, contraignit les chefs du peuple à demander un roi temporel assez fort pour les délivrer de la servitude et maintenir la loi. Bien que l'Éternel pensât à leur donner un jour un roi, cette prière toute terrestre ne fut cependant pas favorablement accueillie, d'autant plus que la mai-

son qui devait le donner n'était pas encore préparée. Dieu se rendit donc aux désirs impétueux d'Israël, pour le châtier avec sa propre verge, et Saül fut proclamé roi. Mais ce peuple insensé ne tarda pas à reconnaître qu'il ne suffit pas d'un bras de chair pour délivrer une nation de ses ennemis, et que toute grandeur n'est qu'une ombre éphémère si l'esprit sanctificateur ne l'anime du souffle de vie. Aussi resta-t-il dans le même état d'affliction jusqu'au règne de David, qui mit un terme à ses désirs. Ce monarque, que l'Écriture nomma malgré ses fautes *l'homme selon le cœur de Dieu*, représenta en personne l'union mystérieuse de l'église et de l'état, réunissant les qualités d'un grand roi aux vertus éminentes d'un vrai saint. Il affranchit Israël du joug honteux de Chanaan, et, conformément au type figuratif des mobiles tabernacles, jeta les fondemens du temple, que le Seigneur avait désigné dès le commencement comme le lieu de son habitation (Deuter. c. 12, v. 11). L'église et le peuple de Dieu atteignirent un moment ce degré de splendeur annoncé par Moïse et les prophètes. L'avenir, que le fils de Jéthro avait entrevu encore voilé sous la forme symbolique de l'unité se

révéla, dans l'âme du fils d'Isaï, pur et brillant comme la lumière de l'esprit, témoins les psaumes qu'on prendrait pour la fleur épanouie de l'espérance, du cantique de la mer Rouge et de celui de la mort de Moïse. Il n'y a pas jusqu'aux péchés du roi prophète qui ne soient empreints d'humilité, d'obéissance et d'amour. Salomon continua l'œuvre de son père, et le temple se trouva construit environ cinq siècles après l'entrée des Hébreux dans la terre promise. Ce prince reçut en partage le don de la sagesse, et le cantique des cantiques n'est qu'une exposition des profonds mystères qui lui avaient été dévoilés. Néanmoins, la fin de sa vie prouve que le savoir seul, quel qu'il soit, sans la foi et l'humilité, ne saurait préserver du vice et de l'erreur.

L'église et l'état, quoique parvenus à l'apogée de la gloire extérieure, n'en renfermaient pas moins le germe de leur propre destruction, puisqu'il n'y a de vie que là où souffle l'esprit. Le luxe de la cour de Salomon, ses rapports politiques et commerciaux avec les princes voisins, son mariage avec la fille de Pharaon, enfin sa passion pour la magie et l'idolâtrie furent la source de cette foule de malheurs qui accablèrent Israël. Le grand schisme suivit de près

la mort de ce prince, et les deux tribus de Juda et de Benjamin, dans lesquelles se fondit celle de Lévi, demeurèrent seules fidèles au vrai Dieu. Le pouvoir temporel profita de la corruption du peuple et de l'état de décadence du sacerdoce pour tenter de s'arroger des droits qu'il n'avait pas. Ainsi accabla-t-il les lévites, tout en réprimant l'influence des prophètes et l'autorité du collège des anciens. L'histoire a dit jusqu'à quel point Ahas et la plupart de ses successeurs, tels qu'Ammon et Manassé, poussèrent la méchanceté, comment ils souillèrent le temple d'abominations, ordonnant de brûler tous les exemplaires de la Torah.

Dieu qui voile quelquefois sa face à cause des péchés du peuple et des prêtres, pour frapper indistinctement ce monde pervers, n'abandonne au fond jamais son église et ses vrais serviteurs. Pendant que la multitude reniait ses croyances, l'école des prophètes luttait courageusement contre le torrent du siècle, et conservait pur le dépôt sacré de la tradition. Ces intrépides sentinelles annonçaient partout le Seigneur au péril de leur vie, et criaient aux tribus de faire pénitence. Quoiqu'ils ne fussent pas en état de convertir la masse entière du

peuple, du moins eurent-ils la consolation de sauver beaucoup d'âmes qui se rattachèrent à la sainte religion, soit en public, soit en secret; car les grandes afflictions de ce temps étaient comme le bain purificateur dont Dieu se servait pour retremper la foi de ses élus. Supposé donc que le peuple eût continué de marcher dans les voies où David l'avait introduit, l'avenir, soulevant peu à peu son voile de mystère, lui eût permis d'entrevoir, quoique dans le lointain, le royaume spirituel du Messie destiné à réunir tous les peuples de la terre et à rétablir le grand homme. Malheureusement l'infidélité de la nation changea ce message de joie et d'amour en une annonce de terreur et de vengeance, de sorte qu'Israël, au lieu d'être un royaume de prêtres et de saints, devint un peuple de colère et de malédiction.

Parmi cette foule de rois impies, il se trouva néanmoins quelques hommes craignant Dieu; tels furent Ezéchias, frère de Manassé et Josias fils d'Ammon. Israël sembla revenir au Seigneur, mais ce retour ne fut que momentané; le peuple juif était trop enfoncé dans les abominations de l'idolâtrie pour qu'une parfaite régénération fût possible. Le Seigneur, après avoir

cessé depuis plusieurs années de manifester sa présence au dessus du propitiatoire, recourut, dans sa miséricorde, à ces pénibles épreuves, par lesquelles il fait passer individus et nations, quand ilss'opposent à ses voies d'amour. Il livra donc de nouveau ce peuple endurci entre les mains de ses ennemis. La ville et le temple furent détruits, les vases sacrés disparurent. Il n'y eut à échapper que l'arche d'alliance, Urim et Thumim, que Jérémie parvint à cacher dans une caverne du mont Nébo, où le corps de Moïse avait été déposé, obligé ensuite de se réfugier en Egypte avec une foule de Juifs. Les prophètes, au nombre desquels on compta Baruch, Ezéchiel, Aggée, Zacharie, Malachie, Mardochée, accompagnèrent le peuple à Babylone, et l'ensemble traditionnel se trouva transporté des rives du Jourdain aux rives de l'Euphrate.

Cette captivité, suivie bientôt après des grands bouleversemens qu'occasiona la naissance de la monarchie persane, fut comme le point tropique de la jeunesse de l'humanité, dont l'âge viril commença seulement à la domination universelle de Rome. Le monde, sorti de son état primitif d'absorption, prit peu à peu con-

science de son être, au fond duquel il sentit se remuer le besoin d'un élément spirituel, besoin qui s'accrut de siècle en siècle, jusqu'à ce qu'enfin un combat général se fût engagé. Le poids de l'infortune et des tribulations régénérèrent Israël, et en firent un peuple tout nouveau, à travers la marche solennelle du genre humain.

Sur les rives de l'Euphrate, loin du pays de ses pères, cette nation égarée rentra en elle-même, et comprit qu'elle avait tout perdu, patrie, indépendance, sacrifice et sanctuaire. Elle reconnut dans ses châtimens la main de Dieu, cette même main autrefois disposée à la conduire dans le sentier de l'amour. Israël humilié revint donc tout brûlant de zèle et de repentir; il chercha l'Éternel dans la droiture du cœur, et l'Éternel se laissa trouver. L'enthousiasme divin saisit de nouveau l'âme des prophètes, qui annoncèrent la délivrance prochaine de leur peuple et la rédemption future du monde entier. Après soixante-dix ans de captivité, la prédiction de Josué fut accomplie; Cyrus permit aux Juifs de retourner dans leur patrie, d'y rebâtir le temple, et de réorganiser, sous la protection de la Perse, leur an-

cien gouvernement théocratique. Malgré cela il n'y eut à profiter de cette amnistie que les trois tribus de Lévi, de Juda et de Benjamin. Le reste, qui vivait isolé dans les provinces de l'Asie, sembla dédaigner la générosité du prince païen, rêvant un avenir plus heureux, et soupirant après le héros de Juda, qui devait l'introduire plein de gloire et de magnificence dans le royaume promis de David. La plupart continuèrent donc d'habiter la Perse, envoyant chaque année leur demi-sicle d'offrande à Jérusalem, qui ne cessa jamais d'être leur métropole religieuse. Esdras, choisi par Baruch, et suivi de l'élite d'Israël, ramena ses frères en Judée, l'an du monde 3448. Vers ce même temps le grand-prêtre Josué, Zorobabel, Aggée et Zacharie formèrent avec les sages d'Israël une assemblée extraordinaire composée de cent vingt membres appelés à délibérer sur les nouveaux réglemens qu'il s'agissait d'établir. Mais avant tout, le temple fut rebâti ; malheureusement il n'était qu'une ombre du premier, car les cinq signes de la présence du Seigneur, *l'arche d'alliance, Urim et Thumim, le feu du Ciel, l'huile sainte et la verge d'Aaron* avaient disparu. Aussi les an-

ciens, témoins de la gloire du premier, pleuraient-ils à la vue du second (1). Pour les consoler, la *fille de la voix* (Bathkol) cria du ciel, *que la gloire du second temple serait encore plus grande que celle du premier* (2); prédiction dont l'accomplissement eut exactement lieu lorsque le Verbe éternel vint racheter le monde.

Esdras eut à traiter avec une génération ignorante, mais éprouvée par de longues souffrances. Il remit en vigueur la connaissance de la Torah, et ranima l'ensemble de la constitution théocratique. L'histoire du passé d'Israël, ses rechutes sans fin, devaient se retracer trop vivement à ce génie pensif, pour qu'il n'eût pas à craindre la même chose à l'avenir. Il ne se contenta donc pas de restaurer simplement la loi de Moïse, mais il chercha encore à la graver fortement dans les cœurs, afin que ni le torrent des âges, ni les tempêtes de l'Église, rien ne pût la déraciner, et qu'ainsi la nation se préparât dignement à la venue du Messie. Quoique l'entreprise d'Esdras et de ses

(1) Esdras, l. 1. 3. 12.

(2) Aggée, c. 2 v. 10.

successeurs fût un produit de la réflexion humaine, cette œuvre n'en était pas moins, selon l'esprit de Dieu, fondée sur les besoins du temps. Il ne s'agissait plus de remuer Israël à l'aide de ces grands signes qui ébranlaient l'âme comme au pied du Sinaï; sa conversion désormais devait être le fruit silencieux de la souffrance et de l'humiliation. Le retour dans la Judée se trouvait un allègement à la captivité plutôt qu'une délivrance complète, puisqu'à la domination des Perses, succéda celle des Grecs et des Syriens. Il y eut bien encore de loin en loin quelques uns de ces brillants épisodes tels que celui des Machabées, qui rappelèrent au peuple ses premières années de gloire et d'indépendance, mais ces momens passèrent vite, attendu qu'il fallait que le salut du monde s'élaborât dans la douleur et la souffrance. La réflexion de l'homme, lente et pénible, succéda partout à l'enthousiasme sublime et spontané du prophète, sans que la conscience rétrogradât pour cela. Car ce n'est qu'après avoir compris la désharmonie de notre être que nous sentons poindre le désir de revenir à l'unité perdue.

L'Église d'Israël, privée de prophètes, se

trouvait dans la même position que l'âme abandonnée, qui ne néglige aucun moyen extérieur pour se maintenir en grâce; voilà pourquoi Esdras et ses successeurs recoururent à une foule de moyens artificiels capables de suppléer à l'assistance immédiate de Dieu. Il dressa un canon des Écritures, fonda de nouvelles écoles qu'il améliora, et finit par rendre plus rares les occasions de transgresser la loi. On établit peu à peu dans les villes et les bourgs des synagogues, dont les chefs étaient chargés de veiller à la pureté des mœurs. Cette influence des docteurs s'accordait avec ce qu'on lisait dans le Deutéronome : *Vous ferez à la lettre tout ce qu'auront dit ceux qui président au lieu que le Seigneur aura choisi : vous suivrez leurs avis sans vous détourner soit à droite soit à gauche; quant à celui qui de propos délibéré n'écouterait ni le juge, ni le prêtre, il sera puni de mort* (Cap. 17, v. 10). Outre les synagogues, il y eut une école supérieure faisant suite à celle des prophètes et consacrée uniquement à l'étude de la loi. Le grand Sanhédrin couronnait l'ensemble de la constitution et formait une espèce de sénat suprême qui passait les jours entiers à juger et à in-

struire. Les provinces ne tardèrent pas à imiter l'exemple de la capitale et se couvrirent d'écoles semblables à celles de Jérusalem. Ce fut alors qu'on vit les sages et les savans, sans parler des maîtres ordinaires, parcourir les villes et les campagnes enseignant dans les synagogues et les écoles. Cet usage, encore existant chez les Juifs, remontait jusqu'au temps des prophètes.

Hillel et Chamai contribuèrent sans doute beaucoup à l'organisation définitive de ces instituts; mais ce premier réveil de l'âme aux choses de la religion suffisait d'abord. Aussi, quand le joug de Rome eut dépouillé le Sanhédrin de son influence politique, et la nation de sa liberté, le peuple croyant alla-t-il se réfugier près de son Dieu, cherchant sa consolation dans l'accomplissement prochain des prophéties. Israël brûlait d'amour pour l'étude. Prêtres et laïques, riches et pauvres, propriétaires et artisans, tous accouraient par centaine aux écoles. Hillel comptait à ses pieds plus de mille élèves. Cet enthousiasme de l'esprit religieux réagit sur toutes les classes. Suivant Josephe, le premier soin d'un Israélite était de bien élever ses enfans, et de graver la

loi dans leurs cœurs, en sorte qu'ils la sçussent comme leurs noms. La science seule donnait de la considération aux personnes, témoin l'exemple d'un ouvrier nommé *Abba Chebki*, que son mérite rendit membre du San hédrint.

Le nombre des écoles s'accrut avec celui des étudiants. L'enseignement comprenait deux degrés, celui de maître ou de *Rabbi*, et celui de disciple ou de *Chabberim*. L'imposition des mains, qui se pratiquait dans les deux cas à la réception d'un membre, imprimait à l'acte un certain caractère de consécration spirituelle. Les disciples avaient voix délibérative dans les discussions et pouvaient enseigner en public sans toutefois fonder d'école. On s'assemblait dans des salles particulières, souvent aussi le *Rabbi* enseignait en public. Il montait en chaire et les *Chabberim*, se rangeaient sur des sièges à ses côtés; quant aux élèves, ils étaient simplement par terre. Lorsque l'auditoire se trouvait trop nombreux, le *Rabbi* prenait un ou plusieurs interprètes (*Amoraim*) pour transmettre ses paroles à la multitude. Cette manière d'enseigner date de loin et nous la voyons mise en pratique dès le temps d'Esdras. Moïse lui-même doit déjà l'avoir connue, autrement il

lui eût été impossible de lire la loi à six cent mille personnes. On commençait ordinairement par un verset de l'Écriture que le maître expliquait : venaient ensuite les questions des élèves, puis les objections des disciples auxquelles le premier tâchait de répondre soit en citant d'autres textes bibliques, soit en s'appuyant de l'autorité des plus célèbres savans. Telle était la filière de degrés voulue pour conférer à un simple avis la force dont jouissait une décision de l'école.

L'homme depuis son exil de Babylone ayant changé dans sa manière de penser et de sentir, les pratiques de piété jointes à la méthode d'enseignement se trouvèrent tout autres dans ces nouvelles synagogues.

Le rapport mystérieux d'unité, qui le rattachait à la nature aussi intimement que l'enfant vivant dans le sein de sa mère, n'existait plus. L'ère de l'intuition était passée, l'analyse remplaçait la synthèse. Au lieu de planer dans cette harmonie première qui reliait l'idéal au réel, le ciel à la terre, l'homme, jeté en dehors de Dieu et de la nature, comprit ce qu'il avait perdu. Le langage, devenu multiple comme la pensée dont il est le vêtement, enfanta le sym-

bolisme des paraboles et des allégories, d'où naquit ensuite la mystique juive (1).

La réflexion fut donc le moyen dont l'homme se servit pour rétablir le lien d'union entre l'intérieur et l'extérieur. Cette voie nouvelle dans laquelle l'esprit humain marchait avec effort, agrandit le cercle de la science qui perdit en profondeur. Ce qu'il y avait de bon dans cette méthode, c'est qu'elle encourageait à scruter la loi, achevant d'affermir le peuple dans la foi de ses pères et le préservant de rechute dans le paganisme. Esdras, qui forme comme le point de transition de l'ancien monde prophétique à un monde plus nouveau, et appelé pour cela l'écrivain (Sopher), travailla à la propagation générale des hautes connaissances.

Après avoir donné à la Torah les caractères sacrés de l'écriture carrée, il l'exposa publiquement au peuple dans la synagogue avec

(1) Le contact des Grecs et des Égyptiens peut sans doute avoir contribué puissamment au développement du mysticisme chez les juifs, mais il est certain que la Cabale, ne venait, quant à ses principes intérieurs, ni de l'Égypte ni de la Chaldée, ainsi que nous le prouverons dans la seconde partie.

toutes ses formes plastiques , et introduisit parmi les savans l'usage des points-voyelles , usage inconnu jusqu'alors au génie intuitif de la profonde antiquité. Ce nouveau procédé facilita l'étude de la loi en même temps qu'il inspira l'amour du mysticisme.

L'homme, sorti de son âge de jeunesse et entré dans le champ libre de la réflexion, éprouva d'autres sentimens. Il eut la conscience de sa faiblesse et de son penchant au péché. Plus la vie extérieure fut troublée et désolée, plus il soupira vivement après le Messie promis. La venue prochaine de ce libérateur, la grâce d'être trouvé digne de son royaume , telle était maintenant la première et la dernière prière que l'on adressait au ciel. Jamais on n'avait si bien compris qu'alors le besoin d'une culture religieuse. Les prêtres n'administraient plus les sacremens de purification et de réconciliation que dans le temple, devenu en quelque sorte pour Israël la ville générale des sacrifices. L'enseignement se donnait en dehors, et la principale école se tenait dans le portique. La sainteté du temple le mettait sous la garde exclusive des prêtres , tandis que les Scribes et le San hédrin avaient l'inspection immédiate

des synagogues. Ces dernières formaient comme autant de communes dont chaque juif devait faire partie. On en comptait plus de quatre cents à Jérusalem.

Il paraît qu'elles se composaient dans les grandes villes d'après le nombre des corporations et la diversité des nations. Ainsi le Talmud parle de la synagogue des tisserans, et le Nouveau - Testament de celle des Cyrenéens, des Alexandrins, etc.

Chaque synagogue avait un représentant général, un envoyé de la commune, puis un interprète. Les exercices de piété consistaient dans un certain nombre de chants et de prières composés par l'envoyé de la commune. On lisait ensuite quelques passages tirés de la Thorah et des prophètes. La Thorah était divisée en cinquante chapitres pour les cinquante semaines de l'année, ou en cinquante-quatre suivant l'année bissextile. On avait soin de choisir en même temps dans les prophètes un chapitre analogue. Chaque chapitre comprenait sept sections; on en lisait un tout entier le jour du sabbat. Sept personnes se trouvaient appelées à partager cet honneur, savoir: un prêtre, un lévite et cinq Israélites. L'envoyé de la

commune examinait si elles lisaient bien. Quant aux chapitres tirés des prophètes, chaque Israélite avait le droit d'en faire l'exposé sans qu'on eût aucun égard à la naissance. L'interprète traduisait dans la langue du pays les passages de la sainte écriture qu'on avait entendus, après quoi le lecteur ou quelque autre savant donnait une explication. Le peuple se réunissait trois fois le jour dans les synagogues, le matin, à midi et le soir ; il y avait en outre le jour du sabbat quelques homélies toutes particulières (1).

Les synagogues, dont l'idée fondamentale et primitive était ancienne, n'ayant rien de nouveau que la forme variable comme le temps, les synagogues, dis-je, contribuaient à maintenir un sentiment religieux parmi le peuple d'Israël, car le temple ne suffisait plus. D'ailleurs les circonstances présentes étaient autres, la législation des Hébreux, autrefois fondée sur l'inaliénabilité de la possession territoriale, vrai type des constitutions humaines,

(1) Outre les prières accoutumées du matin et du soir, l'Eglise en avait ordonné d'autres adaptées aux différentes circonstances de la vie, témoins les oraisons que récitaient les voyageurs et les affligés, etc.

avait dû changer lors de la captivité de Babylone, qui leur avait enlevé jusqu'à leur patrie. Le commerce et les occupations de tout genre auxquelles on s'adonna rendirent les possessions mobilières. Quant aux deux tribus qui revinrent de la captivité, elles rétablirent l'inaliénabilité de l'héritage des biens. Toutefois le peuple avait perdu peu à peu l'habitude de ses premiers rapports si simples ; sa vie, devenue multiple, nécessitait dans la législation un nouveau développement ; Esdras et ses successeurs l'accomplirent. Ces lois, qui découlaient soit de la Thorah, soit de la tradition orale, formèrent une espèce de science scolastique sur laquelle on disputa dans les écoles publiques. Leurs commentaires donnèrent naissance à un grand nombre de subtilités logiques, de jeux d'esprits purement inutiles, en sorte qu'il fallut recourir à l'enseignement oral. Outre le privilège dont jouissait le peuple hébreu, de participer au domaine des plus hautes connaissances, on s'aperçoit en étudiant sa législation, que Moïse se proposait l'ennoblissement de l'homme tout entier. Il est vrai qu'on prescrivait rigoureusement les œuvres externes, mais on ne doit pas oublier qu'il

existait une union étroite entre l'intérieur et l'extérieur. La Torah enseignait assez ouvertement le spiritualisme, quand elle représentait Dieu comme une substance simple et infinie. *Aimez Dieu de tout votre cœur*, dit Moïse, *aux Israélites, rendez-lui un culte pur et saint, parce que Dieu est la sainteté, la pureté même. Tu dois être un peuple de saints*, s'écrie ailleurs le Seigneur, *parce que je t'ai séparé des autres nations; et ces préceptes que je te donne aujourd'hui, ne te sont pas cachés. Ils ne sont ni dans le ciel ni dans la mer; ils sont tout près de toi, c'est avec la bouche et le cœur que tu dois les accomplir.* On lui recommande l'amour du prochain et la miséricorde envers les pauvres; on va jusqu'à le prévenir contre les égaremens de l'orgueil. La Genèse et les psau-
mes sont remplis de pareils avertissemens. L'impossibilité de concilier l'unité de doctrine avec l'obligation de scruter la loi jour et nuit, en supposant qu'on lût la Torah seulement tous les sept ans, nous force d'admettre l'existence d'un tribunal supérieur chargé de surveiller l'enseignement. Ajoutons à cela les prédications publiques qu'on retrouve même avant le déluge, et dont on se servait pour encoura-

ger le peuple à la piété; car il est dit dans la Genèse (ch. 4, v. 26) *qu'autrefois on commença d'invoquer le nom de Jeovah*. Noé prêchait ses contemporains; l'Ecriture raconte qu'Abraham gagna *plusieurs âmes à Haran, et qu'il annonça le nom de l'Eternel dans le pays de Chanaan*. David enfin demandait qu'on *relevât sa gloire dans l'assemblée du peuple, et qu'on le louât dans le lieu où étaient assis les anciens*.

L'enseignement religieux était donc la base du judaïsme; c'était là surtout ce qui le distinguait des autres religions de l'antiquité, où la connaissance des mystères appartenait exclusivement à un petit nombre de privilégiés. Aussi le judaïsme seul était-il susceptible d'un développement progressif et véritable, tandis que les nations païennes, où l'on mettait le peuple de côté se voyaient réduites à stationner ou bien à chercher leur salut dans la religion de Moïse qui devait aller se perdre elle-même dans celle de Jésus-Christ (1).

(1) Il serait permis d'affirmer, dit M. de Ballanche, que le Christianisme a été l'imitation du genre humain, comme la loi de Moïse avait été pour l'enseignement préparatoire, l'initiation d'un seul peuple, mais d'un peuple tout entier.

(N. du Trad.)

En vain a-t-on souvent voulu accuser le peuple hébreu de n'avoir pas connu le dogme de l'immortalité de l'âme, parce que la Thorah n'en parle nulle part. Supposé, comme le soutiennent plusieurs néologues, que Moïse eût emprunté cette idée aux Egyptiens, et que toute la législation judaïque eût été calquée sur celle de cette nation, comment serait-il possible qu'un aussi grand homme n'eût pas inséré dans ses lois la croyance à des peines ou à des récompenses au sortir de la vie présente, puisque c'était un dogme communément enseigné en Egypte. N'est-ce pas folie de vouloir prétendre que le peuple d'Israël était trop grossier pour s'élever jusqu'à l'idée de l'immortalité de l'âme, tandis qu'entouré de nations païennes et idolâtres, il avait bien su se représenter Dieu comme un être unique et invisible. Remarquons aussi que l'union synthétique établie primitivement entre l'intérieur et l'extérieur dispensait le législateur de s'exprimer d'une manière plus précise en parlant des biens temporels : ces derniers voilaient ceux d'un ordre supérieur. L'Écriture d'ailleurs renferme une foule de passages concernant la vie future : « *Tu descendras dans la tombe après une heureuse vieillesse, dit Dieu à Abraham* (Genèse, c. 15,

v. 15), *mais tu te réuniras en paix à tes pères.*» On distingue évidemment ici le corps de l'âme; le premier doit être déposé en terre, tandis que celle-ci survit pour se réunir ensuite aux anciens patriarches. L'histoire de l'apparition de Samuel, la défense faite aux Hébreux de conjurer les morts, sont des faits notoires qui prouvent seuls qu'on croyait à l'immortalité de l'âme (1). Isaïe annonçant une nouvelle

(1) Il ne faut pas oublier dit à ce sujet M. de Ballanche que les Hébreux sortaient de chez un peuple où était établi le culte des morts, qu'ils marchaient au milieu de nations nécromanciennes c'est-à-dire au milieu de nations qui avaient abusé du dogme de la résurrection des morts, et que Moïse devait travailler à les préserver des contagions superstitieuses. Dieu défend de faire des images ou des représentations de lui-même, pour éviter l'idolâtrie; c'est par la même raison que le législateur est tellement circonspect sur l'immortalité de l'âme, autre dogme qui donne lieu à une autre sorte d'idolâtrie.

Ce dogme toutefois était implicitement reconnu par toute la loi; il ressortait de toutes les traditions: le nom de Dieu qui dans la langue du peuple hébreu, exprimait le nom du seul être inconditionnel, de l'existence absolue, nécessaire continue et sans fin, avait imprimé ses hautes prérogatives au verbe par lequel l'homme exprimait à son tour le sentiment de l'existence; ce verbe se refusait à rendre l'idée du présent, toujours passager, et avait besoin d'avoir recours à un temps composé du passé et du futur (*Note du Trad.*)

terre et de nouveaux cieux , Daniel décrivant le réveil des morts , ne font que répéter en termes plus clairs ce que Dieu avait déjà déclaré par ces paroles du Deutéronome : *C'est moi qui tue et qui fais vivre* (c. 32 , v. 39). Les patriarches crurent donc de tout temps à la renaissance du ciel et de la terre , ce fut là le terme de leurs soupirs et de leurs espérances.

Au milieu de la marche agitée du monde , l'homme pieux arrive parfois à un état de pure joie , où il éprouve comme un avant-goût du bonheur éternel. L'amour-propre enraciné au fond de notre être lui suscite malheureusement bientôt de nouvelles inquiétudes. L'âme , sur le point de contracter le mystérieux mariage avec la Divinité , tremble devant elle comme un esclave timide qui craint de lever les yeux. Ce n'est qu'après le premier baiser de l'amour qu'elle devient enfant de Dieu et s'empresse de reconnaître en son Seigneur un père bien aimé , entonnant pour célébrer son hymen le cantique de l'allégresse éternelle.

Tel est l'état ascétique dont nous retrouvons de nombreux exemples dans l'histoire d'Israël , sans parler de celle des autres peuples. C'est ainsi que Moïse prescrit des devoirs particu-

liers aux hommes et aux femmes qui auront fait vœu de se consacrer au Seigneur. Les parens allaient jusqu'à offrir leurs enfans avant leur naissance. On donnait le nom de *Nasir* ou Nazaréen aux personnes consacrées. Les prophètes et leurs élèves appartenaient en quelque sorte à cette classe; car ces vigilantes sentinelles ne se contentaient pas de maintenir la discipline de la loi, mais elles tâchaient encore d'imposer au peuple en s'astreignant à une vie de privations. *Veillez sur vos âmes*, disait Jérémie, *ne portez point de fardeau au jour du sabbat, n'en faites point entrer par les portes de Jérusalem* (Jér., c. 17, v. 21). Ce besoin d'un certain frein objectif, fondé sur la faiblesse de la nature humaine, sans cesse entraînée vers le péché, datait de bien loin dans la législation du peuple hébreu. Dieu lui-même, dans la promulgation de la loi sur le Sinäï, défendait à Israël de faire alliance avec les peuples du pays de Chanaan, craignant qu'ils ne tombassent dans l'idolâtrie. Les germes de ce rigorisme organisé plus tard par les grands hommes de la nation existaient déjà dans le peuple, attendu que la multitude forme la matrice sociale sans la fécondité de laquelle il

est impossible qu'il y ait engendrement. Nous en avons la preuve du temps des prophètes, où le peuple, malgré leurs avertissemens, s'abandonna aux plus grandes abominations.

L'homme, ayant pris une fois conscience de sa faiblesse, sentit dès lors qu'il ne pouvait plus supporter cette naïve liberté, apanage heureux de l'innocence du monde dans son âge premier. Il s'entoura donc d'une foule de cérémonies, pour se préserver des écarts monstrueux dans lesquels tombèrent les peuples voisins. Mais, comme l'esprit humain poursuit d'ordinaire sa première direction jusqu'à ce qu'il arrive aux dernières conséquences du principe posé, après quoi il est forcé de rétrograder, ainsi s'enfonça-t-on de plus en plus dans le rigorisme judaïque. Le peuple d'Israël, délivré du joug des Asmonéens, et parvenu à une espèce d'indépendance politique, releva peu à peu la tête, et se mit en rapport avec les nations voisines. Ce commerce importa dans ses habitudes quelque chose des mœurs étrangères, et surtout de l'esprit grec, dont l'influence, inaperçue d'abord, frappa tellement ensuite, qu'on craignit une corruption générale, lorsqu'enfin les Juifs sentirent leur exis-

tence religieuse menacée par la domination romaine. Rien n'était donc plus naturel que de voir les confesseurs de la loi s'y rattacher de toutes leurs forces, et s'imposer un frein sévère sitôt qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper à la séduction. Cet échafaudage suscita parmi les libres penseurs une réaction dont le but était double. Il s'agissait de s'affranchir des choses purement externes, ou bien de s'élancer dans une sphère de liberté plus haute. Les Sadducéens et les Esséens représentèrent ces deux directions.

Le développement analytique, et pour ainsi parler, rationnel, que l'Église, toujours prête à condescendre aux besoins du temps, crut devoir faire subir à la tradition orale, fut regardée comme une œuvre humaine, absolument arbitraire. Aussi s'éleva-t-il bientôt une secte qui protesta énergiquement contre ces prétendues innovations, et rejeta l'autorité de l'Église, s'appuyant sur la raison seule pour expliquer l'Écriture, dont elle n'admit que la lettre. Cette secte fut celle des Sadducéens (1). Les

(1) La secte des Sadducéens disparut à la vérité lors de la destruction de la puissance juive, mais la réflexion suscita plus tard une réaction, et l'esprit des Sadducéens se reproduisit dans la secte des Caréens.

Esséens leur furent entièrement opposés. Tout en admettant la tradition, ils ne se faisaient pas scrupule de l'expliquer librement, suivant qu'ils se sentaient inspirés dans leurs méditations solitaires. Leur vie retirée les portait à négliger ce qui tient au culte extérieur, de sorte qu'ils formaient une classe de mystiques sans se mettre en opposition ouverte avec l'Église. C'est pour cela qu'il en est si peu question dans les écrits des Juifs.

Les docteurs de la loi redoublèrent de zèle à l'apparition de ces deux sectes. Ils voulurent donner l'exemple au peuple, et se refusèrent toute espèce de jouissance temporelle. La plupart se bornaient aux choses absolument nécessaires pour vivre, se contentant d'un peu de pain et d'eau, et dormant sur la terre. Plusieurs observaient le jeûne la semaine entière, ne prenant de nourriture qu'après avoir fait une bonne action. Ils s'abstenaient de tout commerce avec les personnes du sexe, ainsi que des entretiens superflus avec leur propre femme. Quelques uns d'eux ne se mariaient pas du tout; la plupart fermaient toujours les yeux pour éviter les distractions ou les mauvais désirs; ils étaient obligés de se laver à chaque chose qu'ils touchaient, et se croyaient souillés

par la rencontre d'un profane ou d'un ignorant. La vie retirée qu'ils menaient, leur manière d'être si singulière, s'étendant jusqu'à leur démarche et à la forme de leurs habits, leur avait fait donner le nom de *Peruschim*, qui signifie en hébreu les *Séparés* (1). Les Pharisiens exigeaient du peuple la même austérité que celle qu'ils observaient. Ce fut donc vers ce temps que l'édifice législatif, qui servait comme de rempart à la religion juive, et garantissait la nation de l'idolâtrie, se trouva achevé. Il y avait bien sans doute quelque chose de réel dans cet avantage; mais, d'un autre côté, le mécanisme formel comprimait la vie intérieure et paralysait toute espèce d'essor. Aussi le peuple d'Israël, dont l'histoire successive retrace celle du cœur humain, commit-il la même faute que l'âme nouvellement convertie. Cet entourage pénible de lois et de coutumes ne fit que

(1) Quoique le nom de Pharisien (du mot hébreu P'ruschim) ait été connu seulement plus tard, néanmoins le principe du Pharisaïsme est fort ancien. Du reste, on ne peut donner le nom de sectateurs aux Pharisiens, puisqu'ils appartenaient à l'Église orthodoxe. Il se trouva cependant parmi eux quelques écoles qui ne partagèrent pas toutes la même manière de penser.

nourrir de plus en plus la fausse confiance qu'il avait dans le mérite de ses œuvres, en sorte qu'il finit par s'attribuer sa justification devant Dieu. L'orgueil, s'étant glissé peu à peu dans le cœur de l'homme, corrompit tout ce qu'il y avait de bon en lui. L'arbre de la vie, au milieu de ses richesses, devint triste comme le figuier; les rameaux, quoique chargés de fruits, se desséchèrent faute de sève. Ce fut ainsi que l'homme, malgré son état de contrainte habituel, éprouva un vide désolant, semblable à celui de l'âme repentante, qui se fait encore illusion et se cherche elle-même en place de son Dieu.

CHAPITRE IV.

Suite de la Tradition à l'avènement du Messie, pendant la disparition d'Israël et l'état de souffrance de la nouvelle Église.

L'homme, créé dans l'état d'innocence ou d'union externe avec Dieu et l'univers, avait pour mission de substituer le rapport *idéal* au rapport *réel*, sans perdre pour cela sa puissance magique d'intuition. Tel devait être le thème de la jeunesse du monde; espèce de culte sacré rendu à la nature dans le portique du Seigneur. Mais la chute d'Eden bouleversa tellement la marche des choses, que l'humanité, dans le cours de son développement excentrique, se vit obligée de descendre peu à peu des hauteurs de son être primitif pour s'absorber dans la sphère du réel, qu'elle alla jusqu'à diviniser. Ce fut pendant cette longue période de siècles que Dieu conduisit le monde à travers le sentier des

purifications externes, qui ne faisaient elles-mêmes que servir de prélude à ces autres voies mystérieuses de l'esprit et du cœur, où la justice et la paix devaient se donner le baiser de réconciliation. Toutefois, avant de passer à cette époque de miséricorde et d'amour, jetons encore un regard sur l'histoire de la jeunesse du monde.

L'évolution varia suivant les membres du grand homme, c'est-à-dire suivant les peuples et les classes. Chez les uns la progression atteignit vite le dernier degré de son apogée extérieur; tandis que chez les autres, la marche se ralentit et ne dépassa jamais un certain point. Tels furent les descendants de Cham, auxquels il faut ajouter les classes inférieures qui formaient comme le corps de chaque nation. Jetés par leurs rapports géographiques et politiques en dehors du mouvement général, ils n'y prirent qu'une part bien secondaire; quant aux infortunés qui prétendirent s'isoler complètement, ils finirent par tomber dans l'état sauvage, où ils restèrent jusqu'à ce qu'il plut enfin à la Providence de les reprendre dans la grande chaîne des peuples. Les habitants de cette contrée de l'Asie, qui fut d'abord le théâtre des

grands événemens, durent nécessairement prendre une part plus intime au développement intellectuel de l'humanité; mais, comme ils étaient presque tous d'origine Sémitique, par conséquent plus intuitifs qu'actifs, ils restèrent toujours liés à la nature spirituelle dans le sein de laquelle ils vivaient, en sorte que la froide réflexion eut peu de prise sur ces âmes enthousiastes. Cet élément exotique frappa l'esprit d'inanition; d'un côté trop avancés pour revenir au sentiment de la naïve enfance, de l'autre trop jeunes encore pour s'élancer dans le domaine libre de la pensée, il leur fallut flotter dans un triste milieu comme dans une lourde atmosphère où la vie s'engourdit.

Les descendans de Japhet, qui représentent l'âme dans la trinité de l'être humain, parcoururent rapidement la voie de l'activité externe pour laquelle ils étaient nés. L'Europe, où le génie de la réflexion se développa avec la rapidité de l'éclair, l'Europe, dis-je, devint le théâtre des grands événemens, tandis que l'Orient resta désormais paisible spectateur. Moment solennel de transition, dont les conséquences pouvaient être immenses s'il y avait eu harmonie entre les membres du grand

homme ! L'ère de la magie étant passée, le serpent changea son plan d'attaque, et se servit du développement qu'avait reçu la réflexion pour porter l'esprit à nier l'invisible, afin de perdre le monde par l'incrédulité, ne pouvant plus le faire aussi facilement par la superstition.

Ce fut en Grèce, puis à Rome, que la vie atteignit son plus haut point d'individualité. Les enfans de Japhet, dont le génie audacieux dédaignait les formes premières devenues trop étroites, secouèrent toute espèce de frein étranger pour se créer un monde à eux ; témoins les philosophes grecs qui s'appuyèrent sur la nature et la tradition, jusqu'à ce qu'enfin l'esprit, tentant un affranchissement complet, prétendit nier le saint des saints, et regarda l'univers comme une masse inerte qu'il attribuait à un aveugle *Fatum*. Le prestige scientifique dont on enveloppa cette philosophie lui fit trouver facilement accès parmi les contemporains qui ne rêvaient tous qu'une liberté sans bornes. Les vieilles mœurs populaires disparurent bientôt emportées par ce flot destructeur. On n'attacha désormais aucune valeur aux choses qui imprimaient autrefois à la vie un caractère de sainteté ; l'honneur, l'amour

de la patrie, le respect pour les dieux, tout ce qui faisait battre l'âme et l'élevait au dessus de la terre, s'évanouit comme un songe passager. L'homme, privé de cette impulsion spirituelle, se plongea dans les jouissances de la vie, qu'il sut entretenir avec un raffinement de luxure incroyable. La bonne chère, la somptuosité et tous les genres de débauches furent poussés à de gigantesques excès dont le récit nous paraît presque fabuleux de nos jours. Les plaisirs des sens émoussèrent ces âmes vigoureuses qu'elles rendirent de plus en plus faibles et égoïstes. Les liens de famille et de société se relâchèrent peu à peu, et finirent par se dissoudre. Il n'y eut plus à gouverner que la richesse et l'astuce, qui stigmatisèrent tour à tour, sous le nom de despotisme et de démagogie, ces âmes vénales indignes de la liberté. En vain quelques hommes d'élite luttèrent-ils avec leur génie contre le torrent destructeur, ni la sagesse de Socrate, ni les vertus sévères et pratiques de Zénon, ni la philosophie sublime de Platon ne purent arrêter le mal dans sa racine. En effet, quelque magnifiques que soient les conceptions d'un homme, elles peuvent bien exciter un moment d'enthousiasme dans un

siècle d'attente, sans être capables pour cela de régénérer tout un monde et de le ramener dans les voies du salut. Cette dernière œuvre est celle d'une philosophie immédiatement fondée sur la révélation, attendu qu'il n'y a à donner la vie que ce qui dérive de la vie même.

Les barrières du droit et de l'ordre public étant une fois brisées, on proclama à leur place la force et l'arbitraire, sacrifiant les lois de la justice éternelle aux intérêts de la politique du moment. Ce fut sous ces auspices que s'ouvrit la terrible période des guerres de conquête, dont la conclusion désastreuse vint aboutir au despotisme de Rome, qui fut le Moloch de la liberté des peuples. La faiblesse et la frivolité de la multitude jointe à la dépravation des grands, sanctionnèrent le culte de cette idole. D'ailleurs le torrent qui renversait dans sa course la monarchie Persane, avait tellement broyé ensemble l'esprit Grec et Oriental, qu'il ne restait plus aucune idée fixe au milieu de cette tourmente générale.

Dieu, dont la miséricorde sait tirer le bien du mal, et voiler sous l'épine de l'affliction le germe de l'espérance, fit servir ces jours d'é-

preuve au salut du monde. Fatigués du bruit des guerres auquel succéda un silence de mort, les âmes se réfugièrent pour la plupart dans le mysticisme de l'Orient, dont l'enthousiasme religieux ne suffisait déjà plus pour combler le vide immense de la vie actuelle. Aussi, convaincues du néant des choses terrestres, levèrent-elles les yeux au ciel dans une extase de désir, et le ciel sourit à leurs prières. La lumière du monde que les patriarches avaient entrevue au désert sous la figure d'une colonne de feu, prit enfin la forme humaine pour glorifier l'humanité (1). Le Messie parut *donc au milieu des siens, mais les siens ne le reçurent pas.*

(1) L'Écriture raconte qu'Élie, désirant la mort de toute son âme, s'était retiré sur le mont Horeb, après avoir marché quarante jours et quarante nuits, lorsqu'il survint tout à coup un vent impétueux capable de renverser les montagnes et de briser les rochers; or le Seigneur n'était point dans le vent. Ce vent fut suivi d'un tremblement de terre, et le Seigneur n'était point dans ce tremblement. Après le tremblement il s'alluma un feu et le Seigneur n'était point dans ce feu; enfin une voix douce comme celle du silence se fit entendre, le Seigneur passait pour lors et le prophète se couvrit le visage avec son manteau. On pourrait comparer les dernières guerres de la république romaine, les

Le crime d'Israël est un de ces grands faits généraux qui intéressent l'histoire du monde entier. En vain prétendrait-on l'attribuer à une erreur locale ; l'Eglise juive avait eu soin de conserver intact le dépôt de la tradition, car autrement, comment Jésus-Christ lui-même eût-il recommandé au peuple d'observer ce que disaient les Pharisiens assis sur la chaire de Moïse. Il est vrai que, malgré les nombreuses prophéties touchant la personne du Sauveur, il restait encore comme un voile d'incertitude sur l'époque de sa venue ; mais ceci rentrait dans l'économie divine attendu qu'il s'agissait de laisser après tout à l'homme la liberté de connaître. Ce même Messie qu'on dépeignait dans un endroit comme le fils de Joseph, le plus pauvre et le plus méprisé des hommes, était représenté ailleurs comme le glorieux fils de David, chargé de rétablir le royaume d'Israël et de monter sur le trône de son père. Mais, parce qu'il n'y a rien de si na-

temps de César et de Pompée au vent et au feu dont parle l'Ecriture, tandis que la paix d'Auguste serait comme la voix douce du silence, au milieu duquel le saint apparut pour commencer une nouvelle époque, celle de l'amour chrétien.

(Note du Traducteur.)

turel à l'homme que de rapporter tout à l'objet de ses espérances et de ses désirs, les Juifs comprirent sous le nom de Messie un libérateur temporel. Ce peuple, fort de sa conscience et rigide observateur de la loi, comptait sur le secours du ciel qui ne lui avait jamais manqué quand il revenait sincèrement au Seigneur. L'image d'un avenir de puissance et de gloire préoccupait tellement ces âmes terrestres que le Sauveur était obligé de leur recommander *de chercher d'abord le royaume de Dieu, leur promettant que le reste leur serait ajouté par surcroît.*

Israël marchait humblement dans le sentier de la foi depuis la captivité de Babylone qui avait été pour lui comme le baptême de la renaissance, lorsque le Seigneur, voulant éprouver de nouveau sa fidélité, naquit dans la plus profonde misère. Dernière épreuve ! la plus pénible de toutes, par laquelle l'âme déjà exercée dans les œuvres extérieures doit encore passer avant de pouvoir contracter l'hymen mystérieux. Elle consiste dans la mort totale du moi humain et l'abandon complet en Dieu, sans désirer aucune consolation de la part des créatures. Supposons maintenant que le peuple

juif eût reconnu le Messie dans son état de pauvreté, se remettant entre ses bras avec toutes ses promesses de gloire et de liberté, dès lors le fils de Dieu ne subissait plus la mort de la croix; la rédemption se serait accomplie par l'acte non sanglant de l'abnégation terrestre, et l'homme, pour être heureux, n'aurait eu besoin que d'unir sa volonté au sacrifice du Sauveur. Israel par conséquent eût facilité à Dieu les voies de la rédemption. Dans ce cas néanmoins, il faut encore supposer dans chaque peuple un certain degré de sainteté, de manière à ce qu'on pût dire que la créature circonvenait son créateur à l'aide de ses perfections. Malheureusement l'égoïsme enraciné au fond de son être, depuis qu'elle s'est séparée de Dieu, rendait cette union impossible, attendu qu'il nourrissait en elle le plus dangereux et le plus subtil de tous les péchés, savoir le sentiment de sa propre justification et l'orgueil de l'esprit.

L'Homme-Dieu rejeté et crucifié par ses propres enfans est sans contredit le fait le plus épouvantable qui ait jamais eu lieu, crime universel auquel prit part l'humanité entière dont le peuple juif formait la tête, en sorte

qu'il ne fit que réaliser une idée déjà empreinte au fond de la nature humaine, tel que nous faisons nous-mêmes, pour ainsi dire, chaque jour : car quel est l'homme assez parfait, le chrétien assez pieux pour embrasser purement cette pauvreté d'esprit, adorer le Messie sous les langes du dénuement et de la souffrance. Plus il est persuadé de sa justification et se voit comblé des faveurs divines, plus il réclame de Dieu, sans jamais vouloir entendre parler de privations. Or c'est précisément ce qui arriva avec Israël. De même que le péché de l'Adam sacerdotal manifeste l'impuissance et le néant de la créature, de même le crime de ce peuple de prêtres doit être un sujet de honte pour les autres nations, et prouver à l'orgueil de l'homme combien il est misérable et dénué de tout bien. Juifs ou non, nous sommes tous coupables devant Dieu, et il n'y a que l'âme contrite et humiliée à la vue de ses faiblesses et de son indignité qui puisse reconnaître le Christ en esprit et en vérité. Pour célébrer avec lui sa joyeuse et triomphante entrée dans la nouvelle Jérusalem, il faut avoir monté d'abord sur le Golgotha.

Les Juifs, fiers de leur élection et comp-

tant sur l'infailibilité des magnifiques promesses qui leur avaient été faites, rejetèrent le Messie sous le voile de la souffrance. Le Sauveur s'adressa donc aux pécheurs et aux Gentils, et ces peuples, sans espérance et sans attente, le reçurent dans son état de misère et de nudité ; ils se remirent entre ses bras comme autant de vases vides ; symbole touchant de cette humilité mystérieuse du cœur sur laquelle repose le Christianisme tout entier.

En supposant, ainsi que nous le faisons plus haut, qu'Israël eût embrassé la voie de l'abnégation, échangeant la crèche de Bethléem avec le trône désiré de David, il est vrai que l'homme extérieur aurait dû pourtant mourir avant qu'il ne s'opérât une renaissance totale ; mais du moins il n'y eut eu rien de violent et de douloureux dans cette mort, attendu qu'il aurait suffi comme pour la rédemption d'un acte de renoncement absolu. Plus l'homme se serait dépouillé des biens terrestres, plus Dieu l'eût enrichi de ses trésors spirituels. Le peuple juif n'eût point été dispersé, le temple détruit, la constitution théocratique abolie. L'Église et l'état n'auraient pas cessé de rester intimement unis, de même que dans l'homme

l'idéal et le réel. Seulement en vertu du progrès, tout ce qui était purement local et temporaire eût disparu. La loi de nature et de crainte eût été remplacée par celle de grâce et d'amour : les foudres et les éclairs de Sinaï se seraient changés en une lumière douce comme celle du Thabor. L'ère de la sanctification succédant à celle de la purification, le ciel et la terre se seraient roulés ensemble au milieu de la jubilation universelle des êtres. La création, dont la marche avait été attardée par le péché d'Adam, puis accélérée par la sainteté d'Israel, aurait terminé son cycle de rotation, et Dieu eût reçu l'humanité avec un baiser de paix sur le seuil harmonique de la bienheureuse éternité.

Mais le peuple choisi par la Sagesse pour être son Signe sur la terre, ayant aggravé la faute première au lieu de l'effacer, fut sévèrement puni de son oubli. Dispersé parmi les nations, il perdit dans le monde toute espèce d'existence extérieure. La vie revêtant dès lors un caractère de spiritualisme et de souffrance, Jésus-Christ se contenta de fonder la nouvelle église sur le nombre mystérieux des douze apôtres et des soixante-dix disciples, comme

une hiérarchie spirituelle en dehors des rapports terrestres, *son royaume n'étant point de ce monde.*

Les premiers fidèles qui n'étaient chrétiens ni par naissance ni par habitude, et confessaient leur foi du fond de l'âme, devinrent pour la plupart des saints. Ils menaient une vie tout intérieure, s'imposant, en place des formes de la loi lévitique, une grande contrainte d'esprit et de cœur : aussi leur culte se trouvait-il être fort simple. Bien que les chrétiens regardassent comme un des premiers devoirs celui de gagner des âmes à Dieu et de ramener des pécheurs à la voie du salut en leur ouvrant les portes de la vie éternelle, néanmoins aucun profane ne pouvait assister à la célébration des saints mystères. On faisait subir de longues épreuves aux néophytes, afin d'immoler peu à peu le vieil homme, et de les disposer au baptême de la renaissance qui les rendait membres de la communion des saints. L'église formait donc, d'après sa nature primitive, un institut mystérieux fondé par Jésus-Christ lui-même, et développé par ses apôtres et leurs successeurs. L'origine de cette discipline secrète (*disciplinæ arcanis*) était inhérente à la

sainteté du Christianisme sans que la persécution ou quelque autre raison politique y entrassent pour rien. Car il suffit qu'une chose soit intérieure pour qu'il y ait comme un voile qui la dérobe aux regards profanes incapables de lire au-delà des apparences. *Gardez-vous*, dit le Seigneur à ses apôtres, *de donner le saint aux chiens et de jeter les perles devant les pourceaux* (Math. 7, 6.). En vain objecterait-on le précepte de publier sur les toits ce qu'il leur disait tout bas à l'oreille; ces paroles s'entendaient seulement de la rédemption qu'ils devaient annoncer au monde entier, ouvrant à chacun les portes de la vie. En effet, quoique Jésus-Christ ait déchiré le voile qui nous dérobait le saint des saints, néanmoins avant d'y entrer il faut encore se dépouiller de l'homme extérieur dans le portique du temple; or, ce portique c'est l'église chrétienne avec sa discipline secrète. Le Sauveur lui-même y fait souvent allusion dans l'Écriture, quand il traduit à ses disciples le sens de ces paraboles dont il se sert avec la multitude, ajoutant ensuite qu'il leur est *donné d'entendre le mystère du royaume de Dieu*. Il y a plus, le divin maître n'initie ses élèves que peu à peu : *Je ne vous*

donnerai plus, leur dit-il avant de les quitter, *le nom de serviteurs, parce que le serviteur ne sait ce que fait son maître; mais je vous appelle mes amis, parce que je vous ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon père.* Ce fut ainsi qu'il leur dévoila successivement tout un monde de mystères, jusqu'à ce qu'enfin il les remit entre les mains de l'esprit consolateur chargé de leur enseigner toute vérité.

Le nombre des chrétiens s'étant accru de jour en jour en dépit du martyre et de la persécution, le Sauveur mit un terme aux souffrances de son Église. L'orgueil de l'homme fut confondu, et la croix, qui faisait la risée des païens et le scandale du juif, devint désormais la bannière des peuples et flotta sur le Capitole de la ville reine. Quelqu'étonnante que fût cette victoire du christianisme sur le paganisme, néanmoins ce n'était qu'un symbole de ce magnifique triomphe dont parle l'Apocalypse, et qui devait avoir lieu plus tard. Aussi malgré toute sa splendeur, l'Église souffrit-elle intérieurement, menacée de nouveau des atteintes funestes du serpent. Le titre de religion d'état qu'on lui donna dans l'empire romain changea entièrement ses premiers rapports.

Au lieu d'être chrétiens de cœur et d'âme comme autrefois, la plupart le furent par naissance et par habitude; conséquence fâcheuse sans doute, mais inévitable: ayant d'ailleurs son bon côté, attendu qu'une foule d'hommes se trouvaient du moins soustraits à la puissance positive de l'enfer.

Le Christianisme, malgré son élévation, continua de garder sa discipline secrète, qui perdit seulement son caractère formel depuis la conversion de l'empire romain. Il resta bien toujours sous le voile de l'initiation quelques-unes de ces idées profondes, qui servirent plus tard de base à la théologie et aux écoles mystiques; mais en somme la doctrine du salut devint le partage et la propriété générale du peuple. Cet événement heureux dut nécessairement changer la face des choses. L'Eglise n'avait plus simplement à faire à des pécheurs convertis et à de pieuses âmes qui renonçaient volontairement au monde pour se consacrer à Dieu. Il s'agissait de dompter peu à peu l'homme extérieur, d'adoucir la rudesse naturelle de ses mœurs, le disposant à renouveler lui-même la promesse que l'église avait contractée en son nom. Or il était impossible

d'atteindre ce but et d'affermir l'homme dans les voies de la perfection, sans employer des moyens analogues, et proclamer comme une loi précise et objective ce qu'on abandonnait autrefois à la piété des premiers fidèles. L'état et l'individu confessant tous deux la même croyance, la religion finit par passer dans la vie commune afin de satisfaire les besoins de l'homme intérieur et extérieur. Cette métamorphose fut telle, que les constitutions de l'église eurent force de loi dans l'empire, et que le pouvoir temporel se déclara le protecteur de la puissance spirituelle. Le culte ne tarda pas à s'en ressentir, et l'on vit bientôt reparaître, sous une forme moins matérielle, cette foule d'usages et de cérémonies lévitiqes qui faisaient comme la puissance du judaïsme. Au milieu de pareilles circonstances, il était naturel que les chefs de l'église s'efforçassent sans cesse d'étendre son influence sur la vie extérieure, et de lier ses intérêts à ceux de l'état, leur union intime plaçant devant la conscience comme le plus haut idéal qu'elle puisse désirer. Voilà pourquoi ils regardèrent la constitution du peuple de Dieu comme un modèle à imiter, ne se doutant nullement que

la chose fût impossible dans l'empire romain, où l'état étant plus ancien que l'église, cette dernière se trouvait redevable de son influence et de ses droits à la bienveillance des Césars.

La scène changea bien quand les peuples de race germanique, envahissant tout-à-coup l'empire romain, vinrent fonder sur ses ruines de nouveaux états. L'imposante majesté de l'église, restée seule debout pendant tous ces désastres solennels, frappa ces barbares. Aussi la Providence avec ses vues d'amour s'en servit-elle pour dompter peu-à-peu leur génie des conquêtes, et jeter dans l'âme encore rude des enfans de Japhet un germe de noblesse et de spiritualisme qui se développa dans la fleur de ces temps romantiques. Le droit d'ancienneté, dont jouissait la puissance ecclésiastique dans ces nouveaux états, lui acquit une prépondérance marquée sur le pouvoir civil, en sorte qu'elle finit par se produire en Europe sous une forme pleinement extérieure, tandis qu'elle succombait en Orient sous l'invasion de l'islamisme. Supposons maintenant dans la Chrétienté une évolution interne parallèle à ce développement extérieur, l'église dès lors eût infailliblement obtenu le plus glorieux triomphe qu'elle puisse

espérer sur la terre ; ses souffrances se seraient changées en joies, et l'homme serait entré dans la sphère de l'idéal. Malheureusement la nature humaine, qui se laisse si facilement séduire par les choses terrestres, était encore trop faible pour développer autant d'énergie morale. Aussi l'Église, à peine sortie de son humiliation première, retomba-t-elle bientôt après dans le deuil et dans les larmes, Dieu l'éprouvant comme l'âme fidèle qu'il fait passer tour-à-tour de la plénitude des joies divines au vide des privations terrestres.

L'état et l'Église dans le christianisme, n'ayant pas surgi primitivement d'une même racine, restèrent comme deux élémens hétérogènes, s'harmonisant, il est vrai, par instant, mais au fond toujours distincts l'un de l'autre, et professant des intérêts absolument opposés ; en sorte que leur constitution ne fut jamais qu'une œuvre purement mécanique. Les chefs ecclésiastiques pouvaient avoir raison d'en appeler à l'idéal, et de chercher à le réaliser, sans néanmoins prétendre à la puissance temporelle que l'Écriture semblait au contraire leur interdire par les paroles où le Sauveur annonçait à ses disciples que son *royaume n'était pas de ce*

monde. Comme il n'existait aucune base solide à cet égard, et qu'il n'y avait point de ligne précise de démarcation tracée entre les deux pouvoirs, ce fut une défiance perpétuelle, chaque parti cherchant à empiéter sur son adversaire aussitôt que l'occasion s'en présentait. Cet état précaire jeta les successeurs des apôtres dans une foule de complications extérieures, et finit par les forcer de prendre une position tout-à-fait politique dans le monde. Ainsi le serpent parvint-il de nouveau à répandre sur l'humanité son poison destructeur.

Les âmes vraiment pieuses durent sans doute traiter d'abomination cette fièvre profane qui travaillait alors l'Église; aussi se plaignait-on de sa décadence intérieure à mesure qu'elle devenait plus puissante au-dehors. Quant au grand nombre accoutumé à ne juger les choses que sous le point de vue extérieur, c'est-à-dire historique, il ne vit rien de plus en tout cela qu'une œuvre arbitraire et révoltante. Ces circonstances suscitèrent une réaction de la part du pouvoir temporel contre l'autorité ecclésiastique, qui sapait elle-même sa propre base en s'imposant le fardeau de la politique du siècle. Du faite des grandeurs elle tomba dans une es-

pèce d'esclavage civil, privée de ses droits et de ses biens. Ils'introduisit donc une foule d'abus dans le sein de l'Eglise et de la vie. Le monde chrétien, sorti peu à peu de son ère primitive de souffrance qui avait été pour lui comme l'âge idéal, ne faisait qu'entrer dans celle de la réalité, époque de joies et de plénitude dont l'influence se fit sentir sur les hommes d'une manière fort heureuse, tant que le principe de cette nouvelle évolution n'eut pas épuisé ses forces. Ce fut ainsi que la science, subissant la loi du développement, se produisit tour-à-tour sous la forme de philosophies spéculative dans la scolastique, et de théosophie chrétienne dans la mystique quand elle s'inspira des antiques et mystérieuses traditions. Quel avenir, si l'homme eût grandi en piété comme la vie en richesses! toutes les facultés de son être se seraient dilatées de plus en plus dans la sphère de l'harmonie, jusqu'à ce que de la fusion du réel et de l'idéal il surgît une haute unité, image dernière de l'absolu, symbole du royaume de Dieu sur la terre.

Rien de tout cela pourtant n'arriva : l'édifice extérieur de l'église ayant une fois passé par toutes les formes objectives de la vie dans ces temps romantiques, le monde des idées chré-

tiennes s'étant élaboré à l'aide de la théologie et de la philosophie d'Aristote, le mouvement évolutionnaire fut pour ainsi dire frappé de mort. Au lieu de pénétrer plus avant dans l'âme, de revêtir la philosophie de Platon du spiritualisme chrétien, et de lui associer le côté réel, le mysticisme que son manque de critique et de clareté empêchait de devenir la forme de penser générale, dégénéra peu à peu en rêveries superstitieuses, tandis que la scolastique privée de son élément vital se perdit dans les abstractions de l'intelligence qui ne firent que servir de support à la paresse intérieure. Le monde tomba dans un sommeil de plus en plus profond, et laissa percer tous les indices de ces défauts que nous avons déjà signalés parmi le peuple juif, à l'époque de la loi lévitique, attendu que les résultats sont les mêmes partout où l'esprit déserte la forme.

La philosophie scolastique, étant donc incapable, malgré son développement, d'arriver à l'identité du sujet et de l'objet, la seule issue néanmoins par laquelle il fallait passer pour aller plus loin, finit par se consumer elle-même dans un formalisme infructueux et desséchant. La conscience, se sentant au milieu de ce vide

comme dans un désert, se jeta, pour en sortir, dans la voie de l'expérience à travers laquelle elle croyait parvenir au royaume de la vérité. Quoique l'esprit humain fit alors plus de progrès qu'aucun autre siècle précédent dans l'étude de la nature de l'histoire et des langues, cette évolution partielle renfermait cependant le germe de ces grandes erreurs qu'on vit apparaître plus tard. Son évidence objective ne l'empêcha pas de s'enfoncer dans un empirisme de mort, sous l'enveloppe duquel disparut le monde intérieur des idées. Heureusement, le bien surgit ici du mal, ainsi qu'il arrive parfois dans l'ensemble général des choses. Cette nouvelle direction qu'avait prise la science contribua puissamment à ramener les hommes à la connaissance de la vérité, de sorte que les découvertes qui furent faites dans le domaine de la nature proclamèrent hautement l'existence d'une région spirituelle.

La vie, étant soumise à des lois éternelles, passe de l'état de stagnation à celui de réaction, où l'on détruit plutôt que d'organiser. C'est qu'en effet cette paresse d'esprit répand un voile d'obscurité sur la conscience, qui, ne sachant plus à la fin ce qu'elle est et ce qu'elle

doit être, se rattache à des formes purement extérieures. Les moyens qu'on emploie sont par conséquent de simples palliatifs, et n'atteignent jamais le mal dans sa racine. Tel fut aussi le cas alors. Le formalisme matériel, joint à une foule d'abus et de superstitions que l'indolence avait laissé s'introduire, excitèrent partout dans la Chrétienté le désir d'une réforme ecclésiastique. Malheureusement le siècle ne se comprenait pas assez lui-même pour satisfaire pleinement ce besoin ; il lui semblait impossible de concilier l'élément idéal ou mystique de la philosophie avec son côté réel ou objectif : aussi le monde flotta-t-il entre le sentiment et la réflexion, sans que ni l'un ni l'autre ne pussent amener un résultat définitif ; le premier, parcequ'il se trouvait désormais comme émoussé, la seconde, parcequ'elle était encore trop jeune pour prendre hardiment son essor vers la voie philosophique. Ce dépérissement successif de la vie engendra nécessairement une réaction, dont les chefs comprirent aussi peu que leurs adversaires l'idée fondamentale de l'Église, traitant de superstitions et d'abus tout ce qu'ils ne pouvaient s'expliquer à l'aide de la réflexion. Régénérer l'Église, c'était pour

eux détruire l'édifice entier, avec ses formes intérieures et extérieures, sous prétexte de la ramener à l'ère idéale de la liberté apostolique, comme s'il avait suffi de retrancher ce corps de cérémonies pour revenir aux mœurs des premiers chrétiens. Voilà pourquoi leur œuvre resta toujours incomplète.

La décadence, commencée depuis plusieurs siècles, continua donc malgré la réforme; et la vie intérieure alla se relâchant de plus en plus dans le catholicisme comme dans le protestantisme. La réaction que l'état affligeant de l'Église avait excitée, prit un caractère menaçant en face de ce mécanisme sous lequel on voulait emprisonner le monde, et dont elle cherchait à se débarrasser comme d'un corps mort. Tel fut le combat de la réflexion, espèce d'arme à deux tranchans, que le serpent emploie pour perdre le genre humain dans son âge mûr. Plus la vie devint triste et monotone, plus on essaya de s'étourdir aux choses du dehors. La science subit l'influence fatale de cette époque, et vint aboutir à un dualisme désolant, où l'homme se trouva en contradiction avec lui-même. Le naturalisme faisant chaque jour de nouveaux progrès, inspira un sentiment de crainte et

d'horreur pour la religion qu'on bannit du cercle de la vie, la reléguant dans le sein de l'Église. Au milieu du 18^e siècle, le mal était à son comble en Europe. L'opposition, d'abord faible puis grandissante, jetait le masque; sous le nom de philosophie critique, elle attaquait de front le catholicisme et le protestantisme, le flambeau de la raison à la main, prétendant dissiper la nuit des préjugés, et replacer l'homme dans cet état de liberté véritable que la réforme avait indiqué de loin seulement. Ce vide immense, qui faisait de la vie un désert, et tirait de certaines âmes méditatives de ces plaintes profondes qui retentissaient partout; ces circonstances, dis-je, favorisèrent puissamment la nouvelle tentative. Princes et peuples, prêtres et nobles, tous agirent de concert pour briser les derniers liens du monde social, sans se douter qu'ils travaillaient à leur propre ruine. La philosophie, après avoir détruit, au grand contentement des théologiens eux-mêmes, les rapports existant entre la région visible et celle de l'invisible, s'insurgea contre le Saint des saints. Orgueilleuse jusqu'à l'indépendance, elle méconnut les besoins de l'âme humaine, et nia l'œuvre de la rédemp-

tion, déifiant tour à tour avec une frivolité sauvage la raison et la nature. Tout succomba sous le génie destructeur de cette époque, et bien que la foi ne disparut pas en entier, néanmoins la vie, privée de sa douce et céleste rosée, s'inclina de tristesse. Or, de même qu'il se conserve au milieu des débris un germe d'espérance, et que la vraie lumière brille plus belle par une nuit sombre et ténébreuse, ainsi se trouva-t-il une foule d'âmes pures et d'écrivains courageux qui s'élevèrent au dessus de leur génération comme autant de rochers immobiles au pied desquels vinrent se briser les vagues de ces temps orageux. Tels furent un Hamann, un Seiler, un Jacobi, un G. Hermès, un Stilling et un Eckartshausen. Ajoutons ces écoles secrètes, telles que celles des Martinistes, au sein desquelles s'élaborèrent, quoique encore mélangées d'erreurs, les doctrines théosophiques destinées plus tard à régénérer le monde.

Le flot révolutionnaire passé, on se convainquit bientôt de la nullité de ses résultats. Comme cette tendance moderne vers l'affranchissement de la pensée s'était manifestée d'une manière beaucoup plus absolue en Allemagne

que partout ailleurs, grâce à la philosophie critique qui s'efforça d'opposer à l'empirisme grossier de ses voisins l'activité de l'esprit, ce pays semblait appelé de préférence à résoudre le problème de la science actuelle, c'est-à-dire de l'autonomie, et à fonder la vérité, qui se trouve entre les deux extrêmes. Aussi les hommes d'élite revinrent-ils peu à peu de la déification du moi humain, persuadés qu'il devait exister un rapport de dépendance de la créature au Créateur. On comprit pour la première fois l'organisme de la vie universelle, que l'antiquité n'avait fait que pressentir; idée féconde, qui servit comme d'anneau mystérieux entre le réalisme de l'ancien monde et l'idéalisme du nouveau monde chrétien. Dès lors disparurent ces oppositions si tranchées entre le fini et l'infini, le sensible et ce qui ne tombe pas sous les sens, l'intérieur et l'extérieur, la liberté et la conformité à la loi. Ce réalisme, ce penchant vers l'objectivité, qui depuis des siècles entraînait la nouvelle époque, atteignit sa perfection et se trouva pleinement réconcilié avec l'idéal, auquel il était auparavant si formellement opposé. Car, après avoir suivi des principes plus élevés, on découvrit dans la

nature les lois de l'esprit, et dans l'esprit lui-même une sorte de nature : cette dernière se présenta dans son ancienne et vraie signification, comme l'expression immédiate organique, et l'extériorisation vivante et objective de l'idéalité intérieure et cachée. Cette manière de la considérer fit pénétrer l'ordre invisible des choses. On aperçut de près le lien mutuel entre le spirituel et le terrestre, que les siècles précédents, avec leur esprit de division, n'avaient pu saisir. Le réalisme ne fit qu'affermir les principes fondamentaux de la révélation, qu'on démontra scientifiquement du côté de la nature, en sorte qu'aujourd'hui tout tend vers l'union harmonique de l'homme intérieur et de l'homme extérieur (1).

(1) En signalant ici ce mouvement conciliateur et de bon augure vers lequel la science tend évidemment de nos jours, qu'il nous soit permis de citer en médecine l'apparition de *l'homéopathie*. Quand les uns proclamaient avec *Stahl* *l'activité de l'organisme humain* par rapport au monde extérieur, tandis que les autres soutenaient avec *Hofmann* qu'il était plus ou moins passif à l'égard des *modificateurs externes*, *Hahnemann* sut reconnaître l'importance de l'action conservatrice de la nature (*vis medicatrix naturæ*) et la puissance des *modificateurs externes*, en même temps qu'il saisit le lien intime qui les unissait, et s'éleva jusqu'au sentiment de leur harmonie. (N. du Trad.)

Les hommes par lesquels ce nouvel esprit s'est remué dans la pensée, et qui ont uni les deux formes opposées de la philosophie de Platon et de celle d'Aristote, élevant la science mystique jusqu'à la clarté spéculative ; les fondateurs de la nouvelle philosophie, comme Schelling et les autres chefs de l'école moderne, ont rendu un service inappréciable à l'humanité. Avec eux a fini le temps des anciennes erreurs ; ils ont rouvert le chemin de la vérité, et sont proprement les vrais réformateurs du nouveau monde. Quoique leurs premiers ouvrages ne respirent pas encore entièrement l'esprit pur et véritable, mais soient entachés plus ou moins de panthéisme ou de naturalisme, comme cela était presque nécessaire à une époque encore si profondément enfoncée dans l'incrédulité et l'orgueil, cependant leurs principes ont éveillé l'esprit religieux, et donné une base plus profonde aux vérités de cet ordre. C'est dans ce sens qu'on a retravaillé toutes les sciences, et l'on peut dire que ces hommes ont plus contribué à conduire vers la religion, que cette multitude de compendium dogmatiques du siècle dernier (1).

(1) On peut se faire une idée de la direction religieuse de

L'époque a donc évidemment atteint son plus haut point avec ces idées philosophiques. Le procédé dissolvant peut durer plus longtemps encore et attaquer la vie d'une manière et plus profonde et plus destructive, mais le germe vivant de la régénération future du monde existe déjà, et il réunira, et il revivifiera ce que plus tôt on avait séparé et fait mourir. Car cette philosophie *idéale réelle* a fourni à l'homme le moyen de se comprendre lui-même, de connaître ses plus grands intérêts,

la physique par les écrits de Steffens, Schubert, Pfaff et Baader. Cet esprit conduira encore à de plus grands résultats, et bientôt de nouvelles découvertes faites au ciel étoilé, sur la terre et dans son intérieur, aussi bien que dans l'organisme, affermiront et mettront dans une nouvelle lumière ces hautes vérités connues des anciens, mais que le sens stupide des modernes rejetait comme des songes et des superstitions. *(Note de l'auteur.)*

La direction nouvelle signalée par l'auteur est malheureusement moins générale qu'il ne suppose. En effet il ne s'agit encore jusqu'ici que d'un certain nombre de philosophes tels que Schelling, Baader etc., qui ont été conduits à cette réforme par leurs recherches dans le domaine de la métaphysique. Quel que soit le respect qui se rattache à ces noms, nous n'oserions cependant les opposer à cette foule de savans physiciens de Paris, Londres, Berlin dont les écoles ont la même tendance que celle du siècle dernier. *(Note du traducteur.)*

et d'apercevoir clairement la variété multiple de ses rapports, de saisir l'histoire de son développement et de ses erreurs, d'unir et d'harmoniser les oppositions nombreuses qui séparaient anciennement l'humanité en partis ennemis.

On a justement comparé la nouvelle philosophie à celle de Platon, sous le rapport du contenu comme sous celui du développement extérieur. Mais, de même que le monde moderne était tombé dans un formalisme beaucoup plus grossier que le monde ancien, le christianisme ayant en quelque sorte immolé la nature, et la réflexion d'ailleurs étant encore trop faible autrefois pour établir une opposition tranchée, ainsi la philosophie de Platon ne pouvait-elle atteindre ce degré de l'absolu auquel s'éleva celle des modernes, dont l'esprit pleinement dégagé des limites du réalisme, s'élançait sans obstacles dans la sphère de l'universel. Nous marchons donc incontestablement vers une nouvelle et grande époque du monde. Tout fait espérer ce joyeux avenir où les dissensions un jour assoupies, les confessions séparées se réuniront; et où un nouvel être plus élevé s'éveillera dans le christianisme.

Alors commencera, puis avancera progressivement cette glorification de la vie extérieure et réelle, dont l'absence, nécessaire jusqu'ici à cause de la faiblesse des temps antérieurs, mettait l'Église dans un état de souffrance. A cette heureuse époque, le Seigneur relèvera son Église et lui donnera une gloire plus grande que celle qu'elle avait jamais eue auparavant.

Ce nouvel esprit n'est encore en grande partie, à la vérité, qu'un état de réflexion philosophique; mais la Providence le fera pénétrer par la souffrance, l'humilité et l'abnégation, jusqu'au fond de l'âme, et il deviendra alors la propriété du cœur. Comme la fausse philosophie de la réflexion sépara la chrétienté de la religion, ainsi la vraie philosophie doit ramener de nouveau par la réflexion, la chrétienté réunie à la connaissance de la vérité (1). Les chrétiens tombés, émoussés et dégénérés par la réflexion, doivent se convertir dans leur

(1) L'union véritable entre l'État et l'Église ne saurait avoir lieu qu'autant que le premier confessera sa propre faiblesse, et que la seconde s'occupera uniquement des intérêts spirituels, après quoi, suivant les paroles mêmes du Sauveur, les *choses de la terre* lui seront ajoutées par surcroît.

entendement avant de se tourner avec leur cœur vers le salut. Si le philosophe, à l'aide de la réflexion, s'est élevé à la pure idée de l'absolu, il doit descendre de cette hauteur avec toutes les richesses spirituelles qu'il a acquises, pour s'abaisser et se subordonner à la foi, lui et sa science, avec la simplicité d'un enfant, et mettre ainsi d'accord son esprit et son cœur. En supposant qu'il continue sérieusement cet exercice salutaire, la réflexion se trouvera peu à peu absorbée en lui par la foi. Il ne connaîtra plus simplement les choses avec les idées de son entendement, mais avec la lumière plus élevée d'une foi vivante; ainsi le sentiment deviendra de plus en plus spirituel, et l'homme se sentira entraîné vers l'intérieur : il y aura même plusieurs âmes dans lesquelles, s'il plaît à Dieu, la foi s'élèvera dès cette vie à une sorte de vision intuitive. Toutefois ce serait en vain qu'on prétendrait y parvenir autrement que par le sacrifice et l'anéantissement de soi-même. Car le savoir de la science repose simplement sur la réflexion, qui ne donne que l'idée de la chose, mais non la chose elle-même, et reste toujours en dehors de l'objet sur lequel elle agit. Pour pénétrer dans le sanc-

tuale, pour atteindre l'essence, et se laisser pénétrer par elle, il n'y a d'autre moyen que de sacrifier progressivement la réflexion, et de laisser dominer en soi la grâce de Dieu, sans toutefois tomber dans le quiétisme. Encore cela ne peut-il se faire que peu à peu et avec la plus grande précaution; car, tant que l'homme n'a pas atteint par la réflexion un point d'appui sûr et ferme dans le royaume de la vérité, et tant qu'il ne s'est pas exercé convenablement dans le christianisme pratique, il est souverainement dangereux de l'abandonner exclusivement au sentiment intérieur qui, quand il n'est pas dirigé par une règle extérieure, conduit facilement à toutes sortes d'erreurs, comme nous en avons de tristes exemples dans les faux mystiques.

Oui certainement nous marchons vers une nouvelle époque; car cette platitude du siècle passé, cette incrédulité matérialiste commencent à perdre leur empire sur les esprits. Mais tout n'est pas fait encore. Le serpent qui prend différentes formes suivant les divers états de l'homme, se changeant parfois en ange de lumière, le tentera d'une autre manière. Au lieu d'entretenir en lui l'incrédulité, comme lors-

qu'il penchait vers l'antagonisme religieux, il essaiera de le prendre par le prestige de sa puissance magique et ténébreuse dans la contemplation élevée de la nature, espèce d'arbre séducteur qui a fait tomber le premier homme. Plus nous pénétrerons avant dans le monde physique et spirituel, plus la route sera dangereuse. Car, si l'homme ne croît pas en amour et en humilité, à mesure qu'il s'élève davantage dans la science, il s'embarrassera infailliblement dans les pièges des puissances des ténèbres. Un avenir gros de craintes et d'orages s'ouvre donc devant nous. Sommes-nous au temps qui doit précéder le royaume de Dieu, et où l'enfer déploiera toute sa puissance, ou bien le Seigneur purifiera-t-il encore plusieurs fois son Église, la laissant monter et descendre ? C'est ce que les combinaisons humaines ne peuvent décider avec certitude. Mais ce qui est hors de doute, c'est que, lorsque le temps de la vieillesse sera venu pour le monde, quand l'Église aura *combattu ses combats* sur la terre, le Seigneur lui accordera la paix telle qu'il est possible qu'elle existe ici-bas. Il lui fera entrevoir le doux éclair de la vie, et lui donnera comme un avant-goût du bonheur à venir,

car c'est aussi ce qu'il fait pour chaque homme en particulier. Alors tout se formera organiquement, et la fin de cet état inférieur sera un prélude de l'état supérieur qui doit lui succéder.

Revenons maintenant à l'histoire d'Israël. Soixante-dix ans après la mort du Rédempteur s'accomplissait la terrible sentence que ce peuple avait lui-même prononcée, quand il criait, au pied de la croix, *que son sang retombât sur lui et sur ses enfans*. Jérusalem était détruite, le temple livré aux flammes, et la nation dispersée dans le monde entier, pour lequel elle était un objet de mépris et d'horreur. Tel fut l'épouvantable châtiment dont Dieu la menaçait déjà sur le mont Sinaï, dans les champs de Moab, le lui rappelant ensuite par la bouche des prophètes, en cas d'orgueil et de prévarication.

Depuis, Israël est tombé sous les pieds des peuples qui marchent sur lui avec dédain. Toutefois, que le nouvel adoptif se garde bien de s'enorgueillir en supposant que l'antique descendance de Jacob soit condamnée pour jamais à un éternel esclavage. Israël est et reste toujours le peuple chéri de Dieu, suivant ces pa-

roles de l'Esprit saint : « Et, lors même qu'ils seront dans une terre ennemie, je ne les mépriserai point, je ne les rejetterai pas jusqu'à les laisser périr entièrement, et à rendre vaine l'alliance que j'ai faite avec eux, car je suis l'éternel, leur Dieu » (Levit. c. 26. v. 44). *Je ne veux pas, mes frères, écrivait l'apôtre saint Paul aux Romains (c. 11, v. 25), que vous ignoriez ce mystère, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux, savoir : qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la multitude des nations soit entrée dans l'Eglise, et qu'ainsi tout Israël soit sauvé, selon qu'il est écrit : il sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob.* Israël n'est donc pas entièrement chassé de la maison paternelle : espèce d'enfant prodigue que le père céleste châtie sévèrement parce qu'il l'aime avec tendresse, et prétend le ramener ainsi de ses égaremens, suivant ces paroles du Seigneur dans Ezéchiel : *aussi vrai que je vis, dit l'Eternel, je régnerai sur vous avec une main forte, avec un bras étendu et dans toute l'effusion de ma fureur* (Ezéch. 23).

Dix-huit siècles se sont écoulés depuis qu'Israël est tombé dans cet état d'humiliation, et

son aveuglement dure encore : exemple terrible qui prouve à l'homme jusqu'à quel point l'égoïsme et l'orgueil sont enracinés au fond de son être, et quelles épreuves il faut subir pour détruire ce péché, le plus subtil de tous ! Mais Israël ne restera pas toujours endurci. « *A la fin des temps, quand la multitude des nations sera entrée dans le sein de l'Eglise, lorsque Dieu, pour séparer l'ivraie du bon grain, fera passer l'humanité par les dernières et les plus pénibles souffrances, lui s'éveillera de son péché, et, le dernier des peuples, il reconnaîtra celui qu'il aura crucifié* (1) ». Il fondra en larmes de repentir, confessant son incapacité et son néant, et suppliant la miséricorde divine au lieu de la justice qu'il invoquait seule auparavant (2). Le sentiment que Dieu lui inspirera de son crime en fera véritablement un vase d'élection ; car plus l'âme est contrite et désolée, plus elle est capable de s'unir à la divinité. C'est ainsi qu'après s'être rendu le plus coupable des peuples, il redeviendra de nouveau la nation chérie en se faisant le plus humble et le plus pieux de tous. « *Alors Dieu*

(1) Rom. 1. 25.

(2) Zachar. 12. 10.

répandra son esprit sur toute chair ; les fils et les filles d'Israël auront des visages prophétiques (1). « L'Eternel répandra sur eux de l'eau pure (2) ; il leur donnera un nouveau cœur et un nouvel esprit, et ôtera le cœur de pierre. Ils auront un pasteur, et suivront la loi de l'Eternel ; lui sera leur Dieu, et eux seront son peuple. De même que leur réprobation, dit saint Paul (3), est devenue la réconciliation du monde, de même leur rappel sera un retour de la mort à la vie ». Cette réintégration, qui doit être le fruit du plus profond abaissement, n'aura rien d'un orgueilleux triomphe, attendu qu'Israël se voit forcé maintenant d'acheter, au poids de l'ignominie, ce qu'il pouvait obtenir autrefois par un simple acte d'abnégation. Or tel est précisément le mystère de la faiblesse des créatures qui nécessitait la souffrance dans l'œuvre de la rédemption ; car Dieu permit que tous fussent enveloppés dans l'incrédulité pour exercer seule sa miséricorde envers tous (4).

(1) Joël, c. 2. v. 26.

(2) Ezechiel, 36. 25.

(3) Rom. c. 11. v. 15.

(4) Paul. Rom. c. 11. v. 32.

Si la grande épreuve du genre humain a lieu de cette manière à la fin de son âge viril, en sorte que le dernier redevienne le premier, et que le chef détrôné reprenne sa place, Dieu pour lors renouvellera lui-même le grand homme dans chacune de ses parties, et en formera un tout vivant et harmonique. Les Juifs et les Gentils ne feront plus qu'un, et *l'humanité entière sera désignée sous le nom des douze tribus d'Israël* (1). *Tout ce qui restera dans Sion et dans Jérusalem sera appelé saint; tout ce qui est écrit pour vivre est à Jérusalem* (2). Le serpent sera enchaîné; l'Église, désormais triomphante, entraînera le monde à sa suite, entonnant comme une Reine le cantique de joies qui doit préluder à son hymen mystérieux. *Alors le Seigneur sera le Roi de toute la terre; en ce jour Jéhovah sera seul, seul sera son nom* (3). L'homme revêtra de nouveau le sacerdoce qu'il avait perdu. *La terre, suivant le prophète Osée, sera en pleine abondance, elle exaucera le blé, le vin et l'huile; et le blé, le vin et l'huile exauceront*

(1) Apocal. c. 7.

(2) Isaï, c. 4, v. 3.

(3) Zachar. c. 1, v. 9,

Israel (1). Quant à ces païens qui profanèrent son nom et plongèrent l'Eglise dans la souffrance et dans les larmes, le Seigneur les punira d'abord d'une manière épouvantable; cette période de temps passée, l'antique serpent sera relâché pour livrer à l'humanité dans son agonie ces derniers mais terribles assauts à la suite desquels le bien se séparant du mal, le grand voile de l'illusion des peuples se déchirera, la mort sera vaincue, et l'homme renaîtra de la décomposition même de son être terrestre. *Alors il y aura une nouvelle terre et de nouveaux cieux, et ils se rouleront ensemble. La lumière de la lune deviendra brillante comme celle du soleil, et la lumière du soleil deviendra sept fois plus grande que celle des sept premiers jours de la création* (2).

L'apôtre saint Jean nous laisse entrevoir ce jour mémorable dans ses visions sublimes de l'île de Patmos. Cette prophétie, qui renferme un triple sens comme la plupart des annonces de ce genre, représente d'abord la vic-

(1) Osée. c. 2, v. 21.

(2) Isai. c. 30, v. 26.

toire spirituelle de l'Église de Jésus-Christ sur les Païens quelque temps après sa fondation, telle qu'elle a eu lieu en effet. Secondement, elle désigne le triomphe parfait que l'Église céleste est appelée un jour à célébrer par delà les limites du monde actuel. Mais comme tout est organique dans le royaume de l'être, il s'ensuit qu'il doit y avoir dans la conclusion des temps une image, un symbole des rapports éternels ; or, c'est là précisément ce qui donne un troisième sens aux paroles de l'Apocalypse. Quoiqu'il n'y ait que dans le royaume de Dieu où les larmes puissent être séchées, les soupirs apaisés, et l'humanité changée en un seul corps dont Jésus-Christ formera la tête, néanmoins l'homme doit s'efforcer de réaliser ce thème dès ici-bas, autant que le lui permettent les conditions de la vie terrestre.

Peut-être se trouve-t-il un grand nombre de Chrétiens qui se révoltent à la seule pensée de la glorification future d'Israël, et tombent dans le même péché que ce peuple. Car ainsi que les Juifs, fiers de leur élection, méprisaient les Païens, qu'ils se croyaient appelés à gouverner avec un sceptre de fer ; de même y a-t-il certains chrétiens qui s'imaginent que le

baptême leur donne le droit de traiter les Juifs comme d'éternels esclaves. Présomption téméraire que le Seigneur ne saurait supporter, attendu qu'il n'y a *devant lui ni circoncision à prépuce, et que toute justification humaine ressemble à un drap maculé*. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul prémunit les Païens contre ce vice.

« Si donc, dit-il, quelques-unes des branches ont été rompues, et si vous, qui n'étiez qu'un olivier sauvage, avez été enté parmi celles qui sont demeurées sur l'olivier franc, et avez été rendu participant de la sève et du suc qui sort de la racine de l'olivier; ne vous élevez pas de présomption contre les branches naturelles. Si vous pensez vous élever au-dessus d'elle, considérez que ce n'est pas vous qui portez la racine, mais que c'est la racine qui vous porte. Mais direz-vous, ces branches naturelles ont été rompues, afin que je fusse enté en leur place; il est vrai, elles ont été rompues à cause de leur incrédulité, et pour vous, vous demeurez ferme par votre foi; mais prenez garde de ne pas vous élever, et tenez-vous dans la crainte; car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas non plus. Considérez donc la

bonté et la sévérité de Dieu ; sa sévérité envers ceux qui sont tombés , et sa bonté envers vous , si toutefois vous demeurez ferme dans l'état où sa bonté vous a mis ; autrement vous serez aussi vous-même retranché comme eux (1) ». De même que Dieu fit servir l'orgueil des Juifs à la honte de leurs descendants , ainsi humiliera-t-il au grand jour ces Chrétiens présomptueux qui oublient ce dont ils sont redevables à la grâce seule. *Réveille-toi, Jérusalem*, s'écrie le prophète Isaïe dans sa langue de feu , *assez long-temps tu bus de la main de Dieu le calice de sa colère , je veux le passer à tes bourreaux , qui te disaient de te courber afin de marcher sur toi* (2).

Les Juifs, destinés à reconnaître un jour eux-mêmes leurs égaremens et à redevenir la tête des peuples, devaient nécessairement continuer d'exister au milieu de leur troisième grande captivité parmi le monde, et conserver leur tradition et leurs écritures comme une espèce d'arche de salut. Aussi, malgré la ruine de Jérusalem, resta-t-il néanmoins dans le Ju-

(1) Saint Paul. Rom. c. 11. v. 17 et seq.

(2) Isai. c. 51, v. 17.

daïsme un centre religieux. Les *Nasi* furent, avec leur Sanhedrin, les chefs des écoles, et formèrent en même temps la puissance spirituelle de la nation. Cette institution divine était évidemment nécessaire pour recueillir et transcrire exactement la tradition appelée à servir de témoin aux générations futures. Le premier Nasi, depuis la prise de Jérusalem, fut Jochanan, fils de Sakaï, que l'empereur Titus ordonna lui-même; il eut pour successeur le Rabbin Gamaliel, fils de Simon, qui perdit la vie dans cette terrible catastrophe (1).

A l'histoire présente de ce peuple et de ses malheurs, qui ne reconnaîtrait la main de la Providence, le faisant passer aujourd'hui à travers le désert des nations, comme elle le conduisait autrefois à travers celui de Sinaï. Le Judaïsme, après avoir subi différentes phases,

(1) Pour ne point interrompre la marche de l'ouvrage, nous avons cru devoir rejeter à la fin de ce volume la liste des Nasi et de leurs successeurs, et présenter d'un seul coup aux yeux du lecteur la chaîne immense de la tradition dont les noms des Patriarches, des Rabbins et des *Poskim*, etc., forment comme les anneaux mystérieux.

(Note du traducteur.)

a fini par tomber dans un engourdissement mortel qui a nécessairement excité une réaction. Delà ces deux grands partis, dont l'un essaie de maintenir l'antique formalisme, tandis que l'autre cherche à s'en débarrasser comme d'un fardeau inutile, sans pour cela tendre vers cette liberté qui allège la rigueur de la loi. Quand et comment ce problème compliqué finira-t-il ? tel est le secret de Dieu sous la garde duquel ce peuple repose.

Permis à la prétendue civilisation de soustraire la vie du Juif au vieil orientalisme et de l'assimiler à celle de l'Europe, car ce serait quelque chose de barbare et d'antichrétien que de refuser à ces malheureux de communiquer avec nous. Mais d'un autre côté, que les gouvernemens se gardent bien de prêter la main à la destruction du rabbinisme. Ce serait vouloir extirper le Judaïsme lui-même, qui doit durer, suivant les prophéties, jusqu'à la fin du monde ; ce serait s'immiscer dans le plan que la Providence seule est chargée de réaliser. Toutefois le Judaïsme ne fut jamais plus misérable et plus digne de pitié que dans son deuil terrestre. Quel moyen l'Éternel choisira-t-il pour

opérer la renaissance de son peuple, voilà ce qui passe toute intelligence humaine; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un jour viendra où Israel rentrera en gloire.

CHAPITRE V.

Sur l'importance de la tradition juive par rapport au Christianisme.

L'ÉGLISE de Dieu étant comme le grand institut du salut, destiné à restaurer ici-bas l'image divine dans la conscience du genre humain déchû, a dû nécessairement rester dépositaire d'une tradition qui s'est transmise des anciens patriarches au peuple d'Israel, et de ce dernier au nouvel adoptif. A travers ce développement successif, on aperçoit jusqu'ici deux grands momens, qui signalent chacun une époque solennelle dans l'histoire de l'humanité, à laquelle Dieu se manifeste d'une manière de plus en plus visible, suivant son âge de maturité (1).

(1) La révélation du père dans la première période, c'est-à-dire dans la loi Mosaïque, dit *Jovius*, prépara les oreilles

Le premier moment date du passage du Tohu, ou de l'état d'absorption au premier degré de l'être individuel qui caractérise le partage du grand homme en une multitude de peuples dont un seul resta fidèle à Dieu, savoir les descendans des patriarches. La miséricorde divine, qui se proportionne aux différens états dans lesquels se trouve l'homme, recourut pour lors aux voies extérieures. Comme elle destinait Israël à servir de tête aux membres épars du genre du humain, elle prit donc une demeure visible au milieu de lui, et vint fonder le royaume de l'harmonie céleste. Ce fut au pied du Sinaï, après de longues épreuves, qu'eut lieu cet hymen mystérieux, au bruit des trompettes et des tonnerres. La loi éternelle, déjà connue des patriarches dans l'unité du sentiment, reçut des développemens objectifs analogues à ceux de la vie. C'était néanmoins tou-

et les rendit capables d'entendre plus tard la parole du fils, qui était encore obscure jusqu'ici. Dans la seconde période le fils s'annonça lui-même, mais plus par ses actions que par ses paroles. Cette prédication du fils dans la loi de grâce donne une connaissance du Saint-Esprit, connaissance qui ne sera parfaite que dans la troisième période, c'est-à-dire dans la vie éternelle.

jours une annonce symbolique, que les prophètes, au regard d'aigle, dévoilèrent de plus en plus à ces âmes brûlantes qui soupiraient après les mystères de l'avenir.

Le second moment commença aussitôt que l'homme, sorti du portique extérieur de la nature, se sentit capable d'entrer dans le sanctuaire. Le verbe éternel (Memra), qui s'était auparavant manifesté sous le symbole réel de la toute puissance, se révéla pour lors sous celui de l'idéal ou de l'amour, afin de régénérer le monde par la voie de la souffrance et d'accomplir les figures de l'ancienne loi.

La Rédemption, en faisant passer l'homme de la condition d'esclave à celle d'enfant de Dieu, dut nécessairement changer ses rapports. Malgré cela, il était impossible de passer tout à coup d'un état purement négatif à un état positif; d'un autre côté, la vie, flottant dans une espèce de milieu entre la contrainte et la liberté, l'extérieur et l'intérieur, avait besoin d'un point d'appui. On modifia donc la loi primitive en la dégageant de son caractère de crainte et d'extériorité. L'ancien Testament servit de base au nouveau; ce dernier hérita de sa partie doctrinale et de ses instructions *mas-*

soréthiques, qui établirent dans le sein de l'église chrétienne un immense réservoir alimenté par une multitude de sources. A Moïse, aux prophètes et aux Rabboni succédèrent le Messie et ses apôtres, les saints Pères et les docteurs.

Le Christianisme possède donc de même que le Judaïsme, deux espèces de tradition ; l'une écrite et l'autre orale ; deux espèces d'enseignement, l'un dogmatique et l'autre mystique. Nous devons faire remarquer ici qu'on ne doit pas prendre ces deux espèces de tradition dans le sens strict et rigoureux attaché d'abord à ce mot, sous lequel on se plaisait à regarder la première comme le corps, avec sa forme objective, et la seconde comme l'âme, douée de sa force vivifiante. Dans ce cas, il ne pourrait être question que de la tradition orale. En effet, nous ne voyons nulle part que le Sauveur ait écrit lui-même ses doctrines ; il n'ordonna même jamais formellement de le faire à ses apôtres, ainsi que Dieu l'avait prescrit autrefois à Moïse ; à quoi bon d'ailleurs, puisqu'il ne venait pas fonder une nouvelle loi, mais accomplir l'ancienne dans la souffrance ; enseignant le royaume intérieur, qui

consiste dans *l'esprit de vérité et d'amour, et la pureté de cœur* (1).

Le Christianisme, étant devenu la religion du monde, ne pouvait plus dès lors rester concentré dans l'intériorité de la vie. L'Église se vit donc obligée de recourir à certains moyens extérieurs que lui suggéra l'esprit de Dieu, et qui servirent comme de support à la faiblesse humaine. Tel fut, par exemple, le recueil qu'on fit des doctrines de Jésus-Christ trente ans environ après sa glorieuse ascension. Ces écrits n'étaient cependant destinés qu'à l'usage particulier; car les apôtres et les disciples, animés de l'esprit d'en-haut, imitèrent leur maître, et se contentèrent d'abord d'enseigner de vive voix en public. On peut comparer ces recueils de la tradition orale aux *M'gilloth* des Juifs, attendu qu'ils n'étaient faits les uns et les autres que pour un certain nombre d'initiés; aussi se trouve-t-il une foule de lacunes et d'obscurités, de sorte qu'on ne remarque pas une seule fois le jour et l'année de la naissance du Sauveur. Plus tard, on se mit à recueillir les anciens rôles (*M'gilloth*) des apôtres, avec les lettres

(1) Saint Luc. c. 17, v. 20.

qu'ils adressaient aux assemblées des fidèles , et l'on en forma le canon du nouveau Testament, qui n'est, à proprement parler, qu'une copie de de la tradition orale; car l'Église ne devait recevoir de loi qu'après la renaissance totale de l'homme , époque où l'ange annoncera pour lors aux nations l'évangile éternel , qui sera la glorification de celui de Sinaï.

Cet abrégé des écrits apostoliques n'eût pas suffi , sans doute , pour diriger l'Église, s'il n'y avait eu à côté une tradition orale supplémentaire à laquelle on emprunta de siècle en siècle, sans néanmoins jamais pouvoir former un livre aussi régulier, aussi complet en ce genre que le Thalmud. Ceci venait d'abord de ce que les Juifs ayant perdu leur constitution théocratique, se voyaient forcés, pour conserver leur tradition , de noter et de définir jusqu'aux plus petites choses, tandis que l'Église chrétienne ne se trouva jamais dans un pareil cas. En second lieu, le Judaïsme reposait sur une loi objective, lorsqu'au contraire tout est esprit et vie dans le Christianisme , qui fuit la lettre extérieure. Quoique ce dernier soit en quelque sorte l'explication , la conclusion du premier , néanmoins il a sa région occulte, plus élevée, ouverte

seulement à ces âmes d'élite capables de lire au-delà de l'horizon terrestre. Or cette région sublime n'est rien autre chose que la mystique, à laquelle Jésus-Christ fait allusion quand il dit à ses disciples, avant la Pentecôte : *qu'il lui reste beaucoup d'autres choses à leur découvrir, mais qu'ils ne peuvent encore les comprendre présentement* (1).

Le Sauveur ne venait point enrichir le monde de sciences et de connaissances qui ne se rapportent pas directement au salut. Il s'agissait d'enseigner aux hommes la volonté de son père, et de leur apprendre à marcher dans la voie pénible du renoncement et de la pauvreté; c'était là comme la grande pensée qui présidait aux différentes actions de sa vie terrestre. C'est pourquoi, s'il parle des mystères cachés, ce n'est pour ainsi dire qu'en passant, et à ceux seulement qui avaient des oreilles pour entendre. Chaque chrétien, sans doute, est tenu de croire ce que Jésus-Christ et les apôtres nous ont révélé sur les choses divines, de même que chaque Juif est contraint d'admettre ce qui se trouve contenu dans la Tho-

(1) Jean. c. 16, v. 12.

rah, avec cette différence néanmoins, qu'il n'y a point d'obligation morale pour le premier comme pour le dernier, de scruter les mystères. Le fidèle, dans le Christianisme, doit effectivement plutôt marcher dans le sentier de la foi que dans celui de la science. En vain, du reste, prétendrait-on imposer à chacun cette simplicité, cet abandon d'enfant. Quiconque se sent épris d'un vrai désir, comme les Pères et les docteurs de l'Église, de s'approcher de la source éternelle de vie, peut se laisser aller à l'attrait de son âme, pourvu qu'il le fasse avec beaucoup de discrétion et d'humilité. L'Église, sans se contenter de permettre ces hautes études, les a elle-même favorisées comme un moyen propre à réveiller l'activité intérieure, tout en prenant des mesures sévères contre les moindres extravagances en ce genre. C'est qu'en effet l'orgueil de l'esprit qui accompagne la fausse mystique, en rend les suites beaucoup plus dangereuses pour le salut que le mal qui naîtrait du défaut opposé.

Après cette digression, revenons maintenant à notre sujet principal.

Nous disions donc plus haut que la tradition chrétienne se rattache à celle des Juifs

comme à un centre fondamental. Cette idée date de trop loin pour être une simple hypothèse; nous la retrouvons déjà plus ou moins développée dans les écrits des premiers Pères de l'Église et des mystiques chrétiens qui ont su pénétrer le sens profond du Judaïsme. Ainsi *Galatinus*, par exemple, démontra dans son livre intitulé : *De veritate religionis Catholicæ*, le rapport frappant entre la mystique juive et les dogmes de l'Église. Sans examiner si le livre *Galia Rasija* qu'il cite est réellement du rabbin Juda, on ne saurait nier que cet ouvrage, dont il existe un exemplaire dans la bibliothèque d'Oppenheim à Hambourg, n'ait été composé d'après une antique tradition juive, attendu qu'on y retrouve une foule de passages semblables à ceux du Sohar (1). C'est peut-être le même cas avec les écrits attribués à Esdras, dans lesquels *Pic de la Mirandole* prétend découvrir *le mystère de la sainte Trinité, l'incarnation du Verbe, la naissance du Messie, le péché originel, la rédemption, la Jérusalem céleste, la chute des démons, la hiérarchie des Anges*; car toutes ces choses sont indi-

(1) On peut comparer le *Specimen Theologicæ. op. Gottf. Christ. Sommeri.*

quées plus ou moins clairement dans le Sohar. Rittangel, dans ses *Hautes Solennités*, parle de certains livres secrets retrouvés en plusieurs endroits de la Pologne, et dont la lecture l'a convaincu qu'il n'y avait pas un seul titre, une seule lettre dans le Nouveau-Testament qui n'existassent en même temps dans le Judaïsme. La plupart des savans chrétiens qui se sont occupés d'études bibliques, tels que *Cunæus*, *Carpzov*, *Lundius*, soutiennent la même chose quoiqu'en d'autres termes, de sorte qu'il s'en faut de beaucoup que notre proposition soit nouvelle.

Comme nous essaierons de prouver d'une manière critique dans la seconde partie de cet ouvrage, l'existence d'une tradition mystique parmi les Juifs, et sa transmission dans le Christianisme, nous nous contenterons pour le moment d'une remarque générale; c'est que, tout s'enchaînant organiquement dans la nature, les symboles de l'Ancien-Testament devaient nécessairement s'accomplir dans le nouveau.

La différence entre la loi et les prophètes d'un côté, et la doctrine du Sauveur de l'autre, était évidemment trop grande pour ne pas supposer en outre des explications particulières

qui servissent à la fois de guide et de transition. Comment Jésus-Christ et ses apôtres se fussent-ils avisés de faire reposer tout l'édifice de leur enseignement sur de simples allégories enveloppées d'obscurités, si les Juifs n'avaient déjà été familiers avec ces interprétations mystiques de l'écriture ? Lors donc que le Sauveur reproche aux Sadducéens leur ignorance de l'écriture, concernant la résurrection qu'il démontre par ce passage de Moïse : *Je suis le Dieu d'Abraham, le dieu d'Isaac et de Jacob* (1), ajoutant ensuite *que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivans* ; cette preuve, néanmoins, ne porte sur aucun fondement logique. Il ne s'agit ici que d'une explication mystique qui réclame l'appui d'une autorité supérieure pour engendrer une conviction générale et objective. Or cette autorité repose, ou sur une tradition précédente, ou sur une foi immédiate en celui qui dévoile de tels mystères. Maintenant Jésus-Christ ayant eu recours à cette manière d'enseigner, dès qu'il parut en public, avant même qu'on crût fermement à sa mission divine, il s'ensuit in-

(1) 3 Mois. 6. 16.

contestablement que les Juifs connaissaient déjà ces explications mystiques de l'écriture fondées sur la tradition. Dans le cas contraire, ce peuple, réduit à sa science monothéistique, eût été moins avancé que les Païens, dont la théosophie renfermait implicitement les mystères de la Trinité et de la Rédemption, tandis néanmoins que la Providence ne devait lui laisser aucun moyen d'excuse.

Le Sauveur lui-même confirme partout dans son enseignement notre assertion, quand il en appelle à la loi et aux prophètes chaque fois qu'il s'agit d'une question importante. *Si vous croyez à Moïse, vous croirez aussi à moi puisqu'il a parlé de ma personne* (1). Christ, sur la route d'Emmaüs, prouve, à l'aide de Moïse, aux deux disciples, *qu'il devait souffrir et mourir* (2). Saint Paul lui-même assure qu'il n'a rien dit, *que ce que Moïse et les prophètes ont déjà dit; savoir : que Jésus-Christ doit souffrir* (3). En supposant donc que les Juifs fussent étrangers à cette manière d'expliquer le sens occulte de certains passages du

(1) St. Jean. 5. 46.

(2) Luc. c. 24. v. 26 et 27.

(3) Act. Apot. c. 26. v. 22 et 23.

Pentateuque, les Pharisiens surtout ne se seraient-ils pas récriés dès le commencement contre une pareille innovation ; or c'est ce que nous ne voyons nulle part. Ce qui les blessait, c'étaient uniquement les reproches du Sauveur contre l'orgueil humain qu'il attaquait dans leurs personnes. Nous devons citer en outre plusieurs endroits du Nouveau-Testament renfermant un sens profond, et que nous ne retrouvons pas indiqué une seule fois dans l'Ancien. Tel est, par exemple, dans saint Mathieu, celui de la généalogie du Messie, où l'évangéliste ne nomme aucune autre femme que Thamar, Ruth et Bethsabé ; ajoutons-y la circonstance du bœuf et de l'âne présents dans la crèche à la naissance du Sauveur, des ténèbres générales survenues au moment même où il expire attaché à la croix. Comme tout a sa signification mystique dans la vie de Jésus-Christ, et que nous ne retrouvons rien à ce sujet dans l'Ancien-Testament, il s'ensuit qu'il doit y avoir eu une tradition juive qui en fit mention (1).

(1) La liturgie catholique renferme une foule de choses évidemment fondées sur l'ancienne mystique juive ; tel est, par exemple, ce symbole qui représente la Ste. Vierge

Ce fait devient incontestable quand on compare les anciens écrits des Juifs, publiés avant et depuis la ruine de Jérusalem, tels que le Thalmud, les *Midraschi* et le Sohar, avec les Évangiles, les Actes des Apôtres, l'Apocalypse de saint Jean et les Pères de l'Église. Leur ressemblance est frappante, soit pour la forme, soit pour le contenu. La plupart des figures de l'Apocalypse se trouvent employées dans la Cabale, ce qui a fait regarder aux néologues les sublimes visions du solitaire de Pathmos comme un produit de la Cabale juive chrétienne, et un faux retour vers le Moïsme. Sans parler ici des autres Pères de l'Église, Origène va jusqu'à prétendre que le fils de Jethro comprenait la signification de *l'Agneau Pascal, de la nouvelle lune et du Sabbat*. Il pense que ceux-ci avaient emprunté aux Juifs leurs explications allégoriques. Selon saint Hilaire, Moïse aurait confié aux Septante d'importans mystères auxquels le Seigneur

couronnée de douze étoiles et le serpent sous ses pieds. On peut faire la même remarque par rapport aux noms de *Porte du Ciel, de Tour de David*, etc, qui lui sont donnés dans les litanies.

fait allusion, quand il recommande au peuple d'observer ce qu'enseignent les Scribes et les Pharisiens assis sur la chaire de Moïse. Saint Jérôme explique, dans une de ses lettres (l. 117), pourquoi la version grecque était si différente du texte hébreu : *C'est que les Septante ne voulaient pas dévoiler au roi d'Alexandrie les mystères de l'Ecriture, au moins ceux qui avaient rapport à la venue du Messie, se gardant bien de donner le saint aux chiens et de jeter les perles devant les pourceaux.* Eusèbe, dans sa Préparation évangélique (l. 2, c. 20), croit, avec plusieurs pères de l'Eglise, que Platon avait beaucoup emprunté aux Hébreux. Le quatrième livre d'Esdras, composé peut-être dans les premiers siècles de l'Eglise par un auteur chrétien, prouve du moins que la croyance à une tradition juive était généralement répandue. Nous en citons ici un passage dans lequel Dieu s'exprime de la sorte : « *Je me suis révélé à Moïse dans le buisson d'épines, et lui ai parlé lorsque mon peuple était esclave en Egypte; ce fut lui que je désignai pour être son libérateur, après quoi l'ayant conduit sur la montagne de Sinai, où il resta plusieurs jours, je lui découvris l'avenir*

et la fin des temps. Plus loin le Très-Haut dit à Moïse : Faites connaître les premiers livres qui traitent du pur et de l'impur ; mais quant aux soixante-dix derniers, conservez les avec respect ; qu'il n'y ait que les sages de votre peuple à les lire , car ils sont la veine de l'intelligence, la source de la sagesse, et le fleuve de la science ». Puis l'écrivain ajoute que Moïse fit ainsi.

Enfin il suffirait , pour se convaincre de tout ce que nous avons dit jusqu'ici , de se rappeler l'histoire de saint Jérôme , se mettant en rapport avec des Juifs de Tibériade et de Lydda, non seulement pour apprendre l'hébreu, mais encore afin de connaître les explications secrètes dont ce peuple était en possession. Ce père de l'Église assure que les prophètes , et notamment Jérémie, connaissaient la mystique des lettres (Th'murah). On en trouve plusieurs traces ainsi que de celle des nombres dans les écrivains des premiers siècles , tels que Hermas , Clément d'Alexandrie, Barnabas, Tertullien etc.

Nous ne voulons pas nier l'influence marquante du Christianisme sur le Judaïsme ; mais d'un autre côté nous prétendons qu'il ne fit

que ranimer de son souffle de vie ce qui était à peu près mort, sans rien ajouter de nouveau. Voilà pourquoi les Juifs, craignant que l'étude de la Cabale ne conduisît au christianisme, voilèrent cette science de plus en plus, et s'imposèrent, comme une règle sévère, de ne jamais initier que ceux qu'ils jugeraient suffisamment affermis dans la foi de leurs pères. Ce qui manquait à la mystique juive, c'était cette vertu céleste qu'elle eût dû puiser dans l'acte de la Rédemption; aussi se consuma-t-elle depuis dans un cercle étroit de formes et de subtilités pharisaïques, de même qu'une plante se dessèche et finit par dépérir faute de sève. Plus tard, les pères de l'Église jetèrent sur ce corps mort comme un vêtement de glorification, et ces antiques traditions, après avoir formé d'abord ce qu'on appela la *discipline secrète*, servirent ensuite de base à la théologie mystique du moyen-âge (1).

(1) Denis l'aréopagite l'ancien n'a fait qu'exploiter la Cabale juive dans un esprit chrétien. C'est le même cas avec les autres mystiques, tels qu'*Albert-le-Grand*, *Raimond Lull*, *J. Trithenius*, *Pic de la Mirandole*, *Agrippa*, *Paracelse*, *R. Fludd*, *Van Helmont*, *A. Kircher*, les *Rose-*

Quoique nous ne puissions plus distinguer ce que les pères de l'Eglise et les Mystiques tirèrent de la Tradition, d'avec leurs inspirations personnelles, il ne s'en suit pas pour cela que la première soit inutile : au contraire ces révélations particulières ne prennent un caractère d'évidence qu'autant qu'elles s'harmonisent avec la Tradition. Sans doute il se trouva de tout temps de ces âmes pieuses et simples qui ne lurent jamais d'autre livre que l'Ecriture-Sainte, et pourtant pénétrèrent plus loin dans la connaissance des mystères que beaucoup de savans, dont la vie méditative se passa toute entière dans l'étude des traditions. Mais cet accord frappant entre la révélation interne et la révélation externe prouve précisément la vérité de celle-ci. Les visions particulières de certains chrétiens sont à peu près à l'ancienne Mystique juive ce qu'un commentaire serait au texte original, témoin les écrits d'un Jacob Bœhme, d'un Swedenborg, et tout dernière-

Croix et les Martinistes. Ces traditions à la vérité étaient mélangées d'idées platoniques, pythagoriciennes, arabes, égyptiennes et persanes. Voyez *Frédéric de Schlegel*, dans son histoire de la littérature, 2^e vol.

ment les communications orales de la célèbre *Voyante de Prevorst* (1).

Les Pères de l'Eglise et les Mystiques chrétiens, comme Denis l'aréopagite, ont donc puisé beaucoup de choses dans la tradition juive sans néanmoins, la transporter toute entière dans le christianisme, attendu qu'il n'y en avait alors qu'une fort petite partie d'écrite. Un grand nombre de ceux d'entre eux qui se convertissaient ne la connaissaient d'ailleurs qu'imparfaitement. On ne sera par conséquent point étonné de nous entendre soutenir que les premiers chrétiens

(1) Jacob Bœhme, né dans une condition très pauvre, réduit à l'état de cordonnier, se trouva doué d'un génie extatique qui le transporta à ce moment solennel et primitif où l'homme paradisiaque jouissait de *l'intuition centrale*. Il prétendit assister par la pensée à l'origine des choses. Son esprit fut comme absorbé dans cette contemplation absolue; aussi lui fut-il impossible d'aller plus loin. On pourrait comparer Jacob Bœhme à *cette roue merveilleuse de la Genèse*, dont il parle à propos de la nature; c'est qu'en effet il revient dans chacun de ses ouvrages à cette *Genèse universelle*, témoins les *trois principes* et le *grand mystère*.

Quant aux visions de cette pauvre femme, morte depuis quelques années seulement dans un village du Wurtemberg, et connue sous le nom de *Voyante de Prevorst*, ce phénomène psychologique a paru digne de fixer l'attention des savans d'Allemagne, tels que d'un Schubert, d'un Gærres et d'un Baader.

(N. du Trad.)

possédaient seulement quelques fragmens qu'il eût été difficile, pour ne pas dire impossible de compléter ; car aujourd'hui même il existe une foule de manuscrits sur la Cabale, ignorés du peuple juif, qu'on se garderait même bien de lui dévoiler. Quelle peine, par exemple, n'en a-t-il pas coûté à Origène et à saint Jérôme pour apprendre seulement à lire le texte hébreu. Quant à l'étude particulière des commentaires écrits en chaldéen, elle leur resta inaccessible : le premier n'entendait pas ce dialecte, et le second ne s'y appliqua guère avant sa vieillesse.

Nous sommes après cela en droit de conclure que la science des Pères, relativement à la tradition, se bornait à ce qu'ils avaient appris de vive voix. Ajoutons qu'il eût été imprudent peut-être de l'exposer en entier, vu les dangers qu'eût rencontrés la foi des néophytes. L'histoire de la secte des Gnostiques ne le prouva que trop malheureusement. Il s'agissait avant tout de soustraire l'homme au pouvoir de la nature et à l'orgueil de la science, afin de le conduire par la simplicité de la foi au sentier de la rédemption. On recueillit donc la partie historique et allégorique, y compris les choses

ayant immédiatement trait à Jésus-Christ et à son Eglise. Ceci suffisait d'ailleurs pour le moment.

L'Eglise chrétienne une fois répandue dans le monde , le sentiment de l'amour devait se développer de plus en plus dans l'âme du fidèle; son esprit, dégagé des limites qui le retenaient auparavant, se serait élancé dans une sphère de liberté toute nouvelle, renouant alliance avec la nature dont il n'eût eu plus rien à craindre désormais. Telle était la marche régulière de l'humanité. Malheureusement il n'en fut pas ainsi. L'esprit surnaturel, qui dédaigne toute espèce d'appui terrestre, se retira peu à peu, la réflexion humaine entreprit de continuer l'œuvre commencée par l'enthousiasme sublime des Pères, et l'on vit s'ouvrir pour lors la deuxième grande époque dans l'histoire du christianisme.

Comme il n'y avait plus à craindre de retour vers l'Eglise juive, la plupart des savans chrétiens se mirent à étudier les sources avec beaucoup d'ardeur. On scruta le judaïsme en tout sens, publiant une foule d'écrits qui avaient pour but de démontrer le rapport intime existant entre lui et le christianisme. Ce fut là que

tendirent les travaux de *Reuchlin*, *G. Alabastus*, *Gasparellus*, *Ath. Kircher*, *Hackspan*, *Hornbach*, *Hottinger*, *Leusden*, *Buxtorf*, *Schickard*, *Vagenseil*, *Vitruga*, et de plusieurs autres. *Knorr de Rosenroth* s'acquitt surtout un grand mérite par son ouvrage de la *Cabale dévoilée*. Malgré le zèle et la constance que déployèrent ces savans, l'œuvre des Pères n'en resta pas moins inachevée et le monde continua à déchoir de siècle en siècle, car il n'y a que l'esprit qui puisse le relever et le soutenir : la science et la réflexion abandonnées à elles seules en sont incapables.

Ce mécanisme, qui défigurait la nature humaine et faisait de l'homme un être purement passif, ne manqua pas d'exciter une réaction violente, ce fut celle de l'autonomie. Cette dernière, saisie d'un profond dédain pour l'empirisme grossier qui avait paralysé toute espèce d'essor, méprisa la nature visible et finit par se jeter dans un rationalisme extravagant ; l'orientalisme fut regardé comme une chose surannée, l'étude des Pères négligée, et l'on prétendit s'en tenir à un christianisme populaire. Grâce à Dieu néanmoins cette époque de platitude et d'inconséquence disparaît peu à peu. L'esprit

humain , après avoir passé long-temps d'un extrême à l'autre , a pressenti enfin le point de la bienheureuse unité où doivent harmoniser ensemble l'empirisme et le rationalisme, la liberté et la nécessité. Telle est l'idée de la vie absolue , idée qu'on n'avait encore jamais émise aussi clairement et qui a répandu une vive lumière sur le monde chaotique de la science , dans les profondeurs de l'esprit comme dans celles de la nature.

Quoique notre époque soit supérieure aux temps anciens du christianisme pour les vues intellectuelles, elle en est cependant bien loin encore sous le rapport de la valeur intrinsèque. Notre supériorité consiste dans la connaissance , mais nous ne comprenons presque rien encore dans l'action. Ce qui nous manque , ce n'est pas la science, mais bien plutôt la foi , l'amour , l'humilité , l'obéissance et la vraie piété ; et ce ne sera que lorsque nous aurons acquis ces choses que le Christ vivra véritablement en nous , et que nous porterons des fruits de vie. Il ne faut pas s'imaginer cependant que nous puissions nous passer de la science pour un siècle élevé dans la réflexion comme le nôtre. Elle est indispensable , non comme but , mais

comme moyen d'être intelligible et de donner à ce désir ardent de notre cœur sa vraie direction. Il faut traiter la science avec la plus grande circonspection. Convaincu de la difficulté que présente une telle entreprise et de la médiocrité de ses talens naturels, l'auteur de cet ouvrage a plus d'une fois été saisi de crainte et de frayeur ; plus d'une fois la pensée lui est venue de laisser le travail entrepris ; mais un attrait irrésistible lui a fait continuer cet écrit. Puisse ce faible essai, qui, nous l'avouons ici, a d'abord été le fruit d'études commencées par un vain attrait philosophique, servir à l'auteur de moyen de salut.

Le moment solennel est donc évidemment venu de renouer cette chaîne traditionnelle interrompue au dix-huitième siècle, et d'achever l'œuvre commencée. Une foule d'âmes soupirent après les profondeurs du christianisme dont la mystique juive doit nous donner l'intelligence. C'est à cette dernière à faire revivre l'étude des saints Pères, à fonder une haute théologie et à préparer, un point central dans lequel se retrouveront les diverses croyances désunies. Ces recherches contribueront à asseoir les sciences métaphysiques sur une base solide ;

elles fraieront le sentier qui doit conduire à l'histoire véritable et primitive de l'humanité, et serviront comme de fanal salutaire dans le labyrinthe obscur des mythes et des constitutions des peuples. Du reste, notre intention n'est point de transporter dans le monde chrétien la Cabale juive avec toutes les subtilités qui s'y rattachent ; nous ne voulons en prendre que la substance pour la développer ensuite, comme firent les Pères de l'Église dans un esprit tout chrétien. Sans doute la mystique juive renferme beaucoup de choses extravagantes, empreintes d'un certain air de réalisme, quelquefois même de fatalisme, ce qui l'a fait accuser de panthéisme par un grand nombre d'adversaires ; néanmoins il y a des raisons suffisantes de croire que les passages dont il est ici question sont simplement des figures, témoin l'usage fréquent qu'on en fait dans le Thalmud et l'explication toute spirituelle qu'en donne le Sohar. Quant au second point de l'accusation, nous ferons remarquer que la vérité touche en effet de très près le réalisme et le fatalisme, et qu'il faut un sentiment épuré par l'esprit du christianisme pour tenir un juste milieu et ne pas perdre la liberté dans les rapports absolus et

éternels : or c'est précisément ce qui manquait aux Cabalistes, plongés dans l'intuition *réelle* de la vérité, à laquelle il ne s'agit que d'ajouter le côté *idéal* du christianisme. Telle est l'œuvre de notre époque qui s'entend surtout à faire disparaître les plus fortes contradictions, et marche désormais vers l'harmonie universelle.

Voici, en terminant ce sujet, le jugement de Ligtfoot sur les écrits des Juifs : « Il n'y a, dit ce savant, dans ses Heures hébraïques et thalmudiques, aucun auteur qui tourmente et décourage le lecteur comme les écrits des Juifs, de même qu'il n'y en a point d'aussi attrayant et qui lui fasse éprouver autant de plaisir ; nulle part plus de frivolités et de minuties, et nulle part néanmoins plus de choses utiles. D'un côté la doctrine évangélique n'a pas d'ennemi plus ardent, et d'un autre le texte sacré n'a pas de commentaire plus lucide. En un mot, pour les Juifs ce ne sont que de folles interprétations, qu'un poison mortel ; tandis que les Chrétiens peuvent en tirer un grand profit pour leurs études, et les faire servir à l'explication du nouveau Testament. »

CHAPITRE VI.

Sur l'origine de la langue et de l'écriture hébraïques.

L'Hébreu appartient à la famille des langues Sémitiques, qui ne diffèrent entre elles que par les dialectes. Ces dialectes étaient l'Araméen à Babylone et dans la Mésopotamie, le Syriaque à l'ouest, et l'Arabe au sud. L'Hébreu néanmoins se distingue par une simplicité, une précision et une spiritualité admirables; tandis qu'il y a quelque chose de plus extérieur et par conséquent de plus matériel dans le Syriaque et l'Araméen, cadencés pour ainsi dire par une multitude de tons. Quant à l'Arabe, c'est celui qui se rapproche le plus de l'Hébreu. La supériorité de la langue hébraïque sur les autres dialectes, prouve, en dernier résultat, qu'elle forme comme le tronc de l'arbre primitif dont ceux-ci représentent les différens rameaux.

Suivant la tradition juive , l'Hébreu aurait été la langue des premiers patriarches ; plusieurs le font même remonter jusqu'à Adam. Quoi qu'il en soit de cette opinion dont le sens littéral est inadmissible , il suffit de reconnaître la Bible comme un livre révélé , pour être forcé d'avouer que la langue dans laquelle il est écrit est une image fidèle mais terrestre de la langue première ou paradisiaque ; de même que l'homme , dans son état actuel de décadence , conserve encore quelques débris de son ancienne grandeur (1). Aussi retrouvons-nous dans les noms sacrés comme un souvenir magique d'Eden , témoin ceux d'*Adam* et d'*Eva*, que Dieu donne , l'un au premier homme , parce qu'il le fit de la *terre* , l'autre à la femme , comme à la mère des *vivants*. L'analogie mystérieuse entre les mots *Adam* et *terre* , *Eva* et *vie* , *Caïn* et *acheter* , n'existe d'ailleurs que dans l'hébreu. Ajoutons qu'il suffit , pour se convaincre de l'origine de cette langue , de se rappeler sa structure admirable , sa volubilité

(1) Il en est de la langue primitive comme des quatre fleuves d'Eden , dont nous apercevons le cours sans pouvoir retrouver leur source commune. (N. du Trad.)

éthérée, avec son système d'évolutions et de transpositions, tel que nous l'avons fait connaître dans le chapitre premier.

La famille de *Sem*, qui compta parmi ses principaux membres Héber et Abraham, conserva pure la langue primitive qu'on distingua du dialecte ordinaire, l'Araméen. Les patriarches, habitans de la Chaldée, eurent donc deux langues, l'une pour les choses saintes, et l'autre qu'ils employèrent dans leurs rapports avec les peuples voisins. Nous voyons en effet que Jacob et Laban se servent de mots différens pour désigner le même lieu (Genèse, 31. 47). Le dialecte Araméen se perdit peu à peu parmi les descendans de ce patriarche pendant leur séjour en Egypte, en sorte que la vieille langue de la famille devint celle de la nation, qui la garda dans le pays de Chanaan, jusqu'à ce qu'elle eût fini par abandonner tout à fait les voies de Dieu; car il est constant, d'après Josué et Jérémie (36. 11. 5. 15), que le peuple ne comprenait point encore l'Assyrien et le Chaldéen. Ce fut seulement sous Manassé, qui voulait exterminer l'ancienne religion pour y substituer un culte étranger, que le premier commença à s'introduire. Il n'y a que cette manière aussi

d'expliquer comment il était possible que les Juifs perdissent leur première langue pendant les soixante-dix ans de captivité à Babylone, tandis qu'ils avaient bien su la conserver pure en Egypte malgré un séjour de plus de deux siècles. L'usage du Chaldéen rendit peu à peu à l'Hébreu son titre premier de langue de famille.

Outre les peuples Sémitiques déjà désignés, il en existe encore deux autres de la race de Cham qui possédèrent un dialecte semblable à l'Hébreu ; ce furent les Phéniciens et les Chananéens. Néanmoins il serait impossible de prouver, ainsi que le soutiennent les critiques, qu'ils parlèrent d'abord la vraie langue hébraïque, et qu'Abraham ne fit que la leur emprunter ; car quelque ressemblance qu'il y ait entre l'hébreu, d'un côté, et les inscriptions qui nous restent de ces peuples, telles que les passages rapportés par Plaute, cependant la plupart des mots ont une tournure forcée anti-hébraïque ; il semble d'ailleurs qu'on y a mêlé une foule de sons étrangers. Du reste les traits de parenté que saint Jérôme et saint Augustin (1)

(1) *Hieronymus* in *Jés.*, 7. *Lingua punica quæ de Hebræorum fontibus manare dicitur.*

remarquent entre l'Hébreu et le Punique ne suffisent pas pour conclure que ces deux langues n'en formèrent qu'une seule, d'autant plus que le premier dit ailleurs, que le Chananéen tient le milieu entre l'Égyptien et l'Hébreu(1). Quoique ce Père de l'église parle ici dans un sens mystique, il s'ensuit pourtant évidemment qu'il regarde l'Hébreu et le Chaldéen comme deux dialectes différens, et reconnaît celui-là pour la langue primitive et sacrée. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les rapports commerciaux des Phéniciens avec les peuples de race Sémitique, dont ils étaient voisins, leur firent aussi conserver ce dialecte. Dès qu'Abraham arrive dans le pays de Chanaan, nous ne voyons pas, il est vrai, que la Bible fasse mention une seule fois de la différence existante entre la langue de ce patriarche et celle des habitants: tous les noms de villes, de lieux et de personnes sont purement hébreux; mais ceci ne

Augustinus, Quæst. in Jud., 6, 16. Istæ linguæ non multum inter se differunt. — Tract. 15, in Joan. : Cognatæ quippè sunt linguæ istæ, hebraïca et punica.

(1) Non possumus loqui linguâ hebraicâ, sed linguâ chananitide, quæ inter ægyptiam et hebræam media est, et hebræa magnâ ex parte confinis.

prouve pas qu'on ne les désignât autrement dans le pays même, car l'Écriture, ne rapporte ces noms que parce qu'ils font allusion à quelque circonstance particulière de la vie des Patriarches. Pour ne point nous perdre dans de trop grands détails, nous nous contenterons de remarquer en passant, à l'appui de notre thèse, que les membres de la famille de Caën ne s'étaient certainement pas donné les noms qu'ils portaient. Il suffit d'un peu d'attention pour s'en convaincre : prenons par exemple, celui de *Nemrod*, qui signifie en hébreu un *opiniâtre*; il est difficile de supposer que ce roi se soit ainsi qualifié lui-même : d'où nous concluons que tous les noms propres de l'histoire sainte renferment une signification symbolique, et qu'il faut les regarder comme autant d'hiéroglyphes mystérieux.

Les Juifs possèdent aujourd'hui trois espèces d'écriture. La première, qu'on appelle *écriture carrée*, à cause de la forme de ses caractères, ne sert qu'aux choses saintes; la dimension majestueuse de ses lettres ne permet pas de l'employer dans l'usage habituel de la vie. Les couronnes, ou *Thagin*, qu'on prendrait pour autant d'auréoles, leur communiquent un

souffle de sainteté qu'elles n'avaient point auparavant. D'après la tradition, c'est de l'écriture carrée que sont sortis les autres alphabets. La seconde espèce, dont on s'est servi pour copier la plupart des livres juifs, est en quelque sorte une contrefaçon de la première; on l'appelle *Raschi*, vraisemblablement parceque Raschi l'a prise en écrivant son célèbre Commentaire sur la Bible et le Thalmud. La troisième enfin est l'écriture courante ordinaire, qui ne conserve presque aucun trait de ressemblance avec la première.

Nous manquons absolument de documens historiques pour savoir quelle était la forme de l'écriture avant l'exil de Babylone, attendu qu'il ne nous reste rien de cette époque que les livres sacrés. Peu de temps après, il est cependant fait mention de deux espèces d'écriture: savoir, de l'écriture carrée dont nous avons parlé plus haut, connue aussi sous le nom d'Assyrienne; en second lieu, d'une autre appelée Hébraïque, pour la distinguer de la précédente. Nous connaissons les caractères de la première à l'aide des inscriptions des monnaies juives qui nous sont parvenues. L'écriture Samaritaine s'en rapproche beaucoup; c'est pourquoi les

Samaritains eux-mêmes la qualifient d'écriture hébraïque, tandis qu'il attribuent à Esdras l'écriture carrée. L'usage de cette écriture hébraïque ayant fini par se perdre entièrement chez les Juifs depuis la ruine du second temple, on forma de l'écriture carrée les alphabets dont nous avons dit un mot ailleurs, et qui servirent dans le cours ordinaire de la vie.

Les philologues et les critiques doivent sans doute trouver étonnant que les Samaritains attribuent à Esdras l'écriture carrée, regardée comme si sainte et si antique, tandis que les Juifs de leur côté lui donnent le nom d'Assyrienne : il est impossible d'ailleurs de n'être pas frappé des traits de ressemblance existans entre les caractères Hébreux et Phéniciens ; ce qui ferait croire que l'écriture carrée est postérieure à l'exil de Babylone, et que celle dont les Juifs se servaient d'abord sous le nom d'écriture hébraïque, viendrait du Phénicien.

La première fois qu'il est fait mention de l'art d'écrire, c'est à l'occasion des Tables de la loi, dans le second livre de Moïse ; on y revient un peu plus bas, quand Dieu ordonne au prophète de la transcrire (c. 34, v. 27). Comme on n'en trouve d'ailleurs aucune autre trace dans

l'histoire des patriarches, et qu'il n'est pas à présumer qu'ils en aient eu besoin au milieu de leur vie simple et nomade de pasteurs, la plupart des critiques en concluent que Moïse apprit l'art d'écrire à la cour d'Égypte, et introduisit parmi les Israélites l'alphabet Phénico-Egyptien qui subsista jusqu'à l'exil de Babylone, où les Juifs perdirent pour lors leur première écriture ainsi que la langue nationale qu'Esdras remplaça par la langue et l'écriture Chaldaïques; cette dernière est appelée aujourd'hui *écriture carrée*. Ils citent à l'appui de leur assertion le témoignage de saint Jérôme et plusieurs passages du Thalmud (1).

L'homme avec ses facultés intellectuelles et son monde de pensées à l'état de sommeil, représente d'une manière terrestre la Divinité portant en elle de toute éternité l'idée de la

(1) Avant d'examiner ces raisons, il serait sans doute utile de commencer par faire quelques remarques générales sur l'origine et les propriétés de l'écriture; mais comme cette question se rattache à celle de *l'origine du langage*, on peut consulter ici l'auteur de la Législation primitive. M. de Bonald a suffisamment réfuté le *naturalisme* de Condillac et de l'école sensualiste. Quant à nous, nous nous contenterons d'ajouter les considérations que donne M. Molitor.

(Note du Traducteur.)

création. L'acte qui descend la pensée de la région de l'esprit dans celle de l'âme, révèle l'unité sous la forme du multiple et sert à l'intelligence de moyen de communication; cet acte, dis-je, nous le nommons le langage. La parole est donc le passage du monde intérieur idéal au monde extérieur réel, qui limite en quelque sorte la pensée et lui donne un corps.

Comme la pensée humaine est un reflet de l'idée primitive éternelle, telle qu'elle existe en Dieu, ainsi la parole n'est qu'une image de la création infinie, ou l'extériorisation de l'idée première que Dieu fait passer à l'état d'être. Le Père ayant tout créé par le Fils, les Cabalistes et l'Écriture l'appellent le Verbe dans lequel sont contenues sous une forme synthétique infinie toutes les paroles que le Père a prononcées. La parole est dans la pensée, de même que le Fils est dans le Père, sans qu'on puisse séparer l'un de l'autre. En effet la pensée n'est qu'une parole intérieure à l'état de puissance. Quant aux cinq organes du langage qui servent de conducteurs au monde des idées, ils sont comme autant de rayons partant d'un même centre, c'est-à-dire de l'esprit.

Chaque créature, qu'elle appartienne au

monde visible ou invisible, sans en excepter ni les anges, ni l'esprit ou l'âme humaine, possède une espèce de corps qui varie suivant les différens degrés : c'est là ce qui constitue précisément l'être personnel de la créature. Pour nous servir du langage des Cabalistes, le Père représente donc la pensée engendrant de toute éternité l'idée de la création que le Fils féconde sans cesse de son souffle d'amour, tandis que le Saint-Esprit achève l'œuvre mystérieuse en lui donnant un corps. C'est cette troisième personne qui se trouve chargée de sanctifier la vie, et de compléter l'ensemble des choses : aussi le nombre *sept* lui est-il consacré comme étant le nombre de la perfection (1).

(1) L'homme créé à la fin des six jours était appelé à faire sabbatiser la nature, sur laquelle l'Esprit eût répandu comme un vêtement de glorification. Aujourd'hui, quoique le mode de l'existence de l'homme ait prodigieusement changé par l'effet de la grande altération, l'objet de la création n'a pas varié pour cela ; seulement les jours d'épreuves se sont prolongés, et l'année sabbatique plane indéfiniment devant nous comme un de ces souvenirs solennels qui raniment l'humanité à travers sa course terrestre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un jour l'Esprit cessera ses *gemissemens ineffables* et descendra pour consoler le monde, qui s'écriera, dans une extase d'amour : *Tout est consommé.*

(Note du Trad.)

La création renferme trois mondes : 1° le monde supérieur, c'est-à-dire des êtres purement intelligens, qui correspond à la pensée ; 2° le monde moyen ou des attributs spirituels, figuré par la parole ; 3° enfin le monde extérieur ou visible, qui représente *l'œuvre*. Mais comme dans cette échelle merveilleuse, chaque degré inférieur est le relief d'un degré supérieur, il s'en suit que les formes des choses terrestres sont l'expression des vertus spirituelles, l'émanation des principes sublimes.

On donne en général le nom d'écriture à l'empreinte de l'idée sous la figure extérieure. C'est en ce sens que les formes différentes que nous apercevons dans la nature visible, sont autant de caractères sacrés. Aussi les Cabalistes, plusieurs Pères de l'Église et quelques Mystiques chrétiens parlent-ils de ce grand alphabet divin. Saint Ambroise et saint Prosper, par exemple, appellent le ciel *un livre sacré qui contient de belles pages et des instructions merveilleuses*. Saint Augustin le compare au visage de l'homme dont les traits nous dévoilent ce qui se passe au fond de l'âme, de même qu'au moyen de la lumière des corps célestes, nous pouvons encore découvrir beau-

coup de choses au firmament. L'homme, devenu incapable par sa chute de comprendre le langage intérieur de Dieu, perdit dès lors la clef du livre de la nature, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques consonnes sans voyelles (1).

(1) La merveilleuse nature, semblable au Protée de la Fable, fuit, pour ainsi parler, sous la main de l'homme, lorsqu'il cherche à saisir le fil de son histoire intérieure et à dévoiler le mystère de sa vie première. C'est toujours comme les Feuilles Sybillines qu'il lui faut recueillir au milieu de ces immenses catacombes. Voilà ce qui a fait dire à saint Martin « que l'univers est sur son lit de mort, et que c'est à nous à compâtrer à ses douleurs. » L'ancien Testament s'exprime avec la plus grande réserve chaque fois qu'il est question de la nature. Moïse craignait de fournir un prétexte aux erreurs du paganisme. Le Nouveau est plus précis sur ce point : il y a quelque chose de tendre et de mystérieux dans ces gémissens des créatures dont parle l'Apôtre. Jésus-Christ, qui représente l'Adam sacerdotal, est comme le centre universel vers lequel convergent toutes les sphères de la création. C'est à l'époque de sa naissance que s'accomplit la grande révolution planétaire, phénomène unique dans l'histoire du ciel. L'étoile que virent les Mages, au rapport de plusieurs astronomes, et surtout d'après le plus célèbre d'entre les Juifs, *Abarbanel*, n'était rien autre chose que la conjonction de Jupiter et de Saturne dans le signe du poisson (20 mai). Keppler et Munter expliquent ce fait de la même manière. Sur le Golgotha, il suffit de la

L'homme étant créé à l'image de Dieu, dut par conséquent recevoir à sa naissance le don du langage en même temps que celui de l'écriture. Aussi la Bible, qui rapporte une foule d'inventions, ne dit-elle rien de l'art d'écrire, qui dut avoir quelque chose de magique comme la parole elle-même dont il était l'expression ; d'où il en faut conclure que la langue et l'écriture primitives sont une copie de celles de Dieu. Maintenant que le grand monde se mire dans le petit, que les vertus de la pensée se manifestent dans les formes des lettres, comme la toute-puissance du Créateur se révèle dans celles de la nature, il doit y avoir un

voix défaillante de l'Homme-Dieu pour que le voile du temple se déchire, que la terre tremble et que les morts ressuscitent. Jésus-Christ est en rapport avec le monde social ; il apparaît dans la grande année jubilaire, où tous ceux qui avaient des dettes étaient acquittés, et les captifs affranchis ; image symbolique de cette autre coulpe qui devait être remise au monde entier au moment où le Christ lui criait du haut de la croix : *Vous êtes libres, car je vous ai rachetés à grand prix*. La révélation est donc comme le point départ de la philosophie de la nature [dont l'histoire ne saurait mieux commencer que par ce beau vers de Virgile, quand Enée raconte à Didon les malheurs de sa patrie.

Infandum regina jubes renovare dolorem.....

(*N. du Trad.*)

rapport entre l'alphabet de l'homme et celui de Dieu. Ceci explique dès lors le sens de cette phrase cabalistique dans laquelle il est dit : « *Que les lettres sont l'expression des forces divines ; que Dieu, par leur magie, créa le ciel et la terre , et qu'il suffit, pour opérer des merveilles, de connaître leur transposition.* »

De quoi pouvait servir l'écriture à Adam et aux patriarches, demandera-t-on peut-être ici ? qu'en avaient-ils besoin au milieu de leur vie simple et spontanée ? Sans doute les anciens ne possédaient aucun de nos livres, mais ceci n'empêchait pas qu'on n'adjoignît un auxiliaire à la tradition. Or cet auxiliaire fut l'écriture, dont les caractères étaient à la fois simples et profonds comme ceux de Dieu dans la nature. Le cachet que Juda donna à Thamar (Genès. 5), prouve que les patriarches connaissaient aussi bien l'art de graver que celui d'écrire. Du reste, nous voyons par la citation que Moïse fait du *livre des Héros*, qu'il n'était pas le premier écrivain de sa nation.

Après cette digression, revenons maintenant à notre sujet principal.

Sans prétendre aller plus loin pour l'écriture carrée que pour l'hébreu, nous croyons

que s'il a réellement existé une langue et une écriture primitive, il a dû au moins s'en conserver des restes parmi le peuple dépositaire de la tradition.

En effet, l'écriture carrée semble la plus naturelle; c'est vraiment une copie de la modulation des tons; de même que, suivant les remarques profondes de Van Helmont, la forme des lettres hébraïques concorde parfaitement avec le jeu des organes du langage, notamment avec celui de la langue qui sert à des différens sons.

Malgré cela, les nouveaux critiques persistent à nier l'antiquité de l'écriture carrée, qu'ils attribuent à Esdras. Suivant eux, elle ne serait qu'un composé de l'écriture Samaritaine dont les Israélites se servirent d'abord, et auquel ce législateur donna le nom d'Assyrienne, parce qu'ils l'avaient apporté de ce pays. Ils citent en outre les inscriptions des monnaies dont les caractères sont en effet Samaritains, c'est-à-dire Phénico-Egyptiens. Pour nous, nous croyons qu'il est impossible de concilier cette hypothèse avec le respect de la nation pour ses lois. L'attachement du peuple à l'héritage de ses pères était si vif, surtout de-

puis le retour de Babylone, que l'Hébreu resta la langue de l'Eglise lors même qu'on eut cessé de la parler généralement. Jamais on n'osa se servir de la nouvelle, soit pour les chants et les prières, soit pour la Torah. A quoi bon d'ailleurs transcrire le texte hébreu avec les caractères chaldaïques, si le peuple n'en comprenait pas le sens. Quant aux savans, ce changement devait leur paraître fort égal, attendu que quiconque se donne la peine d'étudier une langue étrangère, ne craint pas celle d'apprendre son écriture. Et qu'on ne dise pas qu'il y a eu altération successive dans les formes : car s'il est impossible que ce cas arrive pour les langues mortes, comme nous le voyons à propos du grec et du latin, combien ne le serait-il pas encore plus pour une langue sacrée? En vain objecterait-on le nom d'écriture Assyrienne que lui donne le Thalmud, puisque ce même livre l'appelle ailleurs une œuvre divine, dont aucun prophète n'avait le droit de changer un *iota*. Comment enfin les Juifs, si fiers de leur origine vis-à-vis des Samaritains dont la race était mêlée, auraient-ils pu leur abandonner l'écriture de Moïse, ces caractères que Dieu avait lui-même gravés sur

les Tables , pour en emprunter une autre aux Païens. D'un autre côté , la terrible sentence qu'inscrivit sur la muraille une main invisible, sentence que personne ne pouvait lire à l'exception de Daniel , prouve qu'il n'y avait rien de commun entre cette écriture et l'écriture Assyrienne. *Aben Esdra* cite , pour attester la haute origine de l'écriture carrée, la modification de la lettre H en TH dans les noms féminins ; modification dont on ne donne d'autre raison que la ressemblance existante entre ces deux lettres dans l'écriture carrée. Ajoutons que la plupart des caractères expriment la forme des sujets dont ils portent le nom.

Les Juifs furent comme tous les peuples orientaux , qui traitaient le *saint* avec le plus profond respect. Ils eurent primitivement une écriture sacrée et une écriture profane. C'est ainsi que les Égyptiens possédaient une écriture *hiératique* et une écriture *démotique*. D'après les conjectures des savans, les Perses et les Mèdes regardaient l'écriture cunéiforme comme sacrée , tandis que celle du *Zend* passait pour ordinaire. De nos jours même , les Indiens possèdent différentes sortes d'écritures. Les Arabes, les Perses et les Turcs vont jusqu'à

prodiguer à chaque genre de littérature, tel que l'histoire, la poésie, etc., leur classe de caractères particuliers.

L'écriture carrée, avons-nous déjà dit plus haut, est remarquable par la majesté de ses caractères, tandis qu'on prendrait l'écriture courante pour une contrefaçon. Les Juifs et les peuples voisins se servirent de cette dernière, ce qui explique les nombreux traits de ressemblance qu'on aperçoit entre les alphabets de ces différentes nations.

Le crépuscule du grand jour s'étant levé peu à peu sur la nuit de l'ancien monde pendant et après l'exil, le Seigneur voila son visage à son peuple, et remplaça sa présence par les caractères sacrés de la Torah, tels qu'ils avaient été donnés à Moïse. C'était à ces signes symboliques qu'Israël devait reconnaître les mystères de son Dieu, et l'adorer en esprit et en vérité. Esdras ne fit donc qu'exécuter les ordres du Seigneur, en rendant publique l'écriture consacrée uniquement jusqu'à-là aux rôles des synagogues. On continua néanmoins, dans les cas ordinaires, à se servir de l'ancienne écriture Hébraïque aussi long-temps qu'il y eut un royaume de Judée, et probablement encore

quelque temps après. Voilà pourquoi les inscriptions des monnaies qui tiennent à la vie extérieure, portent toutes ces caractères, sans en excepter la drachme de l'offrande qu'on distinguait des autres au poids seulement, afin de rappeler aux Israélites que Dieu *pesait tout sévèrement, et que la plus petite injustice ne saurait subsister devant lui.*

Les Juifs s'étant trouvés dispersés çà et là sur la terre à la ruine de leur empire, finirent par perdre entièrement l'usage de l'ancienne écriture Hébraïque. Le mépris que le monde leur témoignait comme à des impurs, les rattacha de plus en plus à la lettre de leur tradition : en sorte qu'ils dédaignèrent tout ce qui ne dérivait pas de cette source, et formèrent, à l'aide de l'écriture carrée, deux nouvelles espèces d'écritures, l'une pour les savans, l'autre pour la vie ordinaire. Celle-ci varia suivant les différens pays, au point que les écrits du Juif de l'Occident ne ressemblent nullement à ceux de l'Orient. Il paraît vraisemblable néanmoins, qu'à l'exception de quelques changemens calligraphiques, l'écriture carrée n'a souffert aucune altération importante : car pour ce qui regarde la petitesse des caractères dont se plaint

saint Jérôme, ce reproche tombe également sur la plupart des manuscrits et des imprimés hébraïques que nous possédons.

Peut-être quelques uns regarderont-ils comme oiseuse cette discussion sur l'origine de l'écriture carrée; quant à nous, nous sommes loin de traiter cette question comme une chose indifférente: en admettant une fois que les Juifs ont emprunté aux Chaldéens leurs caractères, on est forcé d'avouer ensuite qu'ils ont également pris leurs formes mystiques: ce qui reviendrait à dire, en dernier lieu, qu'Ezéchiel et Daniel ont simplement copié dans leurs écrits le génie de ce peuple.

CHAPITRE VII.

De l'origine des points voyelles.

L'acte de la création se réfléchit en quelque sorte dans la pensée et la parole, où l'attribut distingue le substantif du verbe, duquel il sort comme de sa racine. Chaque proposition renferme donc trois parties ; savoir : le substantif, l'attribut, et le verbe. Le premier désigne la corporéité, l'individualité ; il répond au monderéel, et dans la divinité au Saint-Esprit ; le second représente le monde qualificatif et porte le sceau du Fils ; quant au troisième, il exprime l'être dans son état primitif, image symbolique du Père et du monde pur des intelligences.

Supposons maintenant que l'homme fût resté dans l'unité paradisiaque, où le senti-

ment s'harmonisait avec la volonté, la pensée avec l'acte: dès lors la vie entière se serait écoulee à formuler une seule proposition, dans laquelle chaque membre se fût lié comme dans une magnifique synthèse. Toutefois, quoique déchu, l'esprit humain conserve le type de l'unité.

Le discours se compose de périodes, les périodes de propositions, les propositions de mots liés à un tout et exprimant chacun une chose en particulier. C'est ainsi que l'image de la Trinité plane partout dans les sphères de la création, et qu'on en retrouve même des traces en réduisant le langage à ses élémens primitifs.

Les mots se composent de voyelles et de consonnes. Il suffit de l'émission du souffle pour produire les premières, tandis que les secondes demandent un peu plus d'effort dans les organes du langage. Voilà pourquoi les consonnes répondent au corps dans l'homme, au monde réel dans la création, et au Saint-Esprit en Dieu, comme à la force qui vivifie et corporifie tout. Les voyelles, au contraire, émanant du gosier comme d'un sanctuaire, sans avoir besoin du concours des organes extérieurs du langage, représentent l'âme dans la trinité humaine, et

le Fils dans celle de Dieu (1). Mais comme le monde intérieur limite ses forces, et produit par là le monde visible, ainsi la voyelle se renferme-t-elle dans les organes du langage qui servent à former la consonne. L'esprit (Schwa) forme la transition de la première à la seconde.

La vie de l'univers consiste dans un cercle successif d'actions excentriques et concentriques, au milieu desquelles les sphères supérieures échangent leurs bénédictions avec les désirs des sphères inférieures, resserrant le lien d'amour qui existe entre le ciel et la terre, l'infini et le fini. Tel est le mouvement général d'ascension et de descension qu'on retrouve jusque dans l'organisme du langage, où la voyelle, précédée et suivie tour à tour de la consonne, représente alternativement l'action excentrique et concentrique. Les cadences de consonnes et de syllabes donnent un caractère de variété infinie au langage humain, et en font l'expression de la vie universelle.

L'union de la consonne et de la voyelle forme un tout qu'on appelle syllabe, de même que

(1) Jacob Böhme remarque que les cinq voyelles composent le nom sacré de *Jehovah*. (Note du Trad.)

celle du corps et de l'âme fait une personne. On pourrait encore comparer la syllabe à une proposition dont la consonne serait le substantif, et la voyelle l'attribut.

Les mots sont l'expression d'idées ; ils se composent de consonnes et de voyelles qui ne présentent par elles-mêmes aucun sens et ne rendent que les diverses espèces de sentimens. Ces derniers sont à la pensée ce que le monde intérieur est au monde visible. La pensée traduit sous la figure précise du fini les émotions vagues et indéterminées qu'éprouve l'âme. Il y a donc dans le langage deux principes, savoir : le principe logique, ou celui de la pensée ; et le principe musical, ou celui du sentiment.

Les élémens primitifs du langage se réduisent aux sons particuliers renfermés dans la sphère du sentiment, symbole du monde purement intérieur ! La composition des mots à l'aide des sons, et des pensées au moyen des mots, est une opération de l'intelligence chargée de réaliser l'idéal.

Chaque proposition renferme un sujet et un attribut auxquels on est obligé d'ajouter le verbe, si l'on veut avoir un sens logique : de

sorte que ce dernier contient synthétiquement les deux premiers.

Le verbe est à l'unité de la proposition dans le rapport de l'accent à celle de la syllabe. De même que la voyelle anime et vivifie la consonne, ainsi l'accent anime la voyelle et spiritualise la syllabe.

L'accentuation ou l'élément musical est l'âme vivante du sentiment, et les voyelles et les consonnes ne sont pour ainsi dire que la révélation des accens. Or, comme la pensée dérive du sentiment, l'accentuation sera donc non seulement l'âme des syllabes, mais encore le principe primitif de tout le langage : au point que la parole ne sera que la révélation du rythme spirituel de l'âme, la traduction plastique de la musique intérieure de la vie.

Le langage renferme trois principes intérieurs, savoir : les accens, les voyelles, et les consonnes ; d'après les cabalistes, les premiers répondent au Père, les secondes au Fils, et les troisièmes au Saint-Esprit. Les trois principes extérieurs sont le verbe, l'attribut, et le substantif.

Il y a cinq classes principales de consonnes, conformément aux cinq organes du langage ;

chaque classe comprend ensuite plusieurs degrés. A la première appartiennent les gutturales, qui se rattachent immédiatement aux voyelles; parmi les gutturales il faut d'abord ranger *l'aleph*, formant le point de transition entre le son de la voyelle et celui de la consonne. La lettre *aleph*, est diphthongue de sa nature, se prononçant tantôt *a*, tantôt *e*, *i*, *o*, *u*. Voilà pourquoi dans les autres langues on la compte au nombre des voyelles. Comme il suffit d'une légère émission du souffle pour la faire entendre, on la nomme *lettre quiescente*.

Le gosier est la source première de toute parole; symbole du Père encore voilé dans la monosie de son être; les Cabalistes l'appellent *Chether* (la couronne); il correspond à la longueur. Vient ensuite le palais, ou l'organe énergétique de la parole, à l'aide duquel elle se produit au dehors, image du Fils (*Chochma*, la sagesse), comme de la révélation éternelle du Père. Cet organe correspond à la largeur. Enfin les lèvres, qui réalisent et corporifient davantage le son, et transmettent immédiatement au dehors la parole, représentent la profondeur, symbolisent l'esprit (*Binah*, l'intelligence divine), qui glorifie le Père et le Fils, et les révèle

au monde. Le gosier, le palais et les lèvres sont donc les trois organes primitifs du langage, desquels sortent les voyelles, les lettres allongées, ainsi que celles du saint nom *Jehovah*.

Ces trois organes principaux, qu'on peut regarder comme les trois puissances fondamentales du langage, sont une image de la Trinité dans son éternel sanctuaire. Car, de même que la Divinité se révèle dans le Fils et le Saint-Esprit, de même ces trois puissances s'extériorisent au moyen de la langue et des dents, et se corporifient dans la parole. Bien que ces organes aient besoin l'un de l'autre pour opérer, néanmoins chacun d'eux recèle une foule de tons gradués, depuis le plus spirituel et le plus délié, jusqu'au plus extérieur et au plus matériel.

Voici la division des lettres :

4 *gutturales* (1) : *Aleph, Hé, Kheth, Ain*.

4 *palatiales* : *Ghimel, Iod, Kaph, Koph*.

(1) Nous donnons ici les lettres correspondantes dans l'alphabet français 4 *gutturales* : A, H, CH, A qu'on prononce aspiré; 4 *palatiales* : GH, J, K, Q; 4 *labiales* : B, U, M, PH; 5 *linguales* : D, T, L, N, TH; 5 *dentales* : Z, S, TS, R, SCH.

4 labiales : *Beth*, *Waw* (1) *Mem*, *Phé*.

5 linguales : *Daleth*, *Teth*, *Lamed*, *Noun*, *Thau*.

5 dentales : *Zain*, *Samech*, *Hadé*, *Resch*, *Schin*.

Cette division est purement abstraite. Quant à l'ordre naturel, il est tout autre, ainsi que nous sommes à même de le remarquer dans les différentes langues qui s'accordent toutes plus ou moins sur les choses principales.

Cet ordre alphabétique se fonde sur un rapport d'affinité et de polarité entre les organes du langage, rapport qui a sa source dans les lois les plus intimes de l'harmonie. En effet, le premier souffle émané du gosier, c'est-à-dire l'aleph, mobilise les lèvres et leur fait prononcer le *Beth*, symbole de l'idéal s'abaissant vers le réel ! Ce son corporifié de la lettre *Aleph* réagit sur le palais et provoque l'activité de cet organe, duquel sort enfin le *Ghimel*; après quoi le palais se révélant lui-même à l'aide de la langue, nous avons le *Daleth*. Ainsi se continue cette réaction des organes intérieurs sur les extérieurs, qui produisent peu

(1) *Ouaou* dans la prononciation adoptée par l'abbé Ladvocat et suivie par la Sorbonne.

à peu tous les sons du langage, et symbolisent la force excentrique et concentrique.

Le *Daleth* n'étant que le premier degré de l'action linguale, et ne suffisant pas encore pour déterminer celle des dents et révéler pleinement la parole, réagit sur le principe primitif, c'est-à-dire le gosier, et le force à se renfermer dans son deuxième degré, le *Hé*; les lèvres s'apprêtent en même temps à prononcer le *Waw*, second moment de leur activité. Ce mouvement renforcé des lèvres ébranle pour lors la langue et donne le *Zain* qui forme le premier degré du son matérialisé.

Ce premier degré de la révélation objective réagit plus fortement sur le gosier en le contraignant à aller chercher jusque dans le palais l'énonciation du *Kheth*. L'action émanée du gosier et du palais détermine la langue à se manifester dans son second degré, c'est-à-dire à prononcer le *Teth*, qui réagit à son tour sur le palais, et lui fait remettre le *Iod* et le *Kaph*, son second et son troisième moment; après quoi la langue sa compagne se meut de nouveau pour produire le *Lamed*, son troisième degré. Les lèvres forment en même temps leur troisième, le *Mem*, et la langue son quatrième,

le *Noun* (deux nasales), tandis que les dents passent à leur second, le *Samech*. Cet organe extérieur de la révélation continue de réagir sur le gosier, le forçant à passer dans la région du palais et de la langue, c'est-à-dire à formuler l'*Ain*, produit réuni de ces trois organes. L'acte, une fois émané du gosier, ne s'arrête qu'après avoir achevé de révéler la parole. En effet, les lèvres étant parvenues à leur quatrième degré, le *Phé*, et les dents à leur cinquième, le *Hadé*, le palais passe à son dernier, le *koph*, après quoi les dents, semblant se replier vers l'intérieur atteignent leur troisième et quatrième degré en produisant le *Resch* et le *Schin*.

L'ordre des tons qui appartiennent proprement au domaine de la révélation, commence et finit par un son lingual, le *Daleth* et le *Thau*, car la langue, qu'on peut appeler le principe de la révélation, ramène tout en quelque sorte vers l'intérieur dans le sein de l'unité.

De même qu'il existe cinq sources générales de la révélation (le gosier, le palais, les lèvres, la langue et les dents), de même il y a cinq tons voyelles gradués, dont l'un est plus extérieur que l'autre. C'est ainsi que l'*a*, formé par un

simple souffle au fond du gosier, correspond aux lettres gutturales, *e* aux palatiales, *u* aux labiales, *o* aux linguales, *i* aux dentales, en raison de l'effort qu'il faut faire pour le prononcer. Mais comme au fond ces cinq sources peuvent se réduire à trois, il s'ensuit que les voyelles, qui sont l'âme des consonnes, dérivent des trois organes principaux, c'est-à-dire du gosier, du palais et des lèvres; voilà pourquoi les Cabalistes les divisent en trois classes. Maintenant, chaque voyelle étant tantôt brève et tantôt longue, on aura par conséquent dix tons : ce sont ces nuances dans la vocalisation qui distinguent l'hébreu de toutes les autres langues.

L'accentuation imprime la vie non seulement aux lettres et aux syllabes, mais encore aux mots et aux phrases qu'elle lie et sépare tour à tour. Aussi les Juifs l'appellent *Thaimim*, (l'accent du discours). Comme il y a dans le langage une modulation de sentimens dérivant de la nature elle-même, ces accens servent à désigner quand on doit abaisser la voix, l'élever ou la maintenir. On les nomme *N'ginoth* (signes du chant). L'Hébreu en compte environ treize. Cette particularité inconnue aux autres

langues, suffit seule pour prouver la haute origine de celle-ci; car, suivant les Juifs, quiconque entend l'accentuation de la Bible peut comprendre les livres saints sans aucun commentaire.

L'écriture étant l'image plastique du langage, doit nécessairement exprimer ce triple rapport de *corps*, d'*âme* et d'*esprit* que nous avons signalé dans la parole; c'est aussi ce qu'on retrouve dans l'Hébreu et les dialectes Sémitiques, où les voyelles résident dans les consonnes, de même que l'âme réside dans le corps. Quand on les indique, c'est à l'aide de petits points lumineux que l'œil peut à peine saisir. On les place au dessus des lettres et des accens.

L'hébreu, quelque défiguré qu'il soit, porte néanmoins l'empreinte de cette origine primitive où l'homme, encore intimement uni au tout, lisait dans l'extérieur l'expression de l'intérieur. Voilà pourquoi il y a dans la langue tant de vie et de mouvement. Rien de fixe et de limité; chaque mot, chaque phrase présentent un double sens. Enfin, il est impossible de ne pas reconnaître, dans cette liberté qu'on a de lier ensemble les choses les plus disparates, un dé-

sir ardent de l'unité et une tendance à s'affranchir des bornes du fini. Or, tel est le cas, surtout dans l'écriture hébraïque, où l'on ne se sert que de consonnes, laissant au lecteur le choix absolu de placer comme bon lui semble les voyelles et les accens. Cette méthode tient, pour ainsi parler, toujours en haleine l'esprit du lecteur, et l'accoutume à s'élever du visible à l'invisible.

Les mots sont contenus synthétiquement dans les consonnes comme dans la révélation matérielle du langage. Aussi cette manière d'écrire ne peut-elle exprimer qu'une similitude ou une dissemblance générale de rapports, purement extérieurs, sans rien de précis ni d'individuel; témoin, par exemple, le mot *Schlmh*, qu'on prononcera également *Schelahmah* (car, pourquoi), *Sch'lemah* (perfection), *Salmah* (vêtement), *Schlomah* (Salomon). Il faut recourir aux voyelles et aux accens comme au principe vital pour déterminer le sens de ces consonnes. Mais chaque signification individuelle étant nécessairement exclusive, il en résultait que l'Hébreu, dont le génie était opposé à toute espèce de limitation, tendant sans cesse à l'unité et à la totalité, ne s'écrivait

qu'avec des consonnes, afin de laisser à l'âme pleine et entière liberté.

Les voyelles et les accens, qui sont aux consonnes dans le rapport de l'âme au corps, ont eux-mêmes leurs signes particuliers. Ces signes forment une écriture encore plus déliée, qu'on pourrait comparer à l'esprit qui dirige tout, sans jamais néanmoins soulever entièrement le voile du mystère. On se servit rarement des voyelles et des accens, se contentant de quelques signes dans les endroits où il s'agissait d'éviter l'amphibologie, ainsi que cela se pratique de nos jours dans les livres hébreux.

Quant à l'exemplaire de la Thorah conservé dans l'arche d'alliance, et aux copies qu'on en fit pour l'usage des synagogues et des cérémonies religieuses, rien de plus certain qu'il n'y avait ni points ni voyelles. On peut former la même conjecture par rapport aux autres monumens publics. En effet, la Thorah représentant, suivant les Cabalistes, l'œuvre de la création, avec sa chaîne infinie de consonnes sans voyelles, et par conséquent renfermant un abîme de profondeurs, eût perdu, par la ponctuation, son caractère mystérieux d'universalité.

Toutefois, au milieu de cette foule de ma-

nières de diviser et de vocaliser les consonnes de la Torah, il dut y en avoir une fondamentale qui servit comme de fil conducteur à travers ce labyrinthe de possibilités sans fin. Telle fut la méthode canonique que Moïse transmit à Josué, et qui se conserva traditionnellement dans l'église d'Israël. Outre cette méthode canonique, Moïse laissa les principes généraux de la méthode mystique, suivant ce passage du Thalmud, dans lequel il est dit *que Dieu révéla à son prophète tout ce que ses élèves devaient un jour découvrir dans l'Ecriture*. On enseigna d'abord au peuple la méthode canonique d'après le sens purement littéral; quant aux explications plus relevées, elles faisaient partie des écoles de sagesse. Voilà pourquoi, avant son exil, toutes les copies qu'il possédait de la Torah étaient écrites en caractères ordinaires, sans aucune forme mystique.

Bien que la méthode canonique reposât uniquement sur la tradition, vraisemblablement Moïse jugea à propos d'en transcrire quelques points, car il est difficile d'imaginer qu'on eût abandonné exclusivement à la tradition une chose aussi importante que celle de diviser les mots et les phrases de la Bible, d'expliquer le

sens de certains textes obscurs sur lesquels portait l'édifice religieux tout entier. Il permit ensuite au peuple d'ajouter dans ses copies de la Torah des voyelles et des accens, lorsqu'il s'agissait par exemple d'un passage décisif. Les prophètes firent probablement de même, avec cette différence que leurs exemplaires étaient écrits en caractères carrés et dans les formes mystiques. Quelque libres qu'ils fussent de noter en marge la manière de lire, néanmoins le nombre des signes et des accens dut être fort petit, attendu qu'on comprenait encore la Torah sous le point de vue synthétique. Du reste, l'accentuation et la vocalisation appartenaient toujours à la tradition orale, car il n'était jamais permis de se servir en public d'une Torah qui eût été ponctuée. Ce moyen contribuait puissamment à vivifier l'esprit, et l'empêchait de tomber dans le formalisme desséchant de la lettre ; mais rien ne pouvant prévaloir absolument contre la paresse radicale de la nature humaine, le penchant au mal, enraciné au fond de son être, lui fit abuser des réglemens divins les plus parfaits.

Le peuple d'Israël abandonna les voies du Seigneur après la mort de Josué. David et Sa-

Iomoni ranimèrent le culte religieux, et remirent les lois en pratique. Cette amélioration ne fut pas de longue durée; le grand schisme de Jéroboam entraîna dix tribus dans l'erreur, et la corruption alla jusqu'à se glisser parmi le peuple et les prêtres du royaume de Juda. Le pieux Ézéchias essaya bien de changer cet état de choses déplorable; mais l'impie Manassé, son successeur, renversa ce qu'il avait commencé. Au lieu de continuer à répandre l'instruction publique, il jura une guerre à mort à la foi de ses ancêtres, faisant brûler tous les exemplaires de la Torah, et gravant à la place du nom du Seigneur celui des dieux étrangers. Le grand-prêtre, obligé de céder à la nécessité des circonstances, cacha, dans le mur du saint des saints, l'exemplaire de la Torah qu'on gardait dans l'Arche-d'Alliance, et qui fut remis plus tard à Josias. Malheureusement la piété de ce monarque ne suffisait pas pour enchaîner les désordres d'une nation tout entière. A l'exception des prophètes et de leurs écoles, l'oubli de la loi devint général; c'est pourquoi Dieu résolut dans sa sagesse de renouveler son peuple par l'affliction. La captivité de Babylone fut un baptême de foi pour Israël. Il crut aux magni-

fiques prophéties de Daniel et d'Ézéchiël, et s'étudia à pénétrer le sens de la Torah sous ces formes antiques et mystérieuses qu'Esdras venait de lui présenter.

Nous avons remarqué plus haut qu'il y avait deux méthodes pour lire la Bible : l'une cano- nique, et l'autre mystique. On suivait scrupu- leusement la première dans les synagogues. Quelquefois néanmoins, quand il s'agissait de la version Chaldaïque, l'interprète traduisait librement, ajoutant même certaines explica- tions. Cet usage était surtout fréquent dans les écoles, et parmi les savans qui couvraient de notes la marge de leurs exemplaires.

Il en résulta une foule d'opinions particuliè- res et erronées, surtout depuis que les disci- ples d'Hillel et de Chamaï, n'entendant plus leurs maîtres, se divisèrent en deux camps principaux, autour desquels se groupèrent en- suite une infinité de partis. Ajoutons à toutes ces causes de désordres la négligence et sou- vent l'ignorance des copistes qui mêlaient les notes au texte, et l'on aura une idée de la con- fusion universelle qui devait régner dans la tra- dition. Ce fut pour obvier à cet inconvénient qu'on dressa une espèce de canon appelé

M'sorah, dont nous avons déjà parlé dans le premier chapitre de cet ouvrage.

La *M'sorah* consiste en deux points principaux : 1° elle enseigne la manière de lire les passages douteux à l'aide des points et voyelles, d'assembler et de prononcer les mots et les phrases au moyen des accens ; 2° elle s'étend sur les consonnes comme sur la partie extérieure et matérielle de la Bible, et donne un registre des hiéroglyphes exprimés par la forme plastique de la Thorah, tels que la division des livres, des chapitres, des versets, la figure des lettres, etc., sans néanmoins expliquer le sens de ces hyéroglyphes. Malgré les efforts généreux de plusieurs savans, entre autres d'un *Ben Chaïim* et d'un Buxtorf, la *M'sorah* renferme un grand nombre de lacunes et de défauts. Nous voyons en effet que celui des passages sur lesquels ceux des Juifs d'Orient diffèrent de ceux de l'Occident dans la manière de lire, s'élève jusqu'à plus de deux cents. Il est juste, toutefois, de remarquer ici, que cette différence s'étend seulement à la forme et à l'allongement des mots. Plus l'esprit traditionnel de la Bible se perdit, plus on fut obligé de recourir à des moyens artificiels pour en affer-

mir l'étude, en sorte qu'on finit par ponctuer le livre entier sans qu'on sache précisément à quelle époque ceci eut lieu.

La ponctuation de la Bible y compris la *Massore*, telle que nous la possédons aujourd'hui, forme donc une partie de la tradition orale transmise par Moïse avec tout l'ensemble hiéroglyphique, puis analysée quelques siècles plus tard. Le mérite des critiques de Tibériade consiste simplement à avoir revu, éclairci et annoté ces antiques traditions, comme le prouve le commentaire de la Bible par Aben Esdras. Cette *Massore* explicative est ce qu'on appelle la *grande Massore*, pour la distinguer de la petite qui semble former la tradition primitive, et qu'Esdras a probablement retouchée.

L'exposition écrite de la *Massore* étant venue affermir la lecture canonique et la distinguer de la lecture mystique, les savans, influencés par l'esprit analytique de l'époque, cessèrent d'entremêler ces deux méthodes; ils s'en tinrent scrupuleusement dans leurs manuscrits bibliques au canon de la *Massore*, et déposèrent, dans des commentaires particuliers, les différentes manières mystiques de lire l'Écriture. Ces cahiers renfermaient une foule de

variantes, en sorte qu'à l'exception du *Thi-kun Sophrim*, d'Amsterdam, et de l'édition de la Thorah d'*Heidenheim*, nous n'avons encore jusqu'ici aucune édition correcte de la Bible tout-à-fait massorétique. Ceci vient en partie de la faute des copistes, en partie aussi d'une ignorance réelle. On conçoit facilement qu'il pouvait se glisser plusieurs erreurs au milieu de cette masse énorme de matériaux indigestes dont se composait la Massore. C'est ainsi que s'expliquent les divergences de manuscrits, sans pour cela vouloir prétendre avec *Kennicot* et les autres que les Juifs n'étaient pas d'accord eux-mêmes sur la vraie manière de lire; car ces variantes ne défigurent pas le sens, et ne tombent la plupart que sur l'allongement des lettres; souvent même il suffirait, pour les faire disparaître, de les soumettre à une épreuve canonique, c'est-à-dire de les comparer avec la Massore. Malgré cela, nous savons que les nouveaux critiques professent une opinion entièrement opposée à la nôtre (1).

(1) C'est en conservant le plus profond respect pour les talens et les connaissances étendues de ces hommes, que nous nous permettons ici d'émettre et d'appuyer notre conviction personnelle.

Levita Capellus soutint, dès les premiers siècles, avec plusieurs autres, qu'on ne connaissait ni points ni voyelles du temps de Moïse et d'Esdras, et que les commentateurs de la Bible les avaient introduits plus tard lors de la décadence de la langue. Quelques uns, moins exclusifs, ne nient pas qu'on n'ait eu déjà un certain nombre de voyelles et d'accens, mais ils prétendent que le système entier, tel qu'il existe actuellement, est d'une origine plus récente. Voici les objections des critiques contre son antiquité.

L'état primitif des langues Sémitiques ne comporte pas, selon eux, l'admission des voyelles et des accens. Cette hypothèse serait contre nature, témoin l'exemple des Grecs et des Romains, des Perses et des Arabes, redevables de cette méthode au développement du langage et à la nécessité des circonstances extérieures. En second lieu, ils allèguent la défense expresse de ponctuer les rôles de la synagogue, ce qui nous explique comment autrefois la loi entière ne faisait qu'un seul verset, tandis que d'un autre côté ils citent les changemens fréquens de voyelles, les différences nombreuses existant entre la version des Septante et celles

d'Aquilée, de Symmaque, de Théodotion, de saint Jérôme, des Syriens, des Chaldéens et des Arabes. Enfin les critiques s'autorisent du silence du Thalmud sur la manière de vocaliser et de partager les versets.

Avant d'examiner ces objections, nous croyons devoir faire une remarque générale : c'est que le résultat de cette controverse dépend avant tout du point de vue sous lequel on envisage la Bible, l'entendement ayant pour mission de confirmer les décisions du cœur, et de dévoiler les pressentimens de l'âme.

En supposant donc que la Bible n'est qu'un mythe national, dès lors il n'y a plus de différence entre les Juifs et les autres peuples sémitiques, et l'on comprend le raisonnement de ces critiques qui concluent par analogie contre l'antiquité des points-voyelles. C'est toute autre chose si l'on regarde ce livre comme révélé de Dieu, puisqu'il n'y a rien de plus naturel que d'admettre en même temps qu'il transmet le moyen de le conserver pur ; or ce moyen, ce seraient les voyelles et les accens. En vain prétendrait-on les attribuer à des Juifs du V^e ou VI^e siècle, qui n'auraient fait qu'appliquer les dispositions antécédentes, car on

pourrait toujours douter s'ils ont adopté la vraie manière de lire, ou simplement suivi leurs opinions personnelles, en sorte qu'il n'y aurait aucune règle certaine. Quant aux langues des peuples Sémitiques auxquelles on assimile ici celle des Juifs, nous en connaissons trop peu le génie pour porter un jugement définitif. Du reste, quoiqu'on ne trouve réellement aucune voyelle dans la plupart de leurs écrits, elles n'en étaient pas moins à l'état latent, pour ainsi parler, attendu qu'on s'en servait seulement dans les cas extraordinaires. Ajoutons toutefois que ces raisons ne sont que des probabilités, et non point des argumens historiques. Le traité *Sophrim*, sur lequel les adversaires s'appuient surtout pour rejeter l'antiquité des points-voyelles, est au contraire une preuve décisive en leur faveur, puisqu'il est dit expressément dans le chapitre troisième, *qu'une Thorah ainsi ponctuée est réprouvée*. Ce passage semble avoir échappé à *Buxtorf*, à *Tychsen*, ainsi qu'aux autres défenseurs des voyelles. Dès lors tombent les hypothèses des critiques, fondées sur le prétendu silence du traité *Sophrim* et de Maimonides. Il est vrai qu'on ne trouve rien de formel dans le Thalmud sur les

noms et la quantité des points-voyelles; mais il suffit, pour s'expliquer ce fait, de se rappeler que cet ouvrage n'en parle qu'en passant, s'occupant uniquement des choses qui ont trait à la loi. Néanmoins, il est impossible de nier qu'on n'y fasse pas allusion avec les *Simanim* (signes) et les *Taimim* (accens). Le premier mot exprime évidemment quelque chose de visible, tandis que le nom de *taimin* est la dénomination générale qu'on applique surtout aux accens, soit qu'ils servent à lier ou à séparer les mots. Les *Piskei Taimim* indiquent simplement la pause à faire dans la lecture. Les Thalmudistes appellent aussi *Taimim* les points-voyelles, attendu qu'ils déterminent l'énonciation des consonnes. Les plus anciens grammairiens juifs, tels que *Makdan* et *Ben Bilam*, font tous de même. Sans vouloir rapporter ici les différens passages déjà cités par *Buxtorf*, nous nous contenterons du suivant. Dans la *G'mara B'rachoth*, fol. 62, il est défendu de faire quelque chose d'impur avec la main droite, parce que, dit-on, c'est elle qui montre les *taimim* de la Thorah. *Raschi*, dans son Commentaire sur le Thalmud, rapporte l'expression *Taimim* aux points-voyelles et aux *N'ginoth*;

toute autre explication serait d'ailleurs impossible; car il s'agit ici d'un signe qu'on indique avec la main. Nous trouvons en outre un témoignage sur le nom des voyelles dans le *Midrasch Thanchuma*, témoignage également ignoré jusqu'ici des défenseurs de la ponctuation. A propos du passage des nombres, c. 6, v. 23, *vous bénirez les enfans d'Israël, leur disant Maleh* (c'est-à-dire, amour, parfait), le *Midrasch* remarque que le mot *Maleh* en Hébreu est écrit avec un *waw* (ouaou), et l'aleph ponctué avec un *Kamez*, puisque, à proprement parler, il devrait avoir un *Schwa*; la raison qu'il en donne, c'est que les prêtres doivent bénir le peuple à *pleine bouche*.

Quant aux controverses objectées par les critiques, et qu'ils prétendent avoir existé parmi les savans au temps du *Thalmud*, il suffit de remarquer que les discussions ne tombaient pas sur la vraie manière de lire les mots, mais bien sur la question de savoir s'il n'y avait point dans les passages irréguliers et anti-grammaticaux, outre l'explication ordinaire, une interprétation mystique. Le *Thalmud*, par exemple, en commentant le chapitre 54 d'Isaïe, v. 13, dit de lire au lieu de *vos enfans* (*banajich*) deviendront des savans de Jéhovah, *vos ouvriers*

(bonajich), c'est-à-dire vos sages, car ce sont eux qui répandent la paix dans le monde. Cette opposition entre la *Mikra* et la *M'sorah*, la lecture *canonique* et la lecture *mystique*, suppose évidemment, pour la première, l'existence des points-voyelles, sans quoi il eût été impossible d'échapper à une confusion universelle. Le n'sarah, au contraire, s'en tient à l'hiéroglyphe indéfini du texte, sans ponctuation.

Or, disent les adversaires, si, sous le nom de *Mikra*, on doit entendre non seulement une lecture traditionnelle, mais encore certains signes réels, déterminatifs, pourquoi le Talmud, dans ses controverses, ne fait-il jamais allusion aux points? Pourquoi est-il toujours question de la lecture, et pas une seule fois de l'écriture? Ceci paraît sans doute étonnant; néanmoins, comme les points-voyelles, quoiqu'ils soient l'âme de la lecture, servent simplement de véhicule à la tradition, on conçoit dès lors que la citation d'un manuscrit ponctué n'eût pas donné plus d'autorité à la chose. Ce qu'il y avait de plus respectable et de plus imposant en ce genre, c'était le témoignage vivant des maîtres, auquel notre siècle philosophique croira peut-être difficilement. En vain con-

clurait-on que le Thalmud ne connaissait pas les voyelles parce qu'il ne les nomme point dans son *Al Thikras*, puisqu'il ne fait pas plus pour les consonnes. Il en est de même du Sohar. Pourquoi, ajoutent les critiques, si les voyelles existaient du temps du Thalmud, ne s'en servait-on pas dans les passages amphibologiques plutôt que de la *mère de lecture* (*mater lectionis*), d'ailleurs si vague? Ceci pourtant ne prouve rien contre l'antiquité des points-voyelles, attendu que nous n'en trouvons ordinairement aucun dans les écrits des Juifs que nous possédons. Les Massorètes et les grammairiens qui s'en sont spécialement occupés ne les marquent pas eux-mêmes. Du reste, il nous est impossible de juger, d'après l'exemplaire imprimé, si les anciens manuscrits du Thalmud étaient ponctués dans les passages qui présentaient un double sens. *Tychsen* s' imagine que les protes auront omis les points quand on commença à imprimer, soit parce qu'ils manquaient de caractères, soit parce qu'ils craignaient de se tromper et de prêter lieu à des méprises. Quant aux autres signes, non seulement on en trouve des indices dans le Thalmud, mais on va jusqu'à les appeler une émanation

(*Halachah*) du Sinaï. Ainsi est-il défendu, par exemple, de partager un verset autrement que Moïse ne l'a fait, défense qui suppose implicitement l'existence des accens, sans le secours desquels on ne saurait ordonner un membre de phrase. Les critiques, il est vrai, ont prétendu regarder le mot *pasuk* (verset) comme synonyme de *schitta* (ligne), et donner un autre sens au passage; mais cette explication contredit évidemment l'usage général, car, *Pasuk* (qui veut dire séparer), désigne un chapitre, tandis que *Schitta*, de *schatoh* (allonger), signifie simplement une ligne. La *M'sorah* n'est pas la seule qui établisse une différence entre les deux expressions *Schittim* et *P'sakim*; le Thalmud et le traité *Sophrim* font tout de même. S'agit-il, par exemple, du nombre de lettres contenues dans chaque ligne de la Thorah, on ne se servira jamais que du mot *schitta*; *pasuk*, au contraire, s'emploie quand il est question d'un tout logique. Du reste le Thalmud partage les versets de la même manière que nous, témoin le verset 9 de l'Exode, chapitre 19, que celui de Babylone divise en trois *Psakim*, auxquelles correspondent exactement aujourd'hui le *Sillouk*, l'*Athnach* et le *Segol*.

En vain objecterait-on ici l'habitude qu'avaient les Juifs d'écrire un certain nombre de consonnes par ligne, attendu qu'il leur était permis de faire les lettres plus ou moins grandes, selon qu'ils le jugeaient à propos. Quant au passage où il est dit que la loi composait un seul mot, on veut donner à entendre par là que les patriarches connaissaient la Thorah synthétiquement et n'en saisissaient que ce dont ils avaient justement besoin. De même que le Thalmud ne cite jamais les noms des points-voyelles, bien qu'il soit évident qu'on s'en servit, de même il ne fait jamais mention des points, quoiqu'il soit impossible de douter de leur emploi dans l'écriture. Ainsi discutera-t-on dans le traité *Makoth* sur la manière de lire le mot *Vnschl*, qu'on peut prononcer *V'naschal* ou *V'nischel*, ceci dépendant du *Daghes*.

Le Thalmud marque souvent la différence entre le *Schin* et le *Sin*; quant au *Samech*, auquel il a recours pour les distinguer l'un de l'autre, ceci s'explique facilement, attendu qu'il écrivait en général sans points; d'ailleurs on voulait surtout montrer les traits frappans de parenté qui existaient, sous le rapport de la prononciation, entre le *Sin* et le *Samech*. Dans la

Thorah, au contraire, chaque fois qu'il se trouve un *sin*, où il devrait y avoir un *schin*, on peut en conclure que cette transposition renferme un double sens caché; témoin ce passage : *Ei thisteh ischtho*, c'est-à-dire *si une femme est infidèle*; sur quoi le Thalmud ajoutant qu'*aucune femme ne pèche, si elle n'a d'abord une mauvaise pensée* (schtuth), regarde le *schin* du mot *thisteh* comme susceptible d'un double sens.

Examinons maintenant les objections qu'on prétend tirer du grand nombre des variantes qui existent entre les différentes traductions de la Bible. Supposons que de nos jours, où l'on a fixé la lecture d'une manière si précise à l'aide des points, l'art de l'imprimerie vienne à se perdre, et qu'on doive copier de nouveau tous les exemplaires de la Bible l'un après l'autre, comme autrefois, que de fautes de voyelles et de consonnes ne se glisseront pas dans les manuscrits? Ajoutons à cela les divers modes de lecture mystique, la liberté qu'avaient les théologiens de faire des changemens de toute espèce, et l'on se rendra facilement compte de la confusion qui devait en résulter dans des siècles où l'imprimerie était inconnue, sans

pour cela se voir forcé de rejeter l'existence des points-voyelles. D'ailleurs, en admettant que les manuscrits n'eussent pas été du tout ponctués, il serait impossible d'expliquer la grande concordance des versions; car, au fond, les variantes qu'on y remarque sont si peu de chose, qu'elles ne forment guère que des exceptions. Quant à ce qui regarde la version des Septante, si souvent remaniée et défigurée, nous ne pouvons plus distinguer ce qui vient d'eux de ce qu'on y a ajouté plus tard. Les Septante possédaient certainement un exemplaire correct, et traduisirent d'après la manière de lire adoptée dans l'Eglise juive; néanmoins nous ne devons pas oublier que cette traduction n'était rien de plus qu'une espèce de rôle de la synagogue, attendu qu'au rapport de saint Epiphane on se servait pour lire de l'original même de la Torah, en Egypte comme en Judée. En un mot, cette version se trouvait pour les Juifs-grecs ce que les *Targumim* étaient aux Juifs-chaldéens.

Les critiques doutent à la vérité de l'existence première de ces traductions chaldaïques, parce que Josèphe et Philon n'en disent rien; mais comment imaginer que les Juifs-chal-

déens, dont la plupart étaient incapables de lire la Bible dans la langue originelle, soient restés plusieurs siècles sans avoir, par écrit, une traduction chaldaïque. Quoique nous ne sachions aujourd'hui que fort peu de choses sur ces *Targumim*, nous pouvons néanmoins assurer, d'après *Oukolos* et *Jonathan*, qu'il s'y trouve mêlées beaucoup d'explications mystiques. Le premier, par exemple, traduit *Jeovah* par *Memra*, le verbe; le second, *B' reschith* par *au commencement*. Les Septante se servirent donc vraisemblablement d'une version chaldaïque usitée dans le pays d'Israël, du moins l'imitèrent-ils. Une preuve certaine de la liberté de leur traduction, ce sont les treize changemens qu'ils se permirent, au rapport du Thalmud et de saint Jérôme; car ce Père de l'Eglise avance qu'ils ne voulaient pas découvrir au roi d'Alexandrie les mystères de l'Ecriture, notamment ceux qui avaient trait à la venue du Christ, pour éviter de leur laisser croire que les Juifs honoraient un second Dieu.

La multitude des variantes que nous remarquons dans les Septante, et qui jette souvent plus de clarté que l'original lui-même, ne vient point du manque de voyelles; autrement il

faudrait accuser les traducteurs de la plus grossière ignorance. En effet, le reproche ne tomberait-il pas sur Théodotion et les Septante, par exemple, si l'on croyait que le premier traduit le mot *Ischah* par *assumptio*, parce qu'il n'y avait pas de point sur le *schin*, et que les seconds donnent le sens de bâton au mot *Mattha*, parce que leur manuscrit manquait de points-voyelles. La chose est surtout trop frappante par rapport au mot *Ischah*; car, supposé même qu'il n'existât aucune voyelle, personne pourtant ne se serait trompé dès le commencement de la Bible sur un passage aussi connu que celui de la création de la femme. Si donc Théodotion traduit ici librement, c'est qu'à coup sûr il avait une raison particulière pour le faire. On peut dire la même chose des Septante. Après tout, les variantes qu'on remarque entre les versions ne reposent point sur celles de l'original, mais elles ont leur source dans la profondeur infinie et inépuisable de l'Écriture. Aussi n'y a-t-il aucune traduction capable d'en exprimer le sens complètement; chaque interprète n'en donne qu'une partie, et l'envisage à sa manière, en sorte que ces variantes ne forment pas de contradictions réel-

les ; comme le prétendait surtout le siècle dernier. C'est pourquoi, quelque peine qu'il s'en soit donnée de ce côté pour saper la vraie foi religieuse, nous ne sommes pas loin de l'époque conciliatrice appelée à faire ressortir l'harmonie intérieure existant entre l'original et les traductions, notamment entre celle des Septante et la Vulgate. Du reste, il est impossible de juger son état primitif par celui dans lequel elle se trouve actuellement, vu les nombreux changemens qu'elle a subis. Cette traduction était déjà tellement corrompue dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, qu'Origène se vit obligé de la rectifier dans l'Hexaple, en la comparant avec l'original et les autres versions. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la traduction du Pentateuque est beaucoup plus correcte que le reste. Aussi croit-on généralement qu'il n'y aurait que la Torah qui fût des Septante ; ce serait là le résultat de leurs vingt jours de travail.

Rien de plus facile que de s'expliquer ces différences dans les noms propres, qui varient suivant chaque traducteur. Il suffit de se rappeler que les Juifs se prêtaient volontiers à la manière dont on les prononçait dans les divers

pays au milieu desquels ils vivaient. Ajoutons que les Grecs et les Romains ne se faisaient pas scrupule de travestir les mots étrangers et de leur donner un air national, comme c'est encore le cas parmi nous. Voici maintenant un passage de saint Jérôme sur lequel s'appuient nos adversaires pour soutenir que ce Père de l'Eglise ignorait entièrement le système de la vocalisation actuelle : « *Pro eo quod nos transtulimus mortem hebræo tres litteræ positæ sunt Daleth Beth res absque ulla vocali, quæ si legantur, dabar verbum significant, si deber, pestem. (In Habac. III, 5.)* » Plus loin il ajoute (Epist. 126, Evgr.) « *Non refert utrùm Salem an Salim nominetur cum vocalibus in medio litteris perrarò utantur Hebræi, et pro voluntate lectorum atque varietate regionum eadem verba diversis sonis et accentibus proferantur.* » Tout ce qu'il s'ensuit de là, c'est que le manuscrit dont se servait saint Jérôme n'était probablement pas ponctué partout. Quant à ces voyelles dont il parle comme se trouvant rarement au milieu des mots, il est impossible qu'il ait entendu par là les accens, qu'on ne place jamais ailleurs qu'au dessus ou au dessous des lettres. En effet, voici comment il s'ex-

prime lui-même dans son commentaire sur Ezéchiël, 27, 18 : « *Frequenter enim hebræa nomina pro diversitate accentuum et mutatione litterarum vocaliumque, vel maximè quæ apud illas habent proprietates suas, variè interpretantur.* » Saint Jérôme, afin que ses compatriotes fussent en état de le comprendre, donne le nom de voyelles aux cinq lettres *aleph*, *ain*, *hé*, *ouaou*, *iod* ; c'est que, quand on écrivait les mots hébreux en caractères latins, ces lettres allongées se prononçaient tantôt comme des consonnes, tantôt comme *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Outre cette manière d'expliquer les paroles de ce Père de l'Eglise, on peut soutenir, ce me semble, qu'il faisait allusion avec ses voyelles à ce que les critiques modernes appellent *mère de lecture* (*mater lectionis*). Il suffit de se rappeler ici ce que nous avons dit plus haut sur la M'sorah et la Mikrah.

Evidemment saint Jérôme a connu les voyelles et les signes du discours qu'il comprend, d'après les thalmudistes, sous la dénomination générale d'accens (*taimim*). Ces accens indiquent, outre la prononciation, quelque chose de visible, témoin le passage cité ci-dessus, où l'on

distingue fort bien *sonus d'accentus*. Il ajoute ailleurs « *Miror cur ita translatum sit, quum in Hebræo nec litterarum, nec syllabarum, nec accentuum, nec verbi sit ulla communitas, etc.* (Ad Amos, 8, 12.) » Il est vrai que ce Père de l'Eglise ne dit rien ni du nombre ni du nom des voyelles ; mais les adversaires auraient tort d'interpréter ce silence en leur faveur, car il est du moins fait question de certains signes distinctifs relatifs au *Kholem* et au *Schourek* (ô, ou). Saint Jérôme lui-même parle d'un point extraordinaire qu'on plaçait sur le *u* : *appingunt desuper quasi incredibile quid, quod rerum natura non capiat coire quemquam nescientem*. Or pourquoi s'exprimer de la sorte, si la ponctuation du *Kholem* et du *Schourek* n'eût pas été telle qu'elle l'est de nos jours ? Enfin ces mots qui reviennent à chaque instant, *in Hebræo legimus, legitur, leguntur, multo aliter in Hebræo, legitur in Hebræo, in Hebræo scriptum reperi, in Hebræo non habetur, juxta Hebræum verti, etc.*, prouvent non seulement l'existence d'un mode de lecture canonique, mais encore la ponctuation de son manuscrit ; car, en supposant qu'on se servît seulement de

consonnes, comment aurait-il pu ajouter : *in Hebræo scriptum reperi* (1)?

En résumant ce que nous avons dit jusqu'ici sur l'existence des points-voyelles et des accens, il s'ensuit que saint Jérôme et les auteurs du Thalmud les ont certainement connus. Vainement prétendrait-on avec les critiques qu'il s'agissait alors d'un tout autre système de ponctuation, puisque nous trouvons déjà dans la Massore les noms des voyelles et des *N'ginoth*. D'un autre côté, en faisant remonter leur invention à la fin du cinquième ou, tout au plus tard, au commencement du sixième siècle, quels auraient été ceux qui les eussent introduites? les Massorètes et les grammairiens, dira-t-on peut-être; mais comment admettre une telle hypothèse dans un temps où le Thalmud était précisément fermé? Comment concilier cette innovation avec l'attachement scrupuleux des Juifs pour leurs anciennes règles? Les Poskim n'en auraient-ils pas parlé? n'auraient-ils pas discuté pour savoir s'il était permis de recourir à certains signes au moyen

(1) Nous renvoyons pour de plus grands détails à *Tychsen*, qui traite cette matière en différens endroits de ses écrits.

desquels on déterminât la manière de lire que Moïse s'était contenté de transmettre de vive voix. Or c'est ce que nous ne voyons nulle part : au contraire Cosri, qui vivait à peine cent ans après l'époque où le Thalmud fut achevé, cite nos voyelles et nos accens, et en parle comme d'une chose déjà connue. En supposant même que cette innovation se fût faite sans bruit et peu à peu, les écoles et les académies des Juifs n'eussent-elles pas réclamé? Oublie-t-on d'ailleurs que les chrétiens observaient ces derniers de trop près pour qu'il leur fût possible de se permettre ces additions. Mais, répliquera-t-on, si les accens sont aussi anciens, d'où vient qu'il n'en est fait mention qu'au cinquième siècle? A cela nous répondrons qu'on n'en sentait nullement le besoin, tant que la science consistait dans la tradition orale.

Voici maintenant un fait qui achève de confirmer l'opinion que nous soutenons par rapport à l'origine des points-voyelles, c'est la défense sévère de ponctuer les rôles de la synagogue, défense qui ne tombait néanmoins que sur la Thorah, puisque nous voyons qu'on se sert des manuscrits ponctués dans les synagogues pour lire les Psaumes, les Prophètes, le

Cantique des Cantiques , etc. Or tout le monde sait que l'usage de lire les Prophètes remonte au temps des rois syriens , et l'usage de chanter les Psaumes , au règne de David. Quant aux motifs pour lesquels la Thorah n'était pas ponctuée , nous prions le lecteur de se rappeler les raisons mystiques que nous avons données dans un autre chapitre. Peu importe à la question principale que nous ne puissions déterminer historiquement le nombre primitif des voyelles et des accens ; car il suffit de reconnaître l'origine sublime du langage pour admettre que l'homme reçut dès le commencement le moyen d'exprimer par la parole les différens sentimens qui se remuent au fond de l'âme. C'est ainsi que s'explique le développement successif des peuples , tel que l'histoire nous le représente après la catastrophe du déluge. Nous les voyons se relever, les uns plus , les autres moins, de l'état de dégradation dans lequel ils étaient tombés. Témoin les Indiens avec leurs trente-six consonnes et leurs quatorze voyelles , les Grecs avec leurs voyelles longues et brèves.

En terminant ce sujet , il nous reste à répondre à une objection tirée du livre *Zachut*

d'Aben Esdras , à l'aide de laquelle on prétend prouver qu'il n'y eût primitivement que trois voyelles. Il y a *trois racines* , est-il dit dans ce passage , et *quatre émanations* ; or tout le monde sait que dans la Mystique des Nombres , le nombre 7 se divise en deux , savoir 3 et 4. Le premier désigne la puissance , tandis que le second représente son rayonnement. Ce rapport étant général , doit nécessairement se trouver aussi dans les voyelles. Il est bien vrai que *a i o* sont les trois fondamentales ; mais ceci n'empêche pas qu'elles ne renferment en même temps les quatre autres tons , de même que les trois *racines* dont parle Aben Esdras contiennent implicitement ses quatre *émanations*.

NOTES.

Voici les noms des patriarches et de leurs successeurs qui servirent comme d'anneaux dans l'immense chaîne traditionnelle.

Adam, Enoch, Mathusalé, Noé, Sem. Noé vécut encore assez pour connaître Adam; il est probable qu'il l'instruisit lui-même en partie. Abraham en fit autant à l'égard de Jacob et de ses douze fils. Lévi chef de l'école des mystères l'an du monde 2422; Amram, son successeur, instruit ses deux fils Aaron et Moïse. Vocation de ce dernier l'an 2543. Viennent ensuite Josué, Athaniel, Jéhud, Barach, Gédéon, Tholah, Jair, Jephté, Abezan, Élon, Abdon fils d'Hillel, Samson, Héli, Samuel, Achab, Élie, Asarie et Michée, etc; Élisée, Jonas, Amos, Joel, Isaie, Jérémie, Ézéchiél, Baruch.

Le premier Nazi institué par Titus, après la ruine de Jérusalem, fut *Jochanan ben Sakai* qui transporta le siège de la science à *Jab'nah*. Le Rabbīn Gamaliel fils du Rabbīn Simon mort à la prise de Jérusalem lui succéda. Akibah, contemporain de Jésus-Christ, et surnommé le second Esdras, fonde un grand nombre d'écoles, et publie plusieurs ouvrages cabalistiques. Le Rabbīn Simon, troisième du nom, et fils de Gamaliel, 120 ans après Jésus-Christ; le Rabbīn Simon ben Jochai enseigne de son temps. *Judas hakadosch*, fils du précédent, et auteur de la Mischnah, 141 ans après Jésus-Christ. Ici finit la période des maîtres (Thanaim) et commence celle des interprètes (A'moraim) dans la personne des Rabbins. *Avir*, 208 ans après Jésus-Christ, et *Chanina*, fils de *Chama*, 211 ans après Jésus-Christ. Vers le même temps s'élevèrent deux écoles célèbres à Babylone, l'une fondée par Rab et l'autre par l'astronome Samuel. Elles fleurirent environ l'espace de 900 ans. Le Rabbīn Jochanan recueille les explications orales sur la Mischnah et compose le Thalmud de Jérusalem, 220 ans après Jésus-Christ. Babylone devient le refuge des savans; le chef de ces écoles prend le titre de *Rosch Galutha*

c'est-à-dire (*chef de la captivité.*) Le Rabbin *Humah*, premier *Rosch Galutha*, 240 ans après Jésus-Christ ; le Rabbin Juda N'siah , 280 ans après Jésus-Christ ; l'an 319 , le Rabbin Hillel , fils du précédent , et descendant d'Hillel l'ancien , ordonne le calendrier jusqu'ici usité. Avec lui finissent les Nasi que la persécution obligeait de fuir la Judée.

Voici maintenant les noms des principaux maîtres dans les hautes écoles , dont quelques uns étaient *Rosch Galutha*. Rabbah Bar Nachmeni ; le Rab. Chisda , 280 ap. J. Ch. ; le Rab. Joseph , 302 ap. J. Ch. ; Abaji , 316 ap. J. Ch. ; le Rab. Bar Joseph , 319 ap. J. Ch. ; le Rab. Nachman fils d'Isaac , 335 ap. J. Ch. ; le Rab. Baba , Nachman , fils de Jacob , Chama , 339 ap. J. Ch. ; le Rab. S'bid , 342 R. Dimi , Aschi , 349. Comme le Thalmud de Jérusalem ne parut pas complet , ce dernier entreprit de publier un nouveau recueil d'explications sur la Mischnah , ce qui donna lieu au Thalmud de Babylone continué par ses élèves. *Mar Sutra* , 370 ap. J. C. ; Acha , fils de Rabba , 385 ; Maremar , 400 ; Gebiah , Idi fils d'Abin , 408 ; Ram , Tapiumi , 430 ; Abina le dernier des interprètes , 475 ; ap. J. C.

Vinrent ensuite les *Poskim* ou critiques , di-

visés en trois classes, savoir : les *S'baraïm*, les *Gaonim* et les *Rabbonim*. Les *S'baraïm* sont Josi, 475 ap. J. Ch.; Sami, Achai, Bar Hunah, 478; Achai, 485; Eina, Joseph, 494; Sanmna. Ici survint une persécution à Babylone, qui interrompit l'enseignement jusqu'en 564, où les chefs des écoles prirent le titre de Gaonim; tels furent le Rabbin Chanan, 564; Isaac Gaon, 575; Chanania Gaon, 589; Mari, Hunna, 605; Isaac, 635; Mar Raba, 645; Bustanua, 655; Chia, 675; Nathurni, 685; Juda, 695; Samuel et Simon Cairo, 722; Acha et Nathurni, 735; Juda et Uchnai, 738; Channia, fils de Nescharsia, Bilei, 741 ap. J. Ch.; Malcha, 744; Rabba Gaon, 763; Chanina bar Abraham, 722; Manassé, 776; Isaac, 783; Joseph, fils de Schili, Kamn, 785; Chaina bar Chanina, M'scharschiah Lohen, 793; Abamai, Lohen Zedek, 799; Abraham, bar Sch'rira, 805; Joseph bar Chia, Schalom, fils de Mardochée, 817; Isaac, fils de Chanina, Matranai, 827; Baldai, fils d'Abaja, 830; Achni, 841; M'nachem, 847; M'tatiah, 849; Abba bar Ammi, 859; Zemach bar Badlai, Zemach ben Chaim, 861; Nachschun et Hai, son fils, 869; Hai bar David, 878; Chamoï bar Achnai, Schalem, 885; Juda ben Sa-

muel, Jacob, 895. Vers le même temps existait David, fils de Sakai, *Rosch Galutha*.

M'basà Cohen, Cachèn Zedek, 907; Sadia Gaon, 917; Zamach, fils de Chaphnai, 925; Chanma bar Juda, 928; Aron ha Cohen, 943; Mechemia, fils de Cohen ha Zedek, 949; Scherrira Gaon, 957; Hai Gaon, fils du précédent et dernier des *Gaonim* ou critiques, 987.

Après la dissolution des écoles en Orient, les Juifs furent obligés de se réfugier en Espagne et en Afrique pour se répandre ensuite en France, en Allemagne et en Pologne. Voici les noms des plus célèbres Rabboni : Chananel, Misim, Mathan, auteur d'*Aruch*, 1050; Gerson, Jacob, fils de Jakir; Salomon G'biral, célèbre poète hébreu; Moïse Daoschin, Juda ben Sili, Joseph tob Alem, Zelachincha Hevi, 1070; Moïse Aben Esra, Joseph ha Nakid ha Levi, Isaac de Carbonne, 1094; Isaac al Pasi, à Alsina, 1103; R. Simon ha Godol, Eliezer, à Mayence; Joseph ha Levi, Jacod ben Jakon, Salomon ben Issaac, à Trévisé; Simcha, son disciple, 1105; ben Chiah, Abraah ha Nasi, Joseph Dajon, à Cardoue, 1115; Juda ha Levi, 1140; Joseph ha Levi, maître de Mainconides, 1142.

Moïse Maimonides, de Cordoue, 1150; Zarachim ha Lévi, Abraham ben Dijur, Béchai-l'Ancien, Dann, Abraham ben Mejir, Aben Esra, Benjamin, Isaac-l'Ancien, Simon Schauz, Samuel bar Méjir, Isaac bar Abraham, Isaac bal ha Jitur, 1180; Samuel ha Chusid, à Ratisbonne, 1184; David Kimehi, Moïse Kimehi, 1190; Moïse ben Machman, 1191; Abraham bar David, 1198; Moïse ha' Cohen, Juda Chasid, de Paris; Baruch, de Garmeisa, 1216; Eliezer, *id.*, 1238; Eliezer, de Metz, 1240; Isaac, de Curbil; Moïse, de Kuzi; Isaac, de Vienne; Aninon; Perez ha Cohen, 1246; Mejir ben Todroth, 1245; Isaac Aben Sid, auteur des Tables astronomiques pour Alphonse, roi de Portugal, 1251; Jéchiel, de Paris; Jéchiel, père de Rosch; Nisim, Isaac ben Salomon, Juda Aben Thibon, traducteur du *Chobat-Halbaboth* (les devoirs du cœur), 1270; Salomon ben Adereth, élève de Ramban, 1280; Mejir, de Rothemburg, 1286; M'nachem Rakanti, 1291; B'chai bar Ascher; Sem Tob, de Lyon, 1298; Jacob bar Daschi; Isaac Israel, 1310; Mardachai ben Hillel, à Nuremberg; Samson, de Kinun; Samson bar Zaduk, 1312; Simon ha Darschen, auteur du *Jalkuth*, à Francfort;

Jéhud, d'Italie; Ascher, appelé Rosch, 1328; J'rachum, Isaac, 1334; Levi ben Gerson, 1338; Jacob ben ha Rosch, auteur du *Bal ha Turim*, 1340.

David Abudram, Nisin, Majer al Dabi, auteur des voies de la foi, *Sch'bilei ha Amunah*, 1360; Isaac bar Schechith; M'nachem Aben Sarah, auteur du *Zéjida la Derech*, 1375; Jom Tob bar Abraham; Isaac Schaport, Chafduji, auteur de *Or J'hovah*, 1380; Simon Duran 1390; Dann Majer Rophe, traducteur du livre *Middoth* d'Aristote, 1405; Joseph Alba, auteur du livre *Ikarim*; Jacob de Willin, surnommé Marill; Schalom de Vienne, surnommé M'rasch; Sem Tob bar Sem Tob; Mardochée Nathan, auteur de la concordance hébraïque, 1418; Israël Brun, 1423; Lippmann, auteur du livre *N'zachun*, 1428; Israël Aschk'nasi; Jacob Veil, Isaac Tirna, Josué Ba-All-halichuth Olam, Isaac Abub, auteur du livre *M'noroth Hamaor*; Joseph Kalun, 1439; Sem Tob; Elie Misrache, de Constantinople, 1459; Isaac Atama, auteur du livre *Akeda*; Jacob Aben Chabib; Joseph, auteur du *Schaire Orah*; Abraham Derach Ammunah, Abraham S'chuth, auteur du livre *Ha Juchsin*, 1462; Danu Isaac

Abarbanel, 1469 et 1477; Elie Askanasi, connu à Rome sous le nom de Levita, 1474; Abadia Bartenura, Jacob, Polak Isaac Marguliith, 1490; Salomon Mulcho, David Reubenii, son associé, 1493; Benjamin Seeb, Levi Aben Chabib, Samuel Abarbanel, 1501; Isaac Luria, né dans la haute Galilée, 1494, mort l'an 1532; Abadia S'purni; Schachna de Dublin, 1519; Mejir de Padoue, Eliezer Trévis, Jacob Virmeise, 1523; Moïse Corduari, auteur du *Pardes*; Abraham Galanti, son élève; Joseph Utlinge, Chajim Vital, élève d'Isaac Luria, 1532; Moïse al Schich, Benjamin Salmek, Chajim Schur, Moïse Isserles, de Cracovie; Salomon Luria d'Ustéra, 1534; Joseph Caro, auteur du *Schulchan Aruch*, Moïse Tarani, Nathan d'Huratnah, 1539; Isaac Chajoth, Isaac Melling, 1642; Simon Gunzburg, Eliezer Askanasi, auteur du *Maise H'schem*, 1546; Joseph Katz, de Cracovie; Lob, de Prague; Mardochée Japha, 1552; Akibah, de Francfort, 1557; Moïse Galanti, 1566; Isaïe Hormitz, auteur du *Sch'lu*, 1568; Jacob Guntzburg, de Friesberg; Lippmann, de Prague; Elie Balschem, à Worms; Maier, à Dublin; Samuel Adels, Chajim Cohen, 1576; Nathan Spiro, 1592, auteur du livre *M'gallah Emukoth*; Maier Schiff, à

Francfort; Lob, à Mayence; Joseph Salomon, Ropheh, de Candie; Joseph Han, de Francfort; Joel Sirkas, de Cracovie, 1600; David, de Lemberg; Heschel Meudel Bass, 1623; Samuel Kodure, à Francfort, 1636; Maier Stern Fuld, Moïse G'rothwohl, de Mannheim; Abraham Stern, de Francfort, 1642; Isaïe Horwitz, à Francfort, 1647; Michel Speyer id., 1649; Napthali Cohen id., 1685; Jacob Cohen, de Prague à Francfort, 1708; Jacob Isaïe, de Cracovie à Francfort, 1723; Jonathan Eibenschütz, à Hambourg.

ERRATA.

Page 82, ligne 16, au lieu de *purificatoire*, lisez *purificateur*.

135, chapitre 2, au lieu de *disparition*, lisez *dispersion*.

185, ligne 2, supprimez *du*.

257, ligne 7, au lieu de le *N'sarah*, lisez *M'sarah*.

363, ligne 7, au lieu de *Oukolos*, lisez *Onkolos*.

264, ligne 7, au lieu de *Mattha*, lisez *Mattah*.

